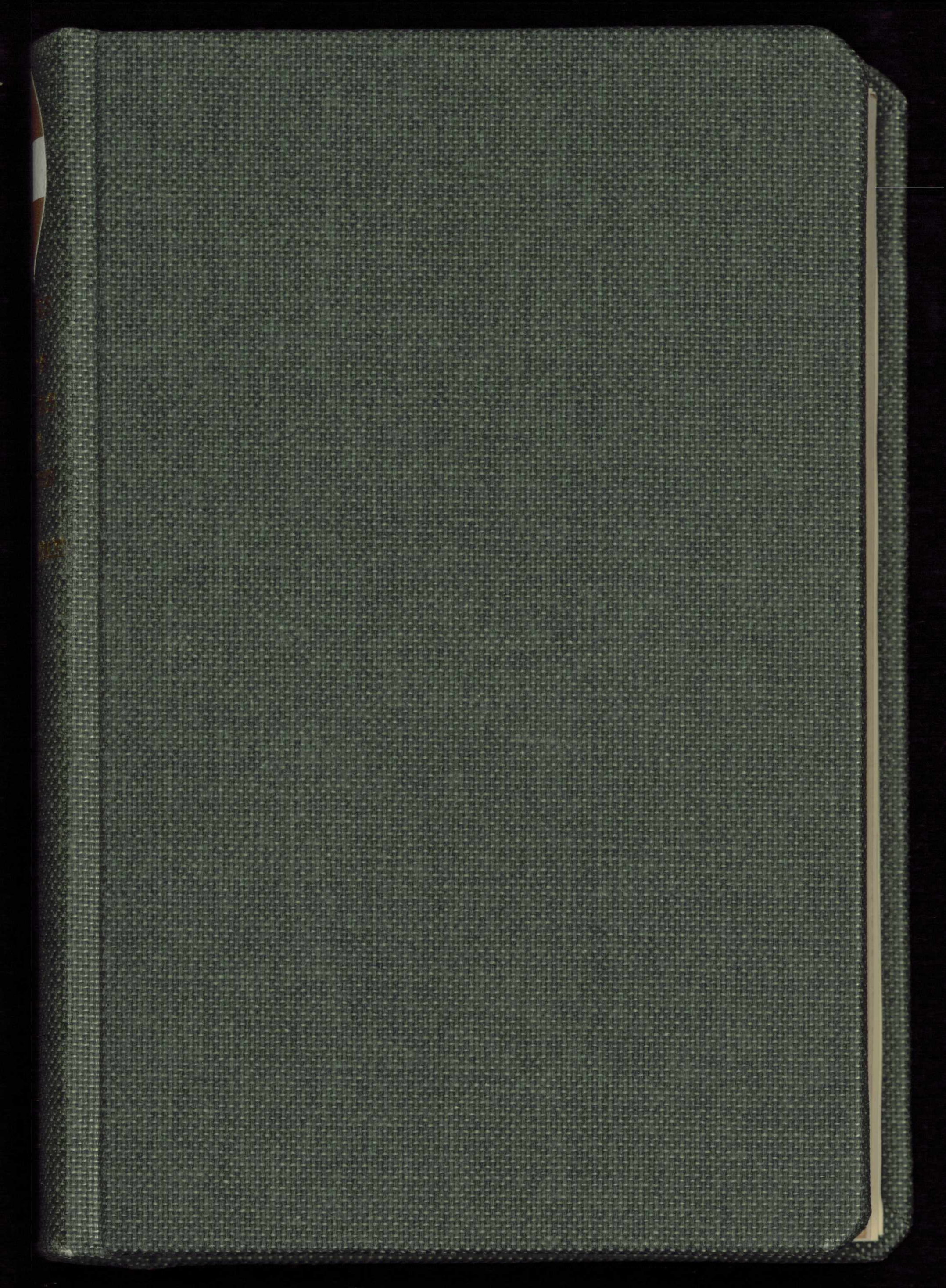
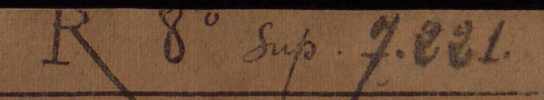
W. CROOKES
—
NOUVELLES EXPÉRIENCES SUR LES PHÉNOMÈNES DU SPIRITUALISME







FORCE PSYCHIQUE

EXPÉRIENCES NOUVELLES

RECHERCHES SUR LES PHÉNOMÈNES DU SPIRITUALISME

PAR

WILLIAM CROOKES

F. R. S.

Membre de la Société royale de Londres

Traduit de l'anglais par J. ALIDEL

TROISIÈME ÉDITION

PARIS

LIBRAIRIE DES SCIENCES PSYCHOLOGIQUES

5, RUE DES PETITS-CHAMPS, 5

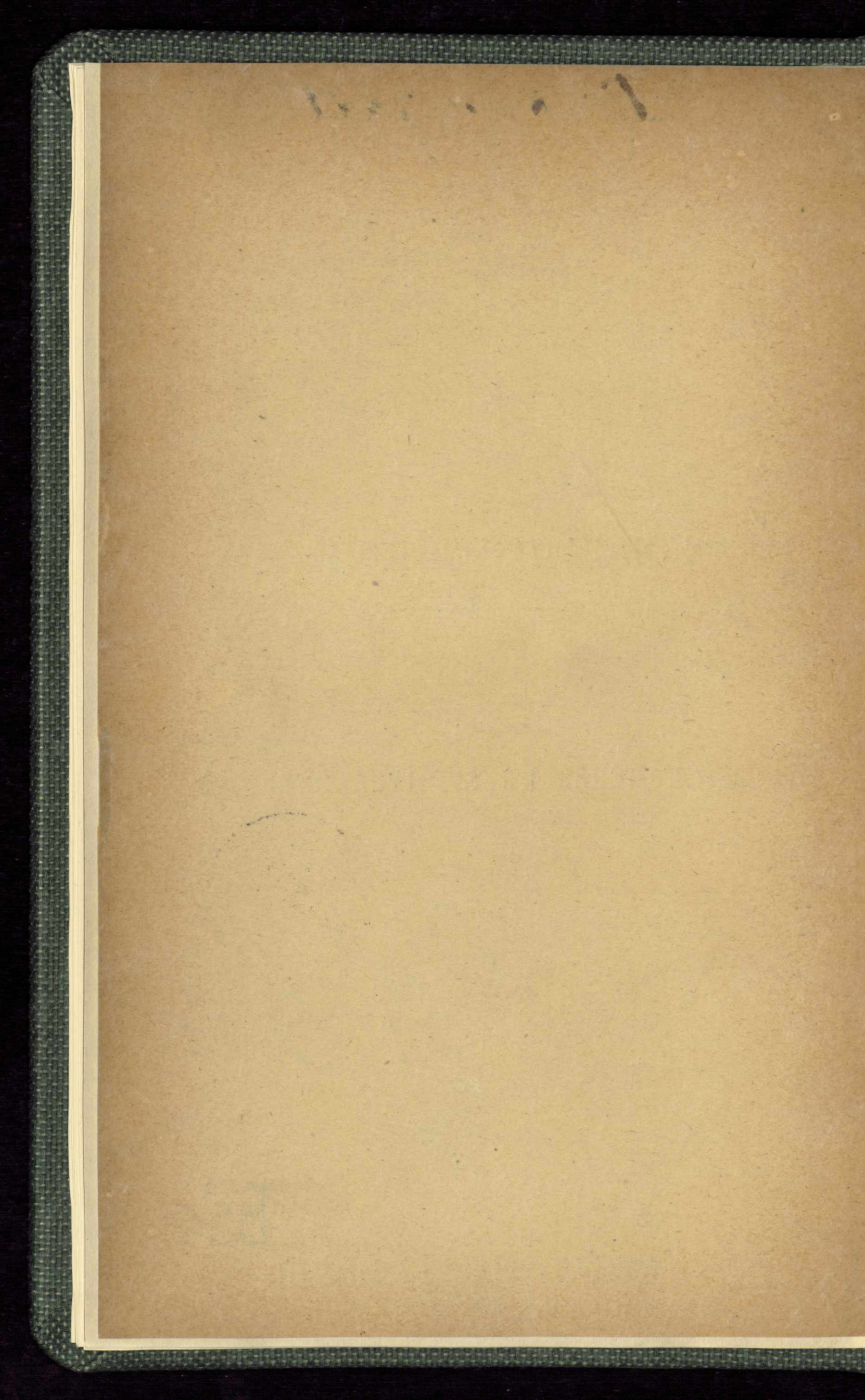
FORCE PSYCHIQUE

RECHERCHES

SUR LES

PHÉNOMÈNES DU SPIRITUALISME





NOUVELLES EXPÉRIENCES

SUR LA

FORCE PSYCHIQUE

RECHERCHES

SUR LES

PHÉNOMÈNES DU SPIRITUALISME

PAR

WILLIAM CROOKES, F. R. S.

Membre de la Société Royale de Londres

TRADUIT DE L'ANGLAIS PAR J. ALIDEL



PARIS

LIBRAIRIE DES SCIENCES PSYCHOLOGIQUES

5, rue des Petits-Champs, 5

LE SPIRITUALISME

EXAMINÉ A LA LUMIÈRE DE LA SCIENCE MODERNE

Il y a déjà quelques semaines, on a annoncé dans une Revue (1) que je venais d'entreprendre des investigations au sujet de ce qu'on appelle le spiritualisme, et en raison des nombreuses communications que j'ai reçues depuis lors, je juge qu'il est convenable de dire quelques mots touchant les recherches que j'ai commencées. Je ne puis pas dire que j'aie des vues ou des opinions sur un sujet que je n'ai pas la prétention de connaître. J'estime qu'il est du devoir des hommes de science qui ont appris à travailler d'une manière exacte, d'examiner les phénomènes qui attirent l'attention du public, afin d'en confirmer la réalité ou d'expliquer, si c'est possible, les illusions des honnêtes gens et de dévoiler les fraudes des trompeurs. Mais je pense qu'il est regrettable qu'on annonce au public qu'un homme se livre à des recherches,

(1) The Athenœum.

avant qu'il ait lui-même jugé à propos d'en parler.

Un homme peut être un véritable savant, et néanmoins se trouver d'accord avec le professeur de Morgan, quand il dit : « J'ai bien vu et « bien entendu, dans des conditions qui ren- « dent l'incrédulité impossible, des phénomènes « appelés spiritualistes, et dont un être raison- « nable ne peut admettre l'explication par l'im- « posture, le hasard ou l'erreur.

« Jusque-là, je sens le terrain ferme sous « mes pas ; mais quand il faut en venir à la « cause de ces phénomènes, je ne puis adopter « aucune des explications qui ont été jusqu'ici « mises en avant. On a trouvé facilement des « explications naturelles, mais elles sont insuf- « fisantes ; d'un autre côté l'hypothèse spiri- « tuelle, qui est plus satisfaisante, demeure bien « difficile à admettre. »

Je ne saurais me prononcer sur la cause des faits dont j'ai été témoin ; mais que certains phénomènes physiques, tels que le mouvement de substances matérielles et la production de bruits, ressemblant à des décharges électriques, se produisent dans des circonstances où l'on ne peut les expliquer par aucune loi physique actuellement connue, c'est un fait dont je suis aussi certain que du fait le plus élémentaire de la chimie. Toutes mes études scientifiques n'ont été qu'une longue série d'observations exactes, et je désire qu'il soit bien compris que les faits que j'affirmerai ici sont le résultat des recherches les plus scrupuleuses.

Je ne puis, quant à présent, hasarder même la plus vague hypothèse sur la cause des phé-

nomènes. Jusqu'ici je n'ai rien vu qui ait pu me convaincre de la vérité de la théorie spiritualiste. Dans une pareille recherche, l'intelligence exige que la preuve spirituelle soit d'une évidence incontestable ; la vérité doit être si frappante et si convaincante qu'on ne puisse, qu'on n'ose la mettre en doute.

Faraday dit : « Avant de procéder à l'examen de quelque question rentrant dans l'ordre physique, nous devrions nous faire des idées claires de ce qui est naturellement possible ou impossible. »

Mais ce raisonnement s'agite dans un cercle vicieux : nous ne pouvons rien étudier avant de savoir si c'est possible ; tandis que, en dehors des mathématiques pures, nous ne pourrons pas dire ce qui est impossible, jusqu'à ce que toutes choses nous soient connues.

Dans le cas présent, je préfère aborder mes recherches sans aucune idée préconçue sur ce qui peut être ou n'être pas, mais avec tous mes sens en éveil et prêts à communiquer avec l'intelligence ; étant d'ailleurs convaincu que nous sommes loin d'avoir épuisé toutes les connaissances humaines et sondé les profondeurs de toutes les forces physiques ; me souvenant que le grand philosophe déjà cité dit, au sujet de quelques spéculations sur la force de gravitation : « Rien n'est trop merveilleux pour être vrai, si cela est conforme aux lois de la nature ; et dans des matières comme celles-ci, l'expérience est la meilleure pierre de touche de cette conformité. »

Le mode de raisonnement des hommes de science paraît généralement mal compris par

les spiritualistes avec qui j'ai conversé, et on assigne fréquemment des motifs erronés à la répugnance de l'esprit scientifique à porter ses investigations sur ce sujet. Je pense donc que je rendrai quelque service si je fais connaître ici le genre d'idées qui ont cours parmi ceux qui étudient la science, et si je dis quelle sorte de preuve expérimentale elle a le droit d'exiger avant d'admettre dans ses rangs une nouvelle branche de connaissances. Il ne faut pas mêler l'exact à l'inexact. La suprématie de l'exactitude doit être absolue.

La première chose exigée est d'être sûr des faits, ensuite d'en déterminer les conditions, et enfin, les lois. L'exactitude et la connaissance de détail sont au premier rang des grandes aspirations des savants modernes. Il n'y a pas d'observations qui puissent servir à celui qui étudie la science, à moins qu'elles ne soient bien exactes et qu'elles ne soient faites dans des conditions probantes ; et, dans le sujet spiritualiste qui nous occupe, je trouve que la majeure partie de l'évidence fait défaut. Dans une matière qui, peut-être plus qu'aucune autre, prête à la supercherie et à la déception, les précautions prises contre la fraude paraissent, dans la plupart des cas, totalement insuffisantes, et sont dues, semble-t-il, à l'idée fausse que, demander de telles garanties, serait jeter de la suspicion sur l'honnêteté de l'un des assistants. Nous pouvons nous servir de nos sens sans leur venir en aide; mais lorsque nous voulons avoir recours à des instruments pour accroître leur subtilité, leur certitude, la confiance qu'ils méritent dans des conditions d'excitation et de

difficulté et lorsque les sens naturels peuvent être mis hors de leur équilibre, malheureusement on s'en offense !

J'ai lu la relation d'une quantité innombrable d'observations, et il me semble qu'il y a bien peu d'exemples de réunions tenues avec l'intention expresse de placer les phénomènes sous des conditions expérimentales, en présence de personnes dûment reconnues aptes, par la direction de leurs études, à peser et à apprécier la valeur des preuves qui pourraient se présenter. Les seules bonnes séries d'expériences probantes dont j'ai connaissance ont été tentées par le Comte de Gasparin, qui, tout en admettant la réalité des phénomènes, arrivait à la conclusion qu'ils n'étaient pas dus à des causes surnaturelles.

Le spiritualiste pseudo-savant fait profession de tout connaître : nul calcul ne trouble sa sérénité, nulle expérience n'est difficile, pas de lectures longues et laborieuses ; pas de tentatives pénibles pour exprimer en langage clair ce qui a charmé le cœur et élevé l'esprit. Il parle avec volubilité de toutes les sciences et de tous les arts, submergeant son auditeur sous les termes de *électro-biologie*, *psychologie*, *magnétisme animal*, etc., véritable abus de mots, qui montre plutôt l'ignorance que le savoir. Une pareille science banale n'est guère propre à guider les découvertes qui marchent vers un avenir inconnu ; et les vrais ouvriers de la science doivent, au plus haut degré, prendre garde à ce que les rênes ne tombent pas en des mains incompétentes et incapables.

Le vrai savant a un grand avantage dans les

investigations qui déjouent si complètement l'observateur ordinaire. Il a suivi la science dès le commencement, à travers une longue suite d'études, et il sait par conséquent dans quelle direction elle le mène ; il sait que, d'un côté, il y a des dangers, de l'autre, des incertitudes, et d'un troisième côté, la vérité presque absolue.

Il voit une certaine étendue devant lui. Mais quand chaque pas se dirige vers le merveilleux et l'inattendu, les précautions et le contrôle doivent s'accroître plutôt que diminuer. Les chercheurs doivent travailler, quoique leur travail soit petit en quantité, pourvu que son excellence intrinsèque fasse compensation. Mais, même dans ce royaume des merveilles, cette terre de prodiges vers laquelle la recherche scientifique envoie ses pionniers, y a-t-il quelque chose qui puisse être plus étonnant que la délicatesse des instruments auxiliaires que les travailleurs apportent avec eux, pour les aider dans les observations de leurs sens naturels?

Le spiritualiste parle de corps pesant 50 ou 100 livres, qui sont enlevés en l'air sans l'intervention de force connue; mais le savant chimiste est accoutumé à faire usage d'une balance sensible à un poids si petit qu'il en faudrait dix mille comme lui pour faire un grain. Il est donc fondé à demander que ce pouvoir, qui se dit guidé par une intelligence, qui élève jusqu'au plafond un corps pesant, fasse mouvoir sous des conditions déterminées sa balance si délicatement équilibrée.

Le spiritualiste parle de coups frappés qui se produisent dans les différentes parties d'une chambre, lorsque deux personnes ou plus sont

tranquillement assises autour d'une table. L'expérimentateur scientifique a le droit de demander que ces coups se produisent sur la membrane tendue de son phonautographe.

Le spiritualiste parle de chambres et de maisons secouées, même jusqu'à en être endommagées, par un pouvoir surhumain. L'homme de science demande simplement qu'un pendule placé sous une cloche de verre et reposant sur une solide maçonnerie, soit mis en vibration.

Le spiritualiste parle de lourds objets d'ameublement se mouvant d'une chambre à l'autre sans l'action de l'homme. Mais le savant a construit des instruments qui diviseraient un pouce en un million de parties : et il est fondé à douter de l'exactitude des observations effectuées, si la même force est impuissante à faire mouvoir d'un simple degré l'indicateur de son instrument.

Le spiritualiste parle de fleurs mouillées de fraîche rosée, de fruits et même d'êtres vivants apportés à travers les croisées fermées, et même à travers de solides murailles en briques. L'investigateur scientifique demande naturellement qu'un poids additionnel (ne fût-il que la millième partie d'un grain) soit déposé dans un des plateaux de sa balance, quand la boîte est fermée à clef. Et le chimiste demande qu'on introduise la millième partie d'un grain d'arsenic à travers les parois d'un tube de verre dans lequel de l'eau pure est hermétiquement scellée.

Le spiritualiste parle des manifestations d'une puissance équivalente à des milliers de livres, et qui se produit sans cause connue. L'homme de science qui croit fermement à la conserva-

tion de la force, et qui pense qu'elle ne se produit jamais sans un épuisement correspondant de quelque chose pour la remplacer, demande que lesdites manifestations se produisent dans son laboratoire, où il pourra les peser, les mesurer, et les soumettre à ses propres essais (1).

C'est pour ces raisons et avec ces sentiments que je commence l'enquête dont l'idée m'a été suggérée par des hommes éminents qui exercent une grande influence sur le mouvement intellectuel du pays. D'abord, comme d'autres personnes qui avaient peu pensé à ces faits et avaient vu peu de chose, je croyais que tout cela était de la superstition, ou tout au moins un truc inexpliqué. Même en ce moment, pour certains cas, je ne puis pas *prouver* qu'ils sont autre chose; et pour d'autres, je suis certain qu'il y a illusion des sens.

Je ne promets pas néanmoins d'entrer pleinement dans ces études, car il paraît bien difficile de rencontrer des occasions favorables, et de n'être pas découragé par les nombreux insuccès qui certainement se présenteront. Les personnes en présence de qui ces phénomènes se produisent sont en très petit nombre, et les occasions d'expérimenter avec des appareils

(1) Pour être juste à cet égard, je dois établir qu'en exposant ces vues a plusieurs spiritualistes éminents et à des médecins les plus dignes de confiance de l'Angleterre, ils ont exprimé leur parfaite confiance dans le succès de l'enquête, si elle était loyalement poursuivie dans l'esprit que j'ai indiqué ici. Ils m'ont offert de m'assister de tout le pouvoir de leurs moyens, en mettant à ma disposition leurs facultés particulières. Et jusqu'au point où j'en suis arrivé je puis ajouter que les expériences préliminaires ont été satisfaisantes.

préparés à l'avance sont encore plus rares. J'éprouverais une grande satisfaction à projeter la lumière dans quelque direction que ce fût, et sûrement je puis dire que je ne m'occupe pas de savoir quelle sera cette direction. Avec ce résultat en vue, je fais appel à tous ceux de mes lecteurs qui possèdent la clef de ces étranges phénomènes, afin qu'ils m'assistent dans mes recherches et fassent progresser la vérité. La corrélation de ces faits avec d'étranges conditions physiologiques est évidente, et, dans un sens, ces conditions peuvent s'appeler « spirituelles » puisqu'elles produisent certains résultats dans nos esprits. Jusqu'à présent, les phénomènes que j'ai observés échappent à toute explication ; il en est de même des phénomènes de la pensée qui, eux aussi, sont spirituels, et aucun philosophe n'a encore pu les comprendre. Personne cependant ne les nie.

Les explications données soit oralement, soit dans la plupart des livres que j'ai lus, sont déguisées sous une telle affectation de style pédant, elles essaient tellement de masquer la pauvreté des idées sous un langage pompeux, que je trouve impossible, après m'être sorti de leur résidu mousseux, de discerner clairement ce qu'elles ont voulu dire. J'avoue que le raisonnement de quelques spiritualistes semblerait presque justifier ces paroles sévères de Faraday, « que bien des chiens pourraient arriver à des conclusions plus logiques. » Leurs explications montrent une ignorance complète de toutes les théories de la force qui n'est qu'une forme de mouvement moléculaire ; et ils parlent de Force, Matière et Esprit, comme de

trois entités distinctes capables d'exister l'une sans les autres, bien qu'ils admettent quelquefois qu'elles se substituent naturellement.

Ces spiritualistes ne sont pas certainement beaucoup plus avancés que cet écrivain alchimiste qui dit :

« J'ai demandé à la philosophie comment je pourrais obtenir d'elle ce que je voudrais. Elle me répondit que ce serait lorsque je serais capable de rendre l'eau malléable, et quand j'aurais trouvé le moyen de mesurer un mètre de vent. Ou bien encore, dit-elle, ton désir sera rempli si tu peux peser une once de feu. Si tu ne peux arriver à accomplir ces trois choses, contente-toi toi-même ; tu n'obtiendras rien de moi. »

Mon désir a été de montrer que graduellement la science fait de ceux qui la suivent les représentants de la précaution et de la vérité. C'est une belle qualité que d'énoncer une vérité indéniable. Que cette situation ne soit donc pas amoindrie, mais que les paroles s'accordent avec les faits avec une vérité égale à celle avec laquelle les faits eux-mêmes peuvent être affirmés ; et dans un sujet qui prête à la crédulité et à la superstition, montrez que l'on peut trouver une classe de faits inspirant une telle confiance, qu'on soit sûr qu'ils ne changeront jamais. Dans les affaires ordinaires, une méprise peut n'avoir qu'une courte existence ; mais dans l'étude de la nature, une observation imparfaite peut causer des ennuis infinis à des milliers de gens. L'emploi croissant des méthodes scientifiques fera naître l'exactitude d'observation, ainsi qu'un plus grand amour de la vérité parmi

les chercheurs, et produira une race d'observateurs qui chassera les restes sans valeur du spiritualisme jusque dans les limbes inconnus de la magie et de la nécromancie.

Si les spiritualistes voulaient seulement faire attention aux enseignements de leurs propres prophètes, ils n'auraient plus à se plaindre de l'attitude hostile de la science; car écoutez ce que chante Thomas L. Harris dans son « *Poème de l'Age d'or* : »

« Plus les hommes s'en tiendront à la pratique,
« Moins ils travailleront dans le vague et dans l'abstraction,
« Moins ils se contenteront de grands mots mystérieux,
« Plus leur pouvoir sera grand ;
« Le plus simple paysan qui observe une vérité,
« Et d'un fait déduit un principe,
« Ajoute un solide trésor à la richesse publique;
« Le théoricien qui fait un rêve irisé et donne le
« nom de philosophie à ses hypothèses, n'est tout au
« plus qu'un financier de papier, qui voudrait faire
« passer pour de l'or ses spécieuses promesses. Les
« faits sont la base de la philosophie, et la philosophie
« est l'harmonie des faits, vus dans leur vrai rapport. »

RECHERCHES EXPÉRIMENTALES

SUR UNE NOUVELLE FORCE

Extrait du « *Quarterly journal of science* » 1er juillet 1871.

Il y a environ un an, j'écrivis dans ce journal (1) un article dans lequel, après avoir exprimé de la manière la plus accentuée ma croyance à l'existence, sous de certaines conditions, de phénomènes inexplicables par aucune des lois naturelles connues, j'indiquais plusieurs preuves que les hommes de science avaient le droit de demander, avant d'ajouter foi à la réalité de ces phénomènes. Parmi les preuves à fournir, je disais « qu'une balance délicatement équilibrée devrait se mouvoir sous des conditions déterminées, et que la manifestation d'un pouvoir équivalent à des quantités de livres, devrait se produire dans le laboratoire de l'expérimentateur, là où il pourrait le peser, le mesurer et le soumettre à des essais convenables. » Je disais aussi que je ne pouvais pas promettre d'entrer pleinement dans cette étude, car il serait difficile de rencontrer des occasions favorables, et parce que de nom-

(1) Voyez le *Quarterly journal of science*, vol. 7, p. 316. Juillet 1870.

breux échecs accompagneraient les recherches; d'autant plus que « les personnes en présence de qui ces phénomènes se produisent sont en petit nombre, et que les occasions d'expérimenter avec des appareils préparés à l'avance sont encore plus rares. »

Depuis lors, les occasions de poursuivre ces investigations s'étant présentées, j'en ai profité avec joie pour appliquer à ces phénomènes l'expérience scientifique soigneusement contrôlée, et je suis ainsi arrivé à certains résultats précis que je crois bon de publier. Ces expériences paraissent établir d'une manière concluante l'existence d'une nouvelle force liée d'une manière inconnue à l'organisation humaine, et que, pour plus de facilité, on peut appeler *Force psychique*.

De toutes les personnes douées du pouvoir de développer cette force psychique, et qu'on a appelées médiums (d'après une tout autre théorie de son origine), M. Daniel Dunglas Home est la plus remarquable. Et c'est principalement à cause des nombreuses occasions que j'ai eues de faire mes recherches en sa présence, que j'ai été amené à pouvoir affirmer d'une manière aussi positive l'existence de cette Force. Les essais que j'ai tentés ont été très nombreux; mais à cause de notre connaissance imparfaite des conditions qui favorisent ou contrarient les manifestations de cette force, de la manière capricieuse en apparence dont elle s'exerce, et du fait que M. Home lui-même est sujet à d'inexplicables flux et reflux de cette force, ce n'est que rarement qu'il est arrivé qu'un résultat obtenu en quelque occasion, ait

pu subséquemment être confirmé et contrôlé avec des appareils construits pour ce but spécial.

Parmi les remarquables phénomènes qui se produisent sous l'influence de M. Home, les plus frappants et en même temps ceux qui se prêtent le mieux à l'examen scientifique, sont : 1° l'altération du poids des corps ; 2° l'exécution d'airs sur des instruments de musique (généralement sur l'accordéon, à cause de sa facilité de transport) sans intervention humaine directe, et sous des conditions qui rendent impossible tout contact ou tout maniement des clefs. Ce n'est qu'après avoir été fréquemment témoin de ces faits et les avoir scrutés avec toute la profondeur et la rigueur dont je suis capable, que j'ai été convaincu de leur véritable réalité. Mais, désirant qu'il n'y eût pas dans cette affaire l'ombre d'un doute, j'invitai M. Home, dans plusieurs circonstances, à venir chez moi, afin de soumettre ces phénomènes à des expériences décisives, en présence de quelques savants investigateurs.

Les réunions eurent lieu le soir, dans une grande chambre éclairée au gaz. Les appareils préparés dans le but de constater les mouvements de l'accordéon consistaient en une cage, formée de deux cercles de bois, respectivement d'un diamètre de un pied dix pouces et de deux pieds, réunis ensemble par douze lattes étroites, chacune d'un pied dix pouces de longueur, de manière à former la charpente d'une espèce de tambour, ouvert en haut et en bas. Tout autour cinquante mètres de fils de cuivre isolés furent enroulés en vingt-quatre tours, chacun de ces

tours se trouvant à moins d'un pouce de distance de son voisin. Ces fils de fer horizontaux furent alors solidement reliés ensemble avec de la ficelle, de manière à former des mailles d'un peu moins de deux pouces de large sur un pouce de haut. La hauteur de cette cage était telle qu'elle pouvait glisser sous la table de ma salle à manger, mais elle en était trop près par le haut pour permettre à une main de s'introduire dans l'intérieur, ou à un pied de s'y glisser par-dessous. Dans une autre chambre, il y avait deux piles de Grove, d'où partaient des fils qui se rendaient dans la salle à manger, pour établir la communication, si on le désirait, avec ceux qui entouraient la cage.

L'accordéon était neuf : je l'avais, pour ces expériences, acheté moi-même chez Wheatstone, conduit-street, M. Home n'avait ni vu, ni touché l'instrument, avant le commencement de nos essais.

Dans une autre partie de la chambre, un appareil était disposé pour expérimenter l'altération du poids d'un corps. Il consistait en une planche d'acajou, de trente-six pouces de long, sur neuf et demi de large et un d'épaisseur. A chaque bout, une bande d'acajou, d'un pouce et demi de large, était vissée, et formait pied. L'un des bouts de la planche reposait sur une table solide, tandis que l'autre était supporté par une balance à ressort, suspendue à un fort trépied. La balance était munie d'un index enregistreur, auto-moteur, de manière à indiquer le maximum du poids marqué par l'aiguille. L'appareil était ajusté de telle sorte que la planche d'acajou était horizontale, son pied re-

posant à plat sur le support. Dans cette position, son poids était de trois livres, elles étaient indiquées par l'index de la balance.

Avant que M. Home pénétrât dans la chambre, l'appareil avait été mis en place, et, avant de s'asseoir on ne lui avait même pas expliqué la destination de quelques-unes de ses parties. Il sera peut-être utile d'ajouter, dans le but de prévenir quelques remarques critiques qu'on pourrait peut-être faire, que l'après-midi j'étais allé chez M. Home, dans son appartement, et que là, il me dit que, comme il avait à changer de vêtements, je ne ferais sans doute pas de difficulté de continuer notre conversation dans sa chambre à coucher. Je suis donc en mesure d'affirmer d'une manière positive que ni machine, ni appareil, ni artifice d'aucune sorte ne fut en secret mis sur sa personne.

Les investigateurs présents à l'occasion de cette expérience étaient : un éminent physicien, haut placé dans les rangs de la Société Royale, que j'appellerai docteur A B; un docteur en droit bien connu, que j'appellerai C D; mon frère, et mon aide de chimie (1).

M. Home s'assit à côté de la table, sur une

(1) C'est une mauvaise preuve de l'indépendance d'opinion tant vantée de certains hommes de science, qu'ils aient si longtemps refusé d'entreprendre des recherches scientifiques au sujet de l'existence et de la nature de faits affirmés par tant de témoins compétents et dignes de foi, alors qu'on les a invités maintes fois à les examiner où et quand il leur plairait. Pour ma part, j'estime trop la poursuite de la vérité et la découverte de quelque nouveau fait dans la nature, pour refuser de m'en occuper, parce que cela semble heurter les idées qui ont cours. Mais comme je n'ai pas le droit d'exiger que d'autres fassent ce que je fais, je m'abstiens de mentionner les noms de mes amis sans leur permission.

chaise longue. En face de lui, sous la table, se trouvait la cage susmentionnée, et une de ses jambes se trouvait de chaque côté. Je m'assis près de lui à sa gauche, un autre observateur fut placé près de lui à sa droite; le reste des assistants s'assit autour de la table, à la distance qui lui convint.

Pendant la plus grande partie de la soirée, et particulièrement lorsque quelque chose d'important avait lieu, les observateurs qui étaient de chaque côté de M. Home tinrent respectivement leurs pieds sur les siens; de manière à pouvoir découvrir le plus léger mouvement.

La température de la chambre variait de 68° à 70° Farenheit. M. Home prit l'accordéon entre le pouce et le doigt du milieu d'une de ses mains, et par le bout opposé aux clefs (fig. 1).

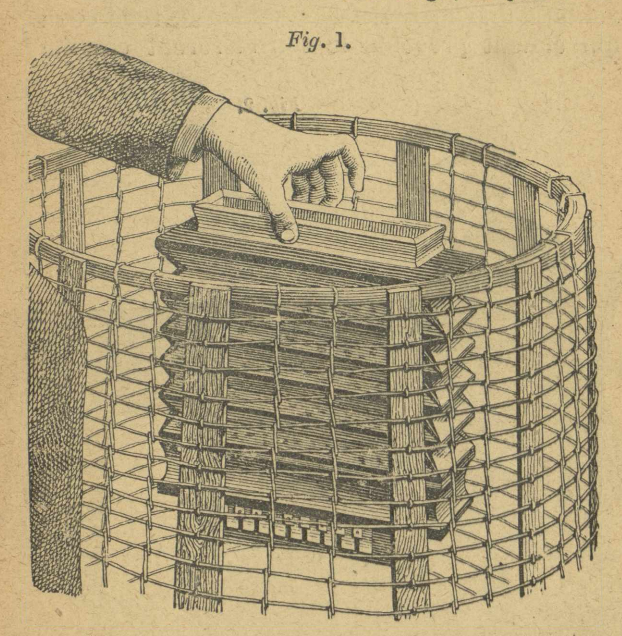
(Pour éviter des répétitions, cette manière de le prendre sera appelée à l'avenir « de la manière ordinaire. »)

Après avoir préalablement ouvert moi-même la clef de basse, la cage fut tirée de dessous la table, juste assez pour permettre d'y introduire l'accordéon avec ses clefs tournées en bas. Elle fut ensuite repoussée dessous, autant que le bras de M. Home put le permettre, mais sans cacher sa main à ceux qui étaient près de lui. (Voyez fig. 2.) Bientôt ceux qui étaient de chaque côté virent l'accordéon se balancer d'une manière curieuse, puis des sons en sortirent, et enfin plusieurs notes furent jouées successivement. Pendant que ceci se passait, mon aide se glissa sous la table et nous dit que l'accordéon s'allongeait et se fermait; on constatait en même temps que la main de M. Home qui tenait

l'accordéon était tout à fait immobile, et que l'autre reposait sur la table.

Puis ceux qui étaient de chaque côté de M. Home virent l'accordéon se mouvoir, osciller et tourner tout autour de la cage, et jouer en

Fig. 1.

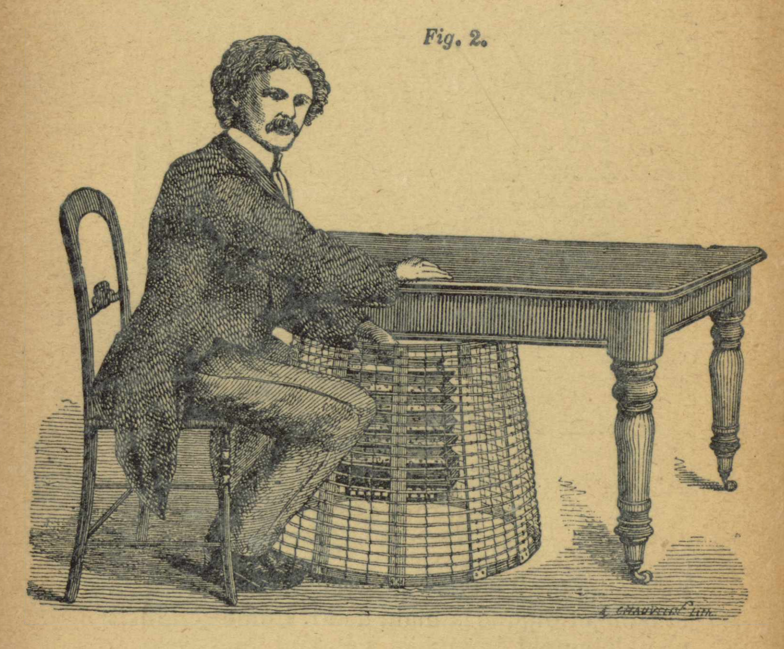


même temps. Le docteur A B regarda alors sous la table et dit que la main de M. Home semblait complètement immobile pendant que l'accordéon se mouvait et faisait entendre des sons distincts.

M. Home tint encore l'accordéon dans la cage, de la manière ordinaire. Ses pieds tenus par ceux qui étaient près de lui, son autre main re-

posant sur la table, nous entendîmes des notes distinctes et séparées résonner successivement, et ensuite un air simple fut joué. Comme un tel résultat ne pouvait s'être produit que par les différentes clefs de l'instrument mises en action d'une manière harmonieuse, tous ceux qui étaient présents le considérèrent comme

Fig. 2.



une expérience décisive. Mais ce qui suivit fut encore plus frappant : M. Home éloigna entièrement sa main de l'accordéon, la sortit tout à fait de la cage, et la mit dans la main de la personne qui se trouvait près de lui. Alors l'ins-

trument continua à jouer, personne ne le touchant et aucune main n'étant près de lui.

Je voulus ensuite essayer quel effet on produirait en faisant passer le courant de la batterie autour du fil isolé de la cage. En conséquence mon aide établit la communication avec les fils qui venaient des piles de Grove. De nouveau M. Home tint l'instrument dans la cage de la même façon que précédemment, et immédiatement il résonna et s'agita de côté et d'autre avec vigueur. Mais il m'est impossible de dire si le courant électrique qui passa autour de la cage vint en aide à la force qui se manifestait à l'intérieur.

L'accordéon fut alors repris sans aucun contact visible avec la main de M. Home. Il l'éloigna complètement de l'instrument, et la plaça sur la table où elle fut saisie par la personne qui était près de lui; tous ceux qui étaient présents virent bien que ses deux mains étaient là. Deux des assistants et moi nous aperçûmes distinctement l'accordéon flotter çà et là dans l'intérieur de la cage, sans aucun support visible. Après un court intervalle, ce fait se répéta une seconde fois.

Alors M. Home remit sa main dans la cage et prit de nouveau l'accordéon, qui commença à jouer d'abord des accords et des arpèges, et ensuite une douce et plaintive mélodie bien connue, qu'il exécuta parfaitement et d'une manière très belle. Pendant que cet air se jouait, je saisis le bras de M. Home au-dessous du coude, et fis glisser doucement ma main jusqu'à ce qu'elle touchât le haut de l'accordéon. Pas un muscle ne bougeait. L'autre main de M. Home

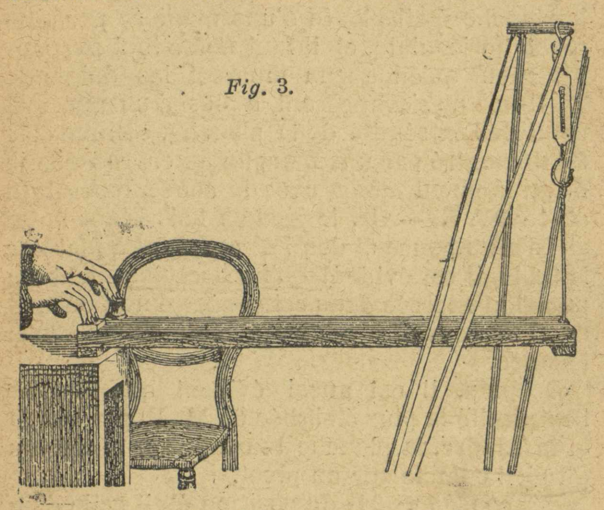
était sur la table, visible à tous les yeux, et ses pieds étaient sous les pieds de ceux qui étaient à côté de lui.

Ayant obtenu des résultats aussi frappants pendant nos expériences de l'accordéon dans la cage, nous nous tournâmes vers l'appareil de la balance déjà décrit. M. Home plaça légèrement la pointe de ses doigts sur l'extrême bout de la planche d'acajou qui reposait sur le support, pendant que le docteur A B et moi, assis chacun de notre côté, nous épiâmes les effets qui pourraient se produire. Presque immédiatement, nous vîmes l'aiguille de la balance qui descendait. Au bout de quelques secondes elle remonta. Ce mouvement se répéta plusieurs fois, comme sous des émissions successives de la Force psychique. Nous observâmes que, pendant l'expérience, le bout de la planche oscilla doucement, montant et descendant.

Puis M. Home, de son propre mouvement, prit une petite sonnette et une petite boîte à allumettes, en carton, qui se trouvaient près de lui et plaça un de ces objets sous chacune de ses mains pour nous montrer, disait-il, qu'il n'exerçait pas la moindre pression. (Voyez fig. 3.) L'oscillation très légère de la balance à ressort devint plus marquée, et le docteur A B, regardant l'index, dit qu'il le voyait descendre à six livres et demie. Le poids normal de la planche ainsi suspendue étant de trois livres, il s'ensuivait que la poussée supplémentaire était de trois livres et demie. En regardant immédiatement après l'enregistreur automatique, nous vîmes qu'à un moment donné l'index était descendu jusqu'à neuf livres, ce qui mon-

trait que le poids normal d'une planche, qui était de trois livres, avait atteint une pesanteur maximum de six livres de plus.

Afin de voir s'il était possible de produire un effet notable sur la balance à ressort en exer-


Fig. 3.

çant une pression à l'endroit où M. Home avait mis ses doigts, je montai sur la table et me tins sur un pied à l'extrémité de la planche. Le docteur A B, qui observait l'index de la balance, dit que l'action du poids entier de mon corps (140 livres) ne faisait fléchir l'index que d'une livre et demie ou de deux livres quand je donnais une secousse. Or, M. Home étant resté assis sur une chaise longue n'avait pu, eût-il fait tous ses efforts pour cela, exercer aucune influence matérielle sur ces résultats. J'ai à peine besoin d'ajouter que ses pieds ainsi que

ses mains furent surveillés de près par tous ceux qui étaient dans la chambre.

Cette expérience me paraît, si c'est possible, encore plus frappante que celle de l'accordéon. Comme on le voit, en se reportant à la figure 3, la planche était placée d'une manière parfaitement horizontale, et il faut noter tout particulièrement qu'en aucun moment les doigts de M. Home ne s'avancèrent à plus d'un pouce et demi de l'extrémité de la planche, comme cela fut démontré par une marque au crayon que je fis au moment même avec le consentement du docteur A B. — Or, le pied en bois étant large aussi d'un pouce et demi et reposant à plat sur la table, il est évident qu'un accroissement de pression exercée dans cet espace d'un pouce et demi ne pouvait produire aucune action sur la balance.

De plus, il est aussi évident que lorsque l'extrémité la plus éloignée de M. Home venait à descendre, la planche tournait sur l'arête du dit pied comme sur un pivot.

Par conséquent la disposition était celle d'un levier de trente-six pouces de long, dont le point d'appui se trouvait à un pouce et demi de l'un des bouts. Si donc M. Home avait exercé une pression dirigée en bas, elle aurait été en opposition avec la force qui faisait descendre l'autre extrémité de la planche.

La légère pression verticale indiquée par la balance, lorsque j'étais debout sur la planche, était due probablement à ce que mon pied dépassait ce point d'appui.

Je viens de faire un exposé des faits, complet et sans fard, tiré des nombreuses notes écrites

au moment où ils se produisaient, et copiées en entier immédiatement après. Il serait vraiment malheureux pour l'objet que j'ai en vue, — qui est de porter l'examen scientifique sur ces phénomènes, — d'exagérer si peu même que cela fût ; car bien que le docteur A B ne soit indiqué à mes lecteurs que par de simples initiales, pour moi ces lettres représentent une autorité dans le monde savant, autorité qui certainement me démentirait si je devenais un infidèle narrateur.

J'avoue que je suis surpris et peiné de la timidité ou de l'apathie que montrent les hommes de science en présence de ces faits. Il y a quelque temps de cela, lorsque vint se présenter à moi une occasion de les étudier, je demandai pour un examen en règle la coopération de quelques savants de mes amis ; mais je reconnus bientôt que constituer un comité scientifique pour faire des investigations dans des faits de cette nature, était chose inutile, et que je devais ne compter que sur mes propres efforts, auxquels venaient en aide de temps en temps quelques amis savants et instruits, qui voulaient bien se joindre à moi pour ces recherches.

Je suis encore persuadé qu'il serait préférable qu'il se formât un comité d'hommes connus qui expérimenteraient avec M. Home, loyalement et sans préjugés, et je serais heureux d'aider à la formation de ce comité; mais les difficultés sont grandes pour y parvenir.

Un comité de savants se rencontra avec M. Home, à Saint-Pétersbourg, il y a quelques mois ; mais ils ne tinrent qu'une seule séance

qui n'eut que des résultats négatifs, et, forts de cela, ils publièrent un rapport très défavorable à M. Home. L'explication de cet insuccès, qui est tout ce dont on l'a accusé, me paraît tout à fait simple. Quelle que soit la nature du pouvoir de M. Home, ce pouvoir est très variable, et quelquefois il lui fait entièrement défaut. Il est clair que l'expérience russe fut tentée quand ce pouvoir était à son minimum. Pareille chose est fréquemment arrivée pendant mes propres expériences. Un groupe de savants et M. Home se trouvèrent chez moi, et les résultats furent aussi négatifs que ceux de Saint-Pétersbourg.

Mais, au lieu de cesser nos recherches, nous répétâmes patiemment l'expérience une seconde et une troisième fois, et nous arrivâmes à des résultats qui furent positifs.

Je ne suis pas arrivé à cette conclusion à la hâte et sur des preuves insuffisantes. Quoique l'espace ne me permette de publier que les détails d'une seule expérience, il faut bien comprendre que, depuis quelque temps, j'ai continué des essais semblables et avec les mêmes résultats. Le but de la réunion que j'ai décrite était de confirmer les observations préalables en y appliquant des méthodes rigoureuses, des appareils préparés avec soin, et en présence de témoignages irréprochables.

Quant à la cause de ces phénomènes, quant à la nature de la force à laquelle, pour éviter une périphrase, je me suis hasardé à donner le nom de psychique; quant à la corrélation existant entre elle et les autres forces de la nature, ce serait à tort que je m'aventurerais à

la plus vague hypothèse. Et, dans des recherches qui se lient d'une manière si intime avec des conditions fort rares de physiologie et de psychologie, il est du devoir de l'investigateur de s'abstenir complètement de tout système de théories, jusqu'à ce qu'il ait rassemblé un nombre de faits suffisants pour former une base solide sur laquelle il puisse raisonner. En présence des étranges phénomènes jusqu'ici inexplorés et inexpliqués, qui se succèdent d'une manière si rapide, j'avoue qu'il est difficile de ne pas les décrire en un langage qui porte l'empreinte des sensations reçues. — Mais, pour être couronnée de succès, une enquête de ce genre doit être entreprise par le philosophe, sans préjugés ni sentimentalité. Il faut bannir complètement les idées romanesques et superstitieuses ; les pas de l'investigateur doivent être guidés par une intelligence aussi froide et aussi peu passionnée que les instruments dont il fait usage. Ayant une fois la satisfaction de comprendre qu'il est sur la trace d'une vérité nouvelle, ce seul objectif doit l'animer à la poursuivre, sans considérer si les faits qui se présentent à ses yeux sont « naturellement possibles ou ne le sont pas. »

Depuis que cet article a été imprimé, l'auteur a été favorisé des deux lettres suivantes, l'une du docteur Huggins et l'autre de M. Serjeant Cox, qui sont les docteurs A B et C D dont il a été question.

Uper Tulse Hill, S. W., 9 juin 1871.

Mon cher Monsieur Crookes,

Votre mémoire me semble un exposé fidèle de ce qui a eu lieu chez vous en ma présence. Ma position à la

table ne m'a pas permis de voir la main de M. Home éloignée de l'accordéon, mais seulement que ce fait a été établi à ce moment par vous-même et par la personne assise de l'autre côté de M. Home.

Ces expériences me semblent montrer qu'il serait important de faire de nouvelles recherches, mais je désire qu'il soit bien compris que je n'exprime aucune opinion quant à la cause des phénomènes qui ont eu lieu.

A vous bien sincèrement,

WILLIAM HUGGINS.

36, Russell-Square, 8 juin 1871.

Cher Monsieur,

Étant présent, dans un but de recherches, aux expériences d'essai relatées dans votre article, j'apporte avec empressement mon témoignage en faveur de la parfaite exactitude de la description que vous en avez faite, et des précautions et du soin avec lesquels furent accomplies les différentes épreuves.

Les résultats me paraissent établir d'une manière concluante ce fait important : qu'il y a une force qui procède du système nerveux et qui est capable, dans la sphère de son influence, de donner aux corps solides du mouvement et du poids.

J'ai constaté que cette force était émise par pulsations intermittentes et non pas sous la forme d'une pression fixe et continue, car l'index montait et baissait incessamment pendant l'expérience. Ce fait me semble d'une grande importance, parce qu'il tend à confirmer l'opinion qui lui donne pour source l'organisation nerveuse, et il contribue beaucoup à asseoir l'importante découverte du docteur Richardson d'une atmosphère

nerveuse d'intensité variable enveloppant le corps humain.

Vos expériences confirment entièrement la conclusion à laquelle est arrivée le Comité de recherches de la « Dialectical Society, » après plus de quarante séances d'essais et d'épreuves.

Permettez-moi d'ajouter que je ne vois rien qui puisse même tendre à prouver que cette force est autre chose qu'une force émanant de l'organisation humaine, ou du moins s'y rattachant directement, et qu'en conséquence, comme toutes les autres forces de la nature, elle est pleinement du ressort de cette rigoureuse recherche scientifique, à laquelle vous avez été le premier à la soumettre.

La psychologie est une branche de la science qui a été jusqu'ici presque entièrement inexplorée ; et cette négligence doit être probablement attribuée à ce fait qui semble étrange que l'existence de cette force nerveuse soit demeurée si longtemps sans être étudiée, examinée et à peine constatée.

Maintenant qu'il est acquis, par les preuves données par des appareils, que c'est un fait de la nature (et si c'est un fait, il est impossible d'en exagérer l'importance au point de vue de la physiologie et de la lumière qu'il doit jeter sur les lois obscures de la vie, de l'esprit et de la science médicale), sa discussion, son examen immédiat et sérieux ne peuvent pas ne pas être faits par les physiologistes et par tous ceux qui ont à cœur la connaissance de « l'homme, » connaissance qui a été nommée avec raison « la plus noble étude de l'humanité. »

Pour éviter l'apparence de toute conclusion prématurée, je recommanderais d'adopter pour cette force un nom qui lui soit propre, et je me hasarde à suggérer l'idée qu'on pourrait l'appeler Force psychique ; que les personnes chez qui elle se manifeste avec une grande puissance s'appellent Psychistes, et que la science qui

s'y rapporte se nomme Psychisme, comme étant une branche de la psychologie.

Permettez-moi aussi de proposer la prochaine formation d'une Société psychologique dans le but de faire marcher, par le moyen des expériences, des journaux et de la discussion, l'étude de cette science jusqu'ici négligée.

Je suis, etc.

Edwd. W^m. Cox.

A M. W. Crookes, F. R. S.

NOUVELLES EXPÉRIENCES

SUR LA

FORCE PSYCHIQUE

« Je suis attaqué par deux sectes
« bien opposées : les savants et les
« ignorants. — Les uns et les autres
« se rient de moi, et m'appellent le
« maître de danse des grenouilles.
« Eh bien soit ! mais je sais que
« j'ai découvert une des plus gran-
« des forces de la nature. »

GALVANI.

Extrait du « *Quarterly journal of science.* » 1er oct. 1871.

J'avais l'intention de laisser plus de temps s'écouler avant de traiter de nouveau, dans ce journal, le sujet de la Force psychique. La raison de cette résolution n'était pas le manque de nouveaux faits ni de nouveaux résultats ; — bien au contraire, j'ai beaucoup de choses nouvelles, dans le champ de l'évidence expérimentale, qui viennent confirmer les conclusions que j'ai déjà formulées ; — mais j'éprouvais quelques répugnances à imposer aux lecteurs du *Quarterly journal of science* un sujet qui pourrait ne trouver auprès d'eux que peu de faveur.

Lorsque l'éditeur d'un journal scientifique est aussi un chercheur qui expérimente ou qui étudie une branche spéciale quelconque de connaissances, il éprouve une tendance naturelle à exagérer indûment l'importance de ce qui occupe alors ses pensées ; le journal qu'il dirige est en danger de perdre sa largeur de base, de se faire l'avocat de certaines opinions, ou de recevoir le reflet de manières de voir toutes particulières.

La manière dont on a accueilli les recherches expérimentales décrites dans le dernier numéro du *Quarterly*, éloigne tous les doutes que je pourrais avoir sur ce chapitre. Les très nombreuses communications qui ont été adressées au bureau de ce journal montrent qu'un autre article sur le même sujet ne serait pas désagréable à un grand nombre de ceux qui ont lu mon premier article; et, de plus, on paraît penser généralement que je ferais bien de saisir une occasion favorable de répondre à quelques unes des critiques provoquées par le caractère remarquable des résultats des expériences que j'ai décrites.

Bien des objections, qui ont été faites à mes premières expériences, recevront une réponse par ce qui suivra et ce que je rapporterai plus tard. La plus grande partie des critiques auxquelles j'ai été sujet ont été parfaitement convenables et courtoises, et à celles-là je m'efforcerai de répondre de la manière la plus complète possible. Quelques critiques cependant ont commis l'erreur de me regarder comme l'avocat de certaines opinions qu'ils ont jugé bon de m'attribuer, tandis qu'en réalité je n'a-

vais que le simple but d'établir nettement des faits et de n'exprimer aucun opinion. Ayant fait sortir des hommes de paille de leur propre imagination, ils les ont poursuivis avec vigueur pour les tuer, avec l'idée qu'ils allaient m'anéantir moi-même. D'autres, — et je suis heureux de dire qu'ils sont très peu nombreux, — ont été jusqu'au point de mettre en question ma véracité : « M. Crookes devra se procurer de meilleurs témoins avant qu'on puisse le croire ! » Accoutumé comme je le suis à être cru sur parole et sans témoins, ceci est un argument auquel je ne condescendrai point à répondre. Tous ceux qui me connaissent et lisent mes articles tiendront pour certain, je l'espère, que les faits que j'expose devant eux sont exacts, et que les expériences sont faites honnêtement, dans le seul but de faire jaillir la vérité.

Il est édifiant de comparer quelques-unes des critiques actuelles avec ce qu'on écrivait il y a un an de cela. Lorsque, pour la première fois, je dis dans ce journal que j'étais sur le point de porter mes recherches sur les phénomènes appelés spiritualistes, cette annonce provoqua un sentiment universel d'approbation. L'un dit que mes « desseins méritaient une respectueuse considération ; » l'autre exprima « sa profonde satisfaction que ce sujet fût sur le point d'être étudié par un homme aussi compétent que, » etc.; un troisième était « satisfait d'apprendre que cette matière était soumise à l'attention d'hommes froids, clairvoyants, et occupant un rang distingué dans la science ; » un quatrième affirmait que « personne ne pouvait douter de la

capacité de M. Crookes à conduire ces recherches avec une impartialité rigide et philosophique, » et enfin un cinquième était assez bon pour dire à ses lecteurs : « Si des hommes, comme M. Crookes, n'admettant rien que ce qui est prouvé s'attaquent à ce sujet, nous saurons bientôt ce que nous pourrons croire. »

Ces remarques, cependant, furent écrites trop vite. Ces écrivains tenaient pour certain que les résultats de mes expériences concorderaient avec leurs idées préconçues. Ce qu'ils désiraient réellement, ce n'était pas la « vérité, » mais un témoignage de plus en faveur des propres opinions qu'ils s'étaient déjà faites. Lorsqu'il se trouva que les faits établis par cette enquête ne pouvaient pas favoriser ces opinions, pourquoi dirent-ils « tant pis pour les faits! » Ils essayèrent de revenir adroitement sur leurs recommandations de confiance en l'enquête, en déclarant que « M. Home est un habile magicien, qui nous a tous dupés. » « M. Crookes aurait pu, tout aussi bien, examiner les tours d'un jongleur indien. » « M. Crookes devra se procurer de meilleurs témoins avant qu'on puisse le croire. » « La chose est trop absurde pour être traitée sérieusement, » « C'est impossible, et par conséquent cela ne peut pas être (1). » « Les observateurs ont tous été hallucinés, et se sont figuré voir des choses qui n'ont jamais réellement eu lieu. » Etc., etc.

Ces remarques impliquent un oubli curieux

(1) La citation me revient : « Je n'ai jamais dit que ce fut possible, j'ai dit seulement que c'était vrai. »

des vraies fonctions que le savant qui fait des recherches a à remplir. Je suis à peine surpris que les contradicteurs, sans avoir fait aucune recherche personnelle, disent que j'ai été trompé, simplement parce qu'ils ne sont pas convaincus, puisque le même système d'argument à priori, qui n'a rien de scientifique, a été opposé à toutes les grandes découvertes. Lorsqu'on me dit que ce que je décris ne peut pas s'expliquer en s'accordant avec les idées qu'on s'est faites des lois de la nature, celui qui fait cette objection sort en réalité de la question même, et a recours à un mode de raisonnement qui mène la science à l'immobilité. L'argument tourne dans ce cercle vicieux : On ne doit pas affirmer un fait avant d'être sûr qu'il est d'accord avec les lois de la nature, tandis que notre seule connaissance des lois de la nature doit être basée sur une large observation des faits. Si un fait nouveau semble être en contradiction avec ce qu'on appelle une loi de la nature, cela ne prouve pas que le fait en question soit faux ; mais cela prouve seulement qu'on n'a pas encore bien établi quelles sont les lois de la nature, ou qu'on ne les connaît pas exactement.

Dans son discours d'ouverture prononcé cette année (1871) devant l'Association Britannique à Edimbourg, sir William Thomson a dit : « La science est tenue par l'éternelle loi de l'honneur à regarder en face et sans crainte tout problème qui peut franchement se présenter à elle. » Mon but, en mettant ainsi en lumière les résultats de séries d'expériences très remarquables, est de présenter un de ces problèmes que, d'après

Sir William Thomson, « la science est tenue par l'éternelle loi de l'honneur à regarder en face et sans crainte. » Il ne suffira pas de nier simplement son existence, ou d'essayer de l'ensevelir sous la moquerie. Qu'on se souvienne que je ne hasarde ni hypothèse, ni théorie quelles qu'elles soient; j'affirme tout simplement certains faits, et n'ai qu'un seul objectif : — la vérité. Doutez, mais ne niez pas; montrez, par la critique la plus sévère, ce que dans mes épreuves expérimentales il faut considérer comme erreurs, et suggérez des essais plus concluants; mais ne nous faites pas à la hâte traiter nos sens de témoins menteurs, parce qu'ils auront témoigné contre vos idées préconçues. Je dirai à mes critiques : Essayez des expériences; cherchez avec soin et patience comme je l'ai fait. Si, après examen, vous découvrez fraude ou illusion, proclamez-le et dites comment cela s'est fait. Mais si vous trouvez que c'est un fait, avouez-le sans crainte, comme « par l'éternelle loi de l'honneur » vous êtes tenu de le faire.

Il faut que je réponde à l'instant à une objection qui a été faite de différents côtés, à savoir : que les résultats obtenus par moi auraient eu plus de poids s'ils avaient été mis à l'essai un plus grand nombre de fois, et avec d'autres personnes que M. Home. Voici le fait : j'ai travaillé à ce sujet pendant deux ans, et j'ai trouvé neuf ou dix personnes possédant le pouvoir psychique à un degré plus ou moins grand; mais il était développé d'une manière si puissante dans M. Home, que, m'étant convaincu par des expériences faites avec soin de la réa-

lité des phénomènes observés, j'ai, simplement par raison de commodité, continué mes expériences avec lui, plutôt que de le faire avec d'autres en qui ce pouvoir existait à un degré moins frappant. Un grand nombre des expériences que je vais décrire ont été cependant accomplies avec une personne autre que M. Home, et en son absence.

Avant de procéder à la description de mes nouvelles expériences, je veux dire quelques mots au sujet de celles qui ont déjà été décrites. On a élevé l'objection que l'annonce de faits d'une telle importance n'aurait pas dû être faite sur la foi d'une ou deux expériences accomplies à la hâte. Je répondrai que mes conclusions n'avaient pas été prises précipitamment, ni d'après les résultats de deux ou trois expériences seulement. Dans mon premier article (*Quarterly journal of science*, page 340), je faisais remarquer ceci : « Ce n'est pas avant d'avoir été témoin de ces faits des demi-douzaines de fois, et de les avoir scrutés avec toute la rigueur de critique dont je suis capable, que je suis devenu convaincu de leur vraie réalité. » Avant de construire des appareils spéciaux pour ces expériences, j'avais vu, en cinq occasions différentes, des objets, dont le poids variait de 25 à 100 livres, être momentanément influencés de telle manière, que moi et d'autres personnes présentes, nous ne pouvions qu'avec difficulté les enlever au-dessus du plancher. Désirant établir d'une manière certaine si cela était dû à un fait physique, ou si c'était simplement l'influence de l'imagination qui faisait varier la puissance de notre propre force, je mis à l'é-

preuve les phénomènes avec une machine à peser, dans deux circonstances différentes où j'eus l'occasion de me rencontrer avec M. Home chez un ami. Dans le premier cas, l'accroissement de poids fut généralement de 8 livres pour des poids de 36 livres, 48 livres et 46 livres; expériences qui furent faites successivement et sous le plus rigoureux contrôle. Dans le second cas qui eut lieu quinze jours plus tard et en présence d'autres observateurs, je trouvai que, dans trois expériences successives, dont les conditions furent variées, l'augmentation de poids fut de 8 livres pour des poids de 23 livres, 43 livres et 27 livres. Comme j'avais l'entière direction des essais susmentionnés, que j'employai un instrument d'une grande exactitude, et que je pris tous les soins voulus pour exclure la possibilité de résultats obtenus par fraude, je n'étais pas sans m'attendre à un résultat satisfaisant, lorsque le fait fut convenablement expérimenté dans mon propre laboratoire. La réunion qui eut lieu dans la circonstance que j'ai déjà racontée avait donc pour but de confirmer mes observations préalables, en y appliquant un contrôle sérieux, avec des appareils construits avec grand soin et d'une plus grande sensibilité encore.

Que ceci soit un sujet légitime de recherches scientifiques, c'est ce qui a à peine besoin d'être affirmé. Faraday lui-même ne considérait pas qu'il fût au-dessous de sa dignité d'examiner de pareils phénomènes; et dans une lettre à Sir Emerson Tennent, écrite en 1861, à l'occasion de la proposition d'une enquête expérimentale sur les phénomènes qui se produisaient en la

présence de M. Home, il écrivit : « Veut-il (M. Home) faire des recherches comme un philosophe et comme tel n'avoir rien de caché, rien d'obscur, être franc dans ses communications, et aider à l'enquête de tous ses moyens?... Considère-t-il les effets produits comme naturels ou surnaturels?... S'ils sont les reflets d'une action naturelle dont la loi n'est pas encore formulée, ne doit-il pas être du devoir de quiconque a la moindre influence en ces matières de les développer personnellement, et d'aider aux autres à les développer par le plus de franchise et d'assistance possible, et en y appliquant toute méthode critique, soit intellectuelle, soit expérimentale, que l'esprit de l'homme peut imaginer.

Si les circonstances n'avaient pas empêché Faraday de se rencontrer avec M. Home, je ne doute pas qu'il n'eût été témoin de phénomènes semblables à ceux que je vais décrire, et il n'aurait pas manqué de voir qu'ils présentaient « les reflets d'une action naturelle dont la loi n'est pas encore formulée. »

J'ai déjà fait allusion à la publicité de l'insuccès obtenu par les membres du comité de Saint-Pétersbourg. Si les résultats avaient été satisfaisants, il faut croire sincèrement que ces membres auraient été également prêts à publier le compte rendu de leurs succès.

Mon ami le professeur Boutlerow (1) m'informe que, durant l'hiver dernier, il a tenté des expériences semblables à celles que je détaille

(1) Professeur de chimie à l'Université de St-Pétersbourg; auteur d'un ouvrage sur la chimie intitulé « *Lehrbuch der organischen chemie.* » Leipzig 1868.

ci, et avec des résultats plus frappants encore. La tension normale du dynamomètre étant de 100 livres, elle fut portée jusqu'à 150 livres, les mains de M. Home étant mises en contact avec l'appareil d'une manière telle que tout effort de sa part aurait diminué la tension, au lieu de l'accroître.

En 1854, le comte Agénor de Gasparin a publié un livre (1) qui donne d'amples détails sur une longue série d'expériences physiques qui furent tentées avec quelques amis particuliers chez qui cette force se trouvait considérablement développée. Ces essais furent très nombreux et furent poursuivis dans les conditions du contrôle le plus rigoureux. Le fait du mouvement de corps pesants sans contact mécanique fut reconnu, prouvé et démontré. De soigneuses expériences furent faites pour mesurer la force, tant d'accroissement que de diminution de poids, qui se communiquait ainsi aux substances mises à l'épreuve, et le comte de Gasparin adopta un moyen ingénieux qui lui permit d'obtenir une évaluation numérique approximative du pouvoir de la force psychique qui existait dans chaque individu. L'auteur arrivait à la conclusion finale qu'on pouvait rendre compte de tous ces phénomènes par l'action de causes naturelles, et qu'il n'était pas besoin de supposer des miracles ni l'intervention d'influences spirituelles ou diaboliques. Il considérait comme un fait pleinement établi par ses expériences, que la volonté, dans certaines condi-

(1) « Science versus spiritualism. » Paris 1854. New-York 1857.

tions de l'organisme, peut agir à distance sur la matière inerte, et la plus grande partie de son livre est consacrée à établir les lois et les conditions sous lesquelles cette action se manifeste.

En 1855, M. Thury, professeur à l'Académie de Genève, a publié un ouvrage (1) dans lequel il passe en revue les expériences du comte de Gasparin, et il entre dans de longs détails sur les recherches qu'il a faites en même temps. Là aussi les essais furent faits avec l'aide d'amis intimes et furent conduits avec tout le soin qu'un homme de science est capable d'apporter en cette matière. L'espace ne me permet pas de citer les importants et nombreux résultats obtenus par M. Thury, mais par les titres suivants de quelques-uns des chapitres, on verra que l'enquête n'a pas été faite superficiellement : faits qui établissent la réalité des nouveaux phénomènes ; action mécanique rendue impossible; mouvements effectués sans contact ; leurs causes ; conditions requises pour la production et l'action de la force; conditions de l'action eu égard aux opérateurs ; la volonté ; est-il nécessaire qu'il y ait plusieurs opérateurs? nécessités préliminaires; condition mentale des opérateurs; conditions météorologiques ; conditions relatives aux instruments employés ; conditions relatives au mode d'action des opérateurs sur les instruments; action de substances interposées; production et transmission de la force ; examen des causes qu'on lui assigne ; fraude; action musculaire incon-

(1) Genève, librairie allemande de J. Kessmann, 1855.



sciente produite par un état nerveux particulier ; électricité ; nervo-magnétisme ; théorie de M. de Gasparin d'un fluide spécial ; question générale au sujet de l'action de l'esprit sur la matière. 1re proposition : Dans les conditions ordinaires des corps la volonté n'agit directement que dans la sphère de l'organisme ; 2me proposition : Dans l'organisme lui-même il y a une série d'actes médiats ; 3me proposition : La substance sur laquelle l'esprit agit directement, le *psychode*, n'est susceptible que de modifications très simples sous l'influence de l'intelligence. Explications basées sur l'intervention des esprits.

M. Thury réfute toutes ces explications et croit que ces effets sont dus à une substance particulière, à un fluide, ou à un agent, qui d'une manière analogue à celle de l'éther des savants qui transmet la lumière, pénètre toute matière nerveuse, organique ou inorganique, et qu'il appelle psychode. Il entre dans la pleine discussion des propriétés de cet état ou forme de matière, et propose le nom de force ecténique (ἐκτένια, *extension*) au pouvoir qui s'exerce quand l'esprit agit à distance par le moyen de l'influence du psychode (1).

Voici également un autre cas bien constaté,

(1) La force ecténique du professeur Thury et ma force psychique sont évidemment des termes équivalents. Si j'avais connu cette expression il y a trois mois, je l'aurais adoptée. Or, l'idée d'une semblable hypothèse de fluide nerveux nous est venue d'une autre source complètement différente, exposée sous un point de vue particulier et exprimée dans le langage d'une des professions les plus importantes. Je fais allusion à la théorie d'une atmosphère nerveuse mise en avant par le docteur Benjamin W. Richardson M. D., F. R. S. — dans « le Medical Times » n° 1088, 6 mai 1871.

dans lequel des épreuves expérimentales semblables furent tentées, avec les mêmes résultats, par un observateur tout à fait compétent. Feu le docteur Robert Hare, dans un de ses ouvrages (1), donne la gravure d'un appareil ressemblant beaucoup au mien. Le jeune homme avec qui il faisait ses expériences était mis hors d'état d'avoir des communications avec l'appareil excepté par le moyen de l'eau. Eh bien, dans ces conditions, la balance à ressort indiqua l'action d'une force égale à 18 livres. Les détails de cette expérience furent communiqués par le docteur Hare à l'association américaine pour l'avancement des sciences, dans sa réunion d'août 1885.

Les citations que je viens de faire répondent donc à l'allégation que ces résultats doivent être vérifiés par d'autres personnes. Ils ont été vérifiés maintes et maintes fois. Et à vrai dire, mes propres expériences peuvent être regardées simplement comme la vérification de résultats déjà obtenus et publiés par des savants éminents de ce pays-ci et d'autres contrées (2).

Mais je ne me contentai pas de cela. Je pen-

(1) « Experimental investigation », par Robert Hare M. D. professeur émérite de chimie à l'Université de Pensylvanie. New-York : Partridge and Britton, 1858.

(2) Le compte rendu de la Société dialectique de spiritualisme paraîtra dans quelques jours, et on verra que le Comité de recherches, quoique ayant commencé ses expériences avec l'entière conviction qu'il découvrirait une imposture, les a terminées en affirmant qu'il était convaincu de l'existence d'une force émanant de l'organisation humaine; que par cette force, du mouvement pouvait être imprimé à des corps pesants ; des sons distincts pouvaient être produits sur des corps solides sans contact musculaire ; il constate aussi que cette force est souvent dirigée par quelque intelligence.

sai que pouvant montrer ces phénomènes à d'autres personnes, je pourrais dans l'avenir être blâmé si, une fois pour toutes, je ne prenais pas les moyens de les porter à la connaissance du monde savant. En conséquence, le 15 juin 1871, j'envoyai un compte rendu de mes expériences à la Société Royale, et j'adressai moi-même aux deux secrétaires de cette Société, les professeurs Sharpey et Stokes, l'invitation de se rencontrer chez moi avec M. Home. Je les prévenais en même temps de la possibilité d'un résultat négatif, et les priais de revenir une seconde, et même une troisième fois, si cela était nécessaire, avant de se former un jugement.

Le docteur Sharpey déclina poliment mon invitation.

Le professeur Stokes répondit qu'il y avait une cause d'erreurs dans mes appareils, et conclut en ces termes :

« Les faits que vous mentionnez dans votre mémoire paraissent certainement très étranges à première vue ; mais cependant plusieurs modes d'explications possibles me sont venus à l'idée, et ils n'ont pas été éliminés par ce que j'ai lu dans le mémoire. Lorsque j'irai à Londres, si j'ai le temps, je ferai mon possible de passer chez vous. Je n'ai pas besoin d'y trouver personne, mon but étant d'examiner les appareils, et non d'en constater les effets. »

Je répondis à cela le 20 juin ; j'extrais les passages suivants de ma réponse :

« Je construis maintenant un appareil dans lequel le contact est produit par de l'eau seulement, de telle manière qu'il y a impossibilité de transmettre à la

planche un mouvement mécanique, et je prépare aussi une expérience dans laquelle M. Home ne touchera pas du tout l'appareil. Cette expérience n'aura lieu que quand le fluide sera très fort; mais hier soir j'ai essayé une expérience de ce genre, et j'ai obtenu un accroissement considérable de la tension de la balance à ressort, les mains de M. Home étant à trois pouces de distance. Avec lui ce pouvoir est si grand que je puis travailler avec des matériaux grossiers et imparfaits, et que je puis mesurer cette force avec des poids. Mais je me propose de construire un appareil délicat, avec un miroir et un rayon réfléchi de lumière pour montrer les fractions de grains. J'espère alors trouver que cette force n'est pas le privilège de quelques personnes, mais que, comme le magnétisme, elle est universelle. Le sujet sera étudié de la manière la plus scrupuleuse, et quels que soient les résultats que j'obtienne, je les publierai. J'estime qu'il est de mon devoir de m'adresser d'abord à la Société Royale, car en faisant ainsi je risque résolument ma réputation sur la vérité de ce que j'envoie. Mais la Société (ou la commission) (1) voudra-t-elle accepter mes faits comme des faits, ou exigera-t-elle des garants de mon honnêteté? Si mes allégations de faits sont tenues pour exactes et qu'on ne fasse d'objection qu'à l'interprétation que j'en fais ou à la disposition de mes appareils, alors il me semble qu'il sera juste, avant de prononcer définitivement, de me donner une occasion de répondre à ces objections. Quant à l'autre supposition que les faits cités par moi ne sont pas exacts, je ne puis en admettre la discussion que quand je serai positivement sûr qu'elle est formulée ainsi.

M. Home vient ici tous les mercredis et vendredis soir, si vous pouvez, à huit heures, venir l'un de ces jours ou tous les deux, je serai heureux de vous voir; ou si vous désirez seulement inspecter les appareils, j'y

(1) Allusion au bruit que mon mémoire avait été repoussé par la commission de la Société Royale.

serai à n'importe quel moment que vous me désignerez. »

Le 28 juin, j'envoyai un autre mémoire à la Société Royale. Deux jours après, le professeur Stokes m'écrivit une lettre dont je vais citer quelques passages :

« Comme j'ai d'autres invitations, et que je ne pourrai guère facilement passer chez vous, je puis aussi bien vous indiquer les sources possibles d'erreur qui me sont venues à l'esprit à propos de votre premier appareil. Je ne suppose pas qu'elles existent toutes ; mais, évidemment, et vous l'admettrez volontiers vous-même, le défenseur d'une force nouvelle doit éloigner tout prétexte d'objections raisonnables.

La largeur du pied de la planche était, je crois, de un pouce et demi ou deux pouces, et la clochette placée dessus avait peut-être deux à trois pouces de large. (Je n'ai pas dans la tête les chiffres exacts.) Joignez le bord à gauche du haut de la cloche A, avec le bord a droite du bas de la cloche B, et que E F soit la ligne qui les joint. Alors nous pouvons supposer que les doigts ont exercé une pression dans une direction quelconque tout près de la ligne E F. De plus, comme la planche était rigide, le point d'appui, d'après ce que nous supposons, devait être en C. Du point C, élevons une perpendiculaire C M sur la ligne E F. Alors la pression du doigt peut s'être exercée à la distance C M du point d'appui. De plus comme la base reposait à plat sur la table, et que, d'après notre supposition, toutes les deux étaient rigides, un coup très léger et par conséquent imperceptible, communiqué à la table au moment de faire l'expérience, a pu transporter le point d'appui du bord D au bord C, de sorte que le poids de la main aurait pu agir par un bras de levier plus long qu'auparavant, par C D, ce qui aurait aidé au résultat.

Dans votre second mémoire vous écartez l'incertitude relative au déplacement de l'effort. Mais lorsque la main est plongée dans l'eau, la pression sur la base du vaisseau de verre est, au bout de peu de temps, si l'orifice est petit, augmentée par le poids de l'eau déplacée, et peut en conséquence faire baisser la balance.

Je ne m'occupe pas des simples trépidations, car il faudrait des observations très soignées pour prouver qu'elles ne sont pas dues à un train qui passait, ou à un omnibus, ou à une agitation du corps de quelqu'un de la société. . . . .

. . . .

Que désirez-vous qu'on fasse de vos mémoires? »

A cette lettre je répondis comme suit, le 1er juillet.

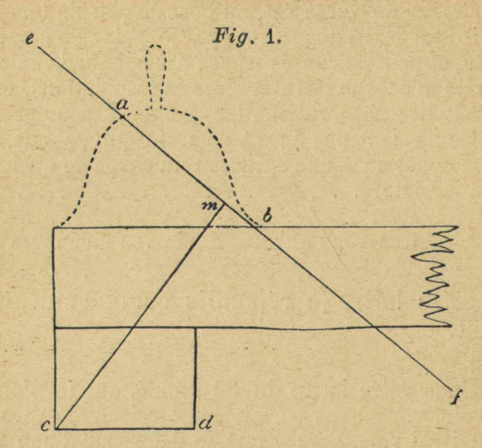
« Dans votre lettre du 30 écoulé, que je viens de recevoir, vous avez parfaitement raison de dire que j'admettrai volontiers « que le défenseur d'une force nouvelle doit éloigner tout prétexte d'objections raisonnables. » Dans votre précédente lettre, datée du 19 juin, vous écrivez avec une égale franchise que votre opinion (celle de la Société Royale) est, que vous ne devez pas refuser d'admettre l'existence d'une force jusqu'ici non soupçonnée; mais qu'avant de rien imprimer sur un tel sujet, vous deviez demander l'examen le plus rigoureux et le plus scrupuleux des preuves alléguées en faveur d'une pareille force.

« Vous êtes maintenant assez bon pour m'expliquer d'une manière détaillée quelle est la cause d'erreur qui, selon vous, existe dans mes premières expériences, et que vous pensez être la source des erreurs possibles de mes essais subséquents.

En dessinant de nouveau la figure que vous donnez dans votre lettre (fig, 1), à sa grandeur naturelle, et complétant les données qui manquent, savoir : La position du point A et celle du point B, votre ligne C M

paraît avoir 2 pouces 9 dixièmes de long; et comme vous supposez que le point d'appui sera en C, le levier devient un levier de troisième genre, les deux forces

Fig. 1.



agissant respectivement en P à 2 pouces 9/10 et en Q à 36 pouces du point C. Quelle force, P, doit-elle s'exercer en P pour vaincre une résistance ou un poids Q de 6 livres appliqué au bout du levier Q?

$$P\ p = Q\ q$$
$$\text{De là } P \times 2.9 = Q \times 36$$
$$\text{d'où : } P = 74 \text{ livres } 5 \text{ dixièmes}$$

Donc il aurait fallu qu'une pression de 74 livres et demie eût été exercée par M. Home pour produire les résultats obtenus, même en tenant pour vraies toutes vos suppositions. Et si nous considérons qu'il était assis sur une chaise longue, et que quatre paires d'yeux perçants et soupçonneux veillaient à ce qu'il n'exerçât aucune pression, mais tînt légèrement le bout de ses doigts sur l'instrument, il est suffisamment prouvé qu'un

effort de cette importance était impossible. Une pression verticale de quelques livres était tout ce qu'il aurait pu faire.

De plus, votre supposition que le point d'appui était en C, n'est pas justifiée. En concédant qu'un « coup très léger et par conséquent imperceptible « eût pu, tout à fait en commençant, le faire passer de D en C, il est évident que ce mouvement l'aurait à l'instant fait revenir de C en D. Pour qu'il n'en eût pas été ainsi, le coup en aurait dû être si sensible qu'on l'aurait remarqué tout de suite.

Mais, comme je le disais dans mon dernier mémoire, je préfère en appeler à de nouvelles expériences plutôt que de discuter sur les anciennes; de là mon emploi de l'eau pour transmettre la force. La profondeur de l'eau dans l'hémisphère de cuivre était seulement d'un pouce et demi, tandis que le vaisseau de verre avait 9 pouces de diamètre (1). J'ai fait l'expérience de plonger ma main le plus possible dans le vaisseau de cuivre (M. Home n'y enfonçait que le bout de ses doigts), et l'élévation du niveau de l'eau n'était pas assez grande pour produire un mouvement quelconque sur l'index de la balance : le frottement de l'appareil était suffisant pour annuler une once ou deux d'augmentation du poids. Dans mon appareil plus délicat, cet accroissement de pression hydrostatique produit un mouvemcnt marqué du point lumineux; mais je vaincrai cette difficulté en plaçant le vaisseau qui contient l'eau au-dessus du point d'appui, ou sur le côté le plus court

Vous dites « que vous ne vous occupez pas beaucoup des simples trépidations » comme si, dans les autres expériences décrites dans mon second mémoire, les mouvements de l'appareil n'étaient que de cette nature. Ceci n'est pas le cas : le tremblcment de l'appareil a toujours eu lieu avant le mouvement de l'index, et l'oscillation de haut et de bas de la planche et de l'in-

(1) Pour la description de cet appareil, voyez page 56.

dex était d'un caractère très lent et très accusé : chaque montée et descente durait plusieurs secondes. Une trépidation produite par des véhicules qui passent est une chose bien différente d'une poussée régulière et verticale de 4 à 8 livres, qui dure plusieurs secondes.

Vous me dites que la session est close maintenant, et vous me demandez ce que je désire qu'on fasse de mes mémoires.

Il y a trois ans de cela (27 juin 1868), j'envoyai à la Société un mémoire sur « la mesure de l'intensité de la lumière, » immédiatement après la clôture de la session. Ce mémoire ne fut lu que le 17 décembre. Dans la circonstance présente je désirerais qu'on adoptât une semblable règle, quoique j'aie à peine assez de confiance pour m'attendre à ce que ces communications soient prises en considération. Il y a tant d'hommes de science qui étudient maintenant ces phénomènes (y compris plusieurs membres de la Société Royale), qu'il ne peut pas s'écouler bien des années avant que ce sujet ne soit porté devant le monde scientifique et d'une façon telle qu'elle forcera l'attention. En envoyant ces mémoires à la Société, j'ai été, je le confesse, plus animé du désir d'être le premier expérimentateur scientifique qui se soit hasardé à prendre une telle résolution, que nourri de l'espérance personnelle qu'ils attireraient immédiatement l'attention. Je dois à la Société le premier avis de résultats scientifiques importants, et je continuerai à les lui envoyer « pour prendre date, » à défaut de toute autre raison.

« Le Spectateur » du 22 juillet contenait une note de l'éditeur, où l'on affirmait que le comité avait refusé mon mémoire :

« La Société Royale, disait-on, était tout ouverte aux communications prouvant l'existence d'une force de la nature inconnue jusqu'à ce jour, pourvu que ces communications continssent une preuve scientifique

suffisante pour en établir la probabilité ; mais que, considérant l'improbabilité inhérente au cas exposé par M. Crookes, et le manque complet de précision scientifique dans la preuve fournie par lui, son mémoire ne paraissait pas mériter l'attention de la Société Royale. »

Ce paragraphe établissait non seulement que mes mémoires étaient rejetés, mais encore il cherchait à exposer les motifs de leur rejet. Le fait est que la majorité de la commission des mémoires n'étant pas présente, la question fut renvoyée à la prochaine session de novembre, et après renseignements pris à Burlington-House, le secrétaire adjoint de la Société Royale m'informa que mes mémoires, en compagnie d'autres, attendaient encore la décision de la commission. Par conséquent l'allégation qu'ils avaient été refusés était non seulement prématurée, mais purement imaginaire.

Il paraît cependant que cette allégation avait des raisons d'être, car, dans « le Spectateur » du 29 juillet 1871, l'éditeur répond ainsi :

« Notre note n'était pas basée sur un simple bruit. Les expressions dont nous nous sommes servi sont la copie fidèle des paroles qu'on nous a dit avoir été prononcées, non pas par la commission, comme nous l'avons dit par inadvertance, mais bien par un des secrétaires, le professeur Stokes, qui, en l'absence d'une majorité, exerçait temporairement le pouvoir discrétionnaire d'usage au sujet des mémoires présentés. »

Il ne m'est pas possible d'expliquer comment il se fait que l'acte que le professeur Stokes m'a donné, ainsi qu'à l'éditeur du Spectateur, puisse recevoir des interprétations si différentes, ni pourquoi on a choisi un journal hebdomadaire

pour qu'il me fît connaître le premier la décision de la commission des mémoires de la Société Royale.

Sur les instances d'un membre de la commission, section A, je communiquai à l'Association britannique un mémoire d'environ 16 pages d'écriture serrée. Dans ce mémoire je rapportais quelques-unes des expériences décrites dans le présent travail. La section A renvoya le mémoire à une commission pour décider si on en ferait la lecture. Le professeur Stokes me remit ensuite le document suivant :

7 août 1871.

« Le mémoire m'ayant éte remis vers dix heures, et une décision par écrit devant être donnée à onze heures moins le quart, j'ai été obligé de me hâter.

« Le sujet « *paraît avoir été étudié dans un esprit philosophique*, et je ne vois pas l'explication des résultats des expériences de la première catégorie ; en même temps je ne suis pas disposé à donner mon adhésion sans un complet passage au crible effectué par plus d'une personne. Je ne vois guère qu'il soit utile de discuter la chose dans les sections, encombrées comme elles le sont déjà ; mais si un petit nombre de personnes, en qui le pubiic aurait confiance, voulaient volontairement s'inscrire comme membres d'une commission pour étudier ces faits, je ne vois aucune objection à la nomination de cette commission. Mais j'ai trop entendu parler des fraudes des spiritualistes pour me décider à donner mon temps à une telle commission. »

G. G. Stokes.

Tout en regrettant qu'un physicien aussi éminent que le professeur Stokes ait été obligé « *de se hâter,* » de se prononcer « à la hâte » sur le mérite d'un mémoire qu'il lui a été matériellement impossible de lire même une fois en en-

tier, je suis heureux de voir qu'il ne continue plus à parler « du manque complet de précision scientifique dans les preuves fournies » par moi, mais qu'il admet plutôt que « le sujet paraît avoir été étudié dans un esprit philosophique. »

En exposant ces expériences, on ne trouvera pas étrange que je les considère comme définitives jusqu'à ce qu'elles soient renversées par des arguments tirés des faits, et que je cherche à connaître sur quelles bases ces réfutations sont établies. Le professeur Allen Thomson, à la récente assemblée de l'Association britannique, a fait remarquer qu'aucune recherche sur la matière qui nous occupe « ne peut mériter le nom d'étude ou d'investigation. » Et pourquoi non?

D'un autre côté, le professeur Challis, de Cambridge, écrit : « En un mot, les témoignages ont été si nombreux et si concordants qu'on doit admettre, ou que les faits sont tels qu'on les rapporte, ou bien qu'il n'y a plus de possibilité de certifier des faits par le témoignage des hommes. » Ce n'est certainement pas trop se hasarder que de supposer que le docteur Thomson a quelques bases pour formuler ses allégations ; et il est vrai, comme il le reconnaît, « qu'un examen répété m'a pleinement convaincu de la fausseté des démonstrations spiritualistes : » mais où peut-on trouver les résultats de ses propres investigations? — Elles doivent être bien concluantes pour l'autoriser à se servir d'expressions telles que celles-ci : « que les quelques hommes de réputation reconnue dans quelques branches de la science, qui ont fait abandon de leur jugement au sujet de ces son-

ges creux, semblent être certainement sur les limites de la perte du bon sens. » Si la dénégation dogmatique du docteur Thomson provient simplement de l'étrangeté des faits que j'ai mis en avant, que doit-il penser du discours d'ouverture que le président a prononcé cette année. Concevoir une force nerveuse n'est certainement pas plus difficile que « concevoir le mécanisme intime de l'atome, » et toute investigation, digne ou non de ce titre, s'exerçant sur un sujet en lequel des hommes éminents font l'aveu de croire, qui est au premier rang des questions sociales du jour, et qui compte ses adhérents par millions, a sûrement autant de mérite et est aussi instructif pour tous que les recherches hypothétiques sur « les atmosphères interatomiques et sur la gyration des atomes interatomiques. »

Le professeur Huxlez a fait observer que « s'il y a quelque chose de clair dans le progrès de la science moderne, c'est la tendance à ramener tous les problèmes scientifiques, excepté ceux qui touchent aux mathématiques pures, à des problèmes de physique moléculaire, — c'est-à-dire à des attractions, des répulsions, des mouvements et des coordinations des dernières particules de la matière! » — Cependant ces dernières particules, ou molécules, ou atomes, sont des produits de l'imagination, et de pures suppositions comme les « esprits » des spiritualistes. Mais peut-être le respect du docteur Thomson pour les mathématiques est si grand qu'il l'aveugle sur les choses réelles! Cela ne fait pas l'éloge de la philosophie scientifique moderne, qu'après les étonnantes révélations

du spectroscope durant ces dix dernières années, elle veuille railler des recherches, parce qu'elles appartiennent à un état de choses ultérieur, dont à présent nous n'avons qu'une faible idée. Que je n'aie pas fourni l'équivalent dynamique de la force psychique, ou donné les formules de l'intensité variable du pouvoir de M. Home, ce n'est certainement pas un argument quelconque contre l'existence de cette force. Les hommes pensaient avant l'invention du syllogisme, et quoique cela puisse paraître étrange à quelques esprits, la force existait avant sa démonstration en formules mathématiques.

En réponse à l'hypothèse un peu hardie du professeur Balfour Steward, qui prétend que M. Home possède une grande puissance électro-biologique (qu'on l'entende comme on voudra) par laquelle il influence ceux qui sont présents, je renvoie aux courbes contenues dans ce mémoire; mais quelque impressionnables que les personnes qui étaient dans la chambre aient pu être à cette prétendue influence, on soutiendra difficilement que M. Home ait fasciné aussi les instruments enregistreurs.

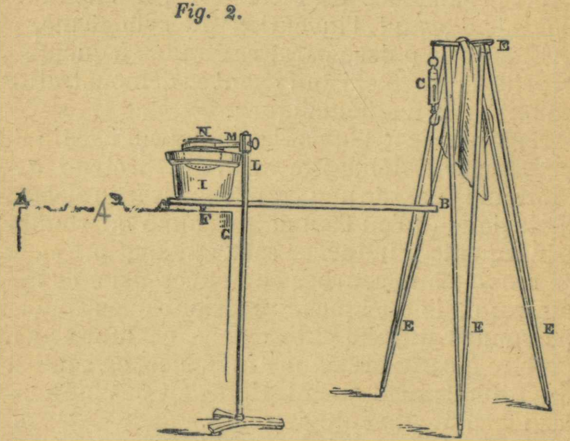
Je ne m'occuperai pas plus longtemps de ces questions personnelles, ni des explications qu'on m'a forcé de donner pour ma propre défense vis-à-vis de commentaires peu courtois, basés sur d'injustes appréciations; mais je vais passer à la description des expériences, dont pour la plupart, je dois le faire remarquer, le professeur Stokes et le professeur Sharpey auraient pu être les témoins, s'ils avaient accepté mes invitations.

La première fois que je tentai ces expériences,

je pensais que le contact effectif des mains de M. Home et du corps suspendu, dont le poids devait être modifié, était essentiel à la manifestation de la force ; mais je m'aperçus ensuite que ce n'était pas une condition nécessaire, et en conséquence je disposai mes appareils de la manière suivante :

Les dessins qui suivent (fig. 2, 3, 4) montrent

Fig. 2.



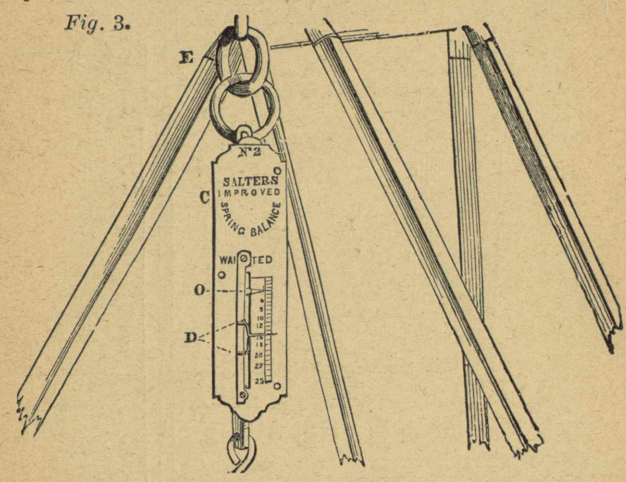
cette disposition. La figure 2 est une vue d'ensemble, et les figures 3 et 4 montrent plus en détail les parties essentielles. Les lettres de renvoi sont les mêmes dans chaque dessin. A B est une planche d'acajou de 36 pouces de long sur 9 et demi de large et 1 pouce d'épaisseur. Son extrémité B est suspendue à une balance à ressort C, munie d'un marqueur automatique D.

La balance est soutenue par un trépied très solide E.

La pièce suivante de l'appareil ne se voit pas

dans les figures. A l'index mobile O de la balance à ressort est soudée une fine pointe d'acier qui se projette horizontalement en dehors. En face de la balance, et solidement fixé à elle, se trouve un cadre à coulisse portant une boîte plate semblable à la chambre noire d'un appa-

Fig. 3.

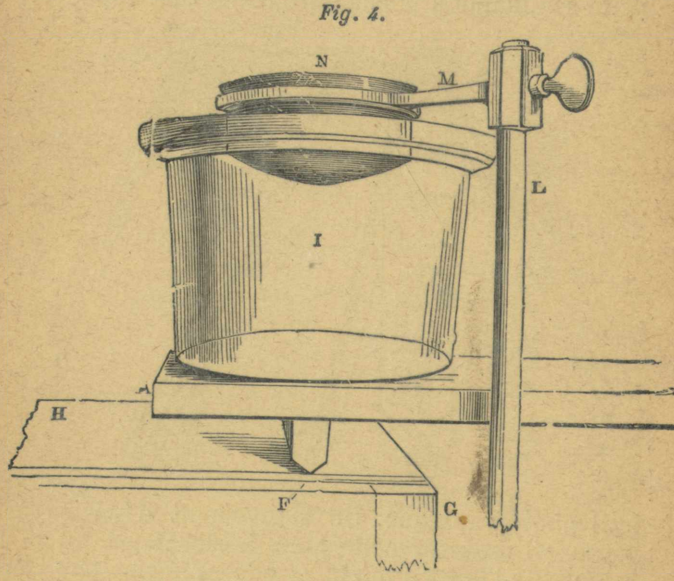


reil photographique. Un mouvement d'horlogerie fait mouvoir cette boîte horizontalement en face de l'index mobile, et elle renferme une feuille de verre à vitre, noircie à la fumée. La pointe d'acier qui fait saillie imprime une marque sur cette surface noircie.

Si la balance est au repos, et que le mouvement d'horlogerie vienne à marcher, il en résultera une ligne horizontale parfaitement droite. Si le mouvement est arrêté, et qu'on place des poids sur l'extrémité B de la planche, il en résultera une ligne verticale dont la longueur dé-

pendra du poids appliqué. Si, pendant que le mouvement d'horlogerie entraîne la feuille de verre, le poids de la planche (ou la tension de la balance) vient à varier, il en résultera une ligne courbe, d'après laquelle on pourra cal-

Fig. 4.

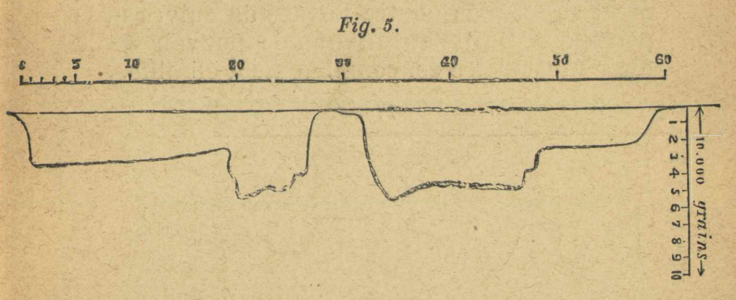


culer la tension en grains, à n'importe quel moment de la durée des expériences.

L'instrument pouvait indiquer une diminution aussi bien qu'un accroissement de la force de gravitation; des indications de cette diminution furent souvent obtenues. Cependant, pour éviter des complications, je ne parlerai ici que des résultats où un accroissement de cette force fut constaté.

L'extrémité B de la planche étant supportée par la balance à ressort, l'extrémité A est posée sur une bande de bois F, vissée à travers son côté plat et coupée en lame de couteau. (Voy. fig. 4.) Ce point d'appui repose sur un banc de bois G H, solide et pesant. Sur la planche, juste

Fig. 5.



au-dessus du point d'appui (1), est placé un large vase de verre I, rempli d'eau. L est une barre de fer massive, munie d'un bras et d'un anneau M N, dans lequel repose un vase en cuivre hémisphérique dont le fond est percé de plusieurs trous.

La barre de fer est à 2 pouces de la planche A B; le bras et le vase de cuivre M N sont ajustés de telle sorte que ce dernier plonge dans l'eau d'un pouce et demi, et se trouve à 5 pouces et demi du fond du vase I, et à 2 pouces de sa circonférence. Si l'on secoue ou si l'on frappe le bras M ou le vase N, cela ne produit sur la planche A B aucun effet mécanique ap-

(1) Dans mes premières expériences avec cet appareil dont il est question dans la lettre du professeur Stokes et dans ma réponse (page 44), le vase de verre n'était pas tout à fait au-dessus du point d'appui, mais était plus près de B.

préciable, qui puisse impressionner la balance. Si l'on plonge dans l'eau la main dans toute sa longueur au point N, cela ne produit pas sur la balance la moindre action sensible.

Comme la transmission mécanique de la puissance de M. Home est par ce moyen entièrement supprimée contre le vase de cuivre et la planche A B, il s'ensuit que le pouvoir de la force musculaire est complètement éliminé.

Fig. 6.



Pour plus de clarté, je diviserai les expériences en groupes 1, 2, 3, etc., et, dans chaque groupe, je choisirai un exemple spécial pour le décrire en détail. Mais rien n'est exposé qui n'ait été répété plus d'une fois, et dans certains cas contrôlé en l'absence de M. Home, par le moyen d'une autre personne qui possédait un semblable pouvoir.

Dans la chambre où les expériences se faisaient (ma propre salle à manger), il y a toujours eu une lumière amplement suffisante pour voir tout ce qui se passait.

Expérience I. — L'appareil ayant été convenablement disposé avant l'entrée de M. Home dans la chambre, il y fut introduit, et fut prié de mettre ses doigts dans l'eau du vase N. Il se leva, et y plonga le bout des doigts de sa main droite; son autre main et ses pieds étaient

tenus. Lorsqu'il dit qu'il sentait un pouvoir, une force ou une influence s'échapper de sa main, je fis marcher le mouvement d'horlogerie,

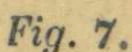
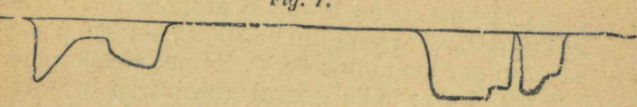
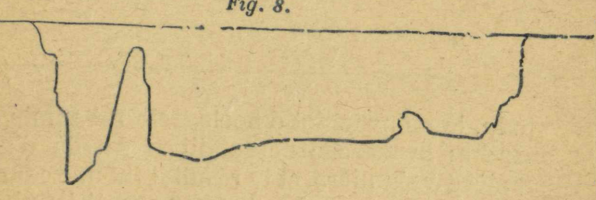


Fig. 7.



et presque immédiatement on vit l'extrémité B de la planche descendre lentement et rester abaissée pendant dix secondes; puis elle descendit un peu plus bas, et ensuite elle remonta à sa hauteur ordinaire. Ensuite elle descendit de nouveau, remonta tout à coup, baissa encore graduellement pendant 17 secondes, et enfin se releva à sa hauteur normale et s'y maintint jusqu'à la fin de l'expérience. Le point le plus bas marqué sur le verre était équivalent à une

Fig. 8.

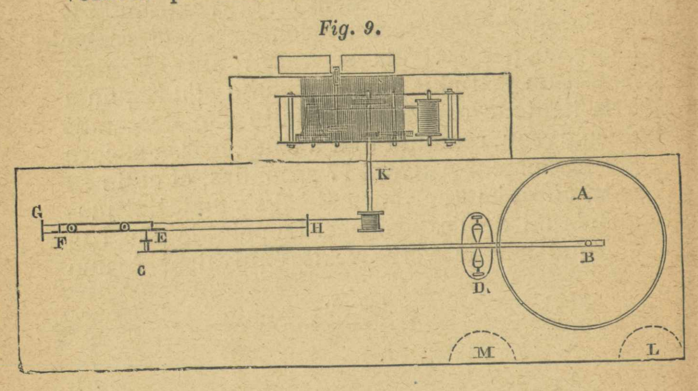


poussée directe d'environ 5,000 grains. La figure 5, page 59, est une reproduction de la courbe tracée sur la plaque de verre.

Expérience II. — Le contact par le moyen de l'eau ayant été démontré aussi efficace que le contact mécanique, je fus désireux de voir si la puissance ou force en question, pourrait im-

pressionner le poids, soit par d'autres parties de l'appareil, soit au travers de l'air. Le vase de verre, la barre de fer, etc., furent donc écartés comme complication inutile, et M. Home plaça ses mains en P sur le support de l'appareil (fig. 2). Une personne de l'assistance plaça sa main sur les mains de M. Home, et son pied sur ses pieds : je l'observai aussi très attentivement pendant tout ce temps. Au moment

Fig. 9.



voulu, le mouvement d'horlogerie fut remis en marche; la marche descendit et monta d'une manière irrégulière, et le résultat fut une courbe tracée sur le verre. La figure 6 en est la reproduction.

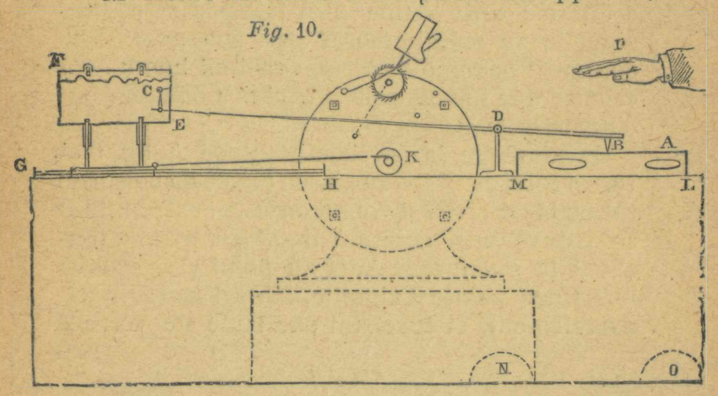
Expérience III. — Cette fois, M. Home fut placé à un pied de la planche A B, et par côté. Ses mains et ses pieds étaient solidement tenus par une personne placée près de lui. Une autre courbe, dont la figure 7 est la reproduction, fut obtenue en faisant mouvoir le verre fumé.

Expérience IV. — Cette expérience fut faite

un jour que le fluide (le pouvoir) était plus fort que dans les séances précédentes.

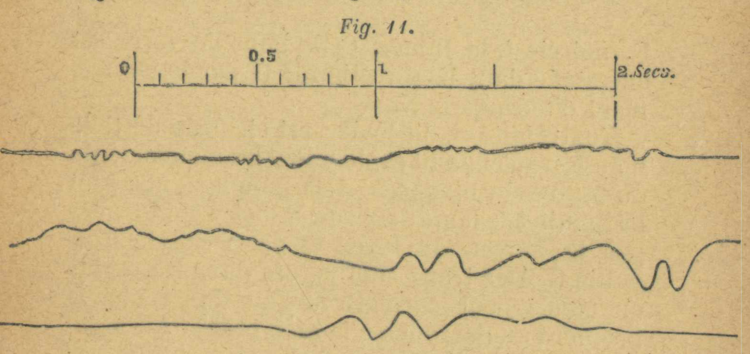
M. Home fut mis à trois pieds de l'appareil ;

Fig. 10.



ses mains et ses pieds étaient solidement tenus. Quand il donna le signal, la machine fut mise

Fig. 11.



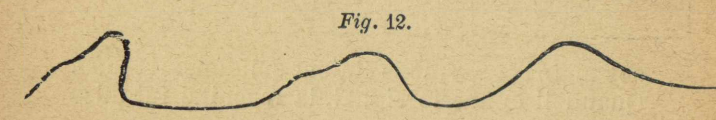
en mouvement ; bientôt l'extrémité B de la planche descendit, puis remonta d'une façon irrégulière, comme le montre la figure 8.

Les expériences qui suivent furent faites avec un appareil plus délicat, et en l'absence de M. Home, avec une autre personne, une dame.

Comme cette dame n'en fait pas sa profession, je ne mentionnerai pas son nom. Elle consentit néanmoins à recevoir tout homme de science que je voudrais introduire dans un but d'investigation.

Un morceau de parchemin mince A, fig. 9 et 10, est fortement tendu sur un cercle de bois. B C est un léger lévier pivotant en D. A l'extrémité B se trouve une pointe d'aiguille verticale touchant la membrane A, et au point C se trouve une autre pointe d'aiguille, faisant saillie hori zontalement, et touchant une lame de verre E

Fig. 12.



F. noircie à la fumée. Cette lame de verre est entraînée dans la direction H G par le mouvement d'horlogerie K.

L'extrémité B du levier est chargée de telle manière qu'elle suit rapidement les mouvements du centre du disque A. Ces mouvements sont transmis à la lame de verre E F et y sont tracés par le moyen du levier et de la pointe d'aiguille C. Des trous sont percés dans les parois du cercle pour permettre à l'air de circuler librement au-dessous de la membrane. Au préalable, l'appareil fut éprouvé par moi-même et par d'autres personnes, afin de nous assurer que ni coup ni vibration sur la table ou sur le support ne troubleraient les résultats : la ligne

tracée par la pointe C sur le verre fumé fut parfaitement droite en dépit de tous nos efforts pour influencer le levier en secouant le support ou en frappant du pied sur le plancher.

Expérience V. — Sans qu'on lui eût expliqué le but de l'instrument, la dame fut introduite dans la chambre, et on la pria de poser ses doigts sur le support en bois aux points L M, fig. 9. Je plaçai alors mes mains sur les siennes pour découvrir tout mouvement de sa part, conscient ou inconscient. Bientôt on entendit des bruits (bruits de percussion) frappés sur le parchemin, semblables à ceux de grains de sable qu'on aurait jetés sur sa surface. A chaque coup on voyait un fragment de graphite, que j'avais placé sur la membrane, être projeté en l'air à environ un cinquantième de pouce, et l'extrémité C du levier se mouvait légèrement et descendait. Quelquefois les sons se succédaient aussi rapidement que ceux d'une machine d'induction, tandis que d'autres fois, il y avait plus d'une seconde d'intervalle. Cinq ou six courbes furent obtenues, et toujours on vit le mouvement de l'extrémité C du levier coïncider avec chaque vibration de la membrane.

Dans quelques cas, les mains de la dame ne furent pas aussi rapprochées de la membrane que les points L N, mais elles se trouvèrent en N O, fig. 10.

La figure 11, page 63, donne les dessins des glaces employées dans ces occasions.

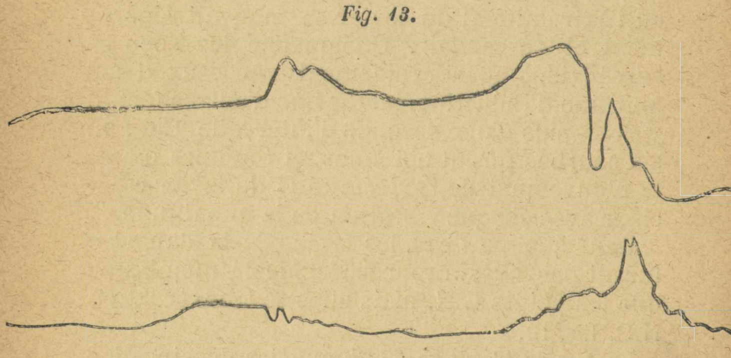
Expérience VI. — Ayant obtenu ces résultats en l'absence de M. Home, j'étais impatient de voir quelle action sa présence produirait sur l'instrument.

En conséquence, je le priai de l'essayer, mais sans lui en donner l'explication.

Je saisis le bras de M. Home au-dessus du poignet, et je tins sa main au-dessus de la membrane, à environ 10 pouces de sa surface, et dans la position dessinée en P, fig. 10. Un ami tenait son autre main. Après être demeuré dans cette position environ une demi-minute, M. Home dit qu'il sentait le fluide passer. Alors je fis marcher le mouvement d'horlogerie, et nous vîmes tous l'index C qui montait et descendait. Les mouvements étaient beaucoup plus lents que dans le cas précédent, et n'étaient pas du tout accompagnés des coups vibrants dont j'ai parlé.

Les figures 12 et 13 montrent les courbes

Fig. 13.



produites sur les glaces dans deux de ces cas.

Les figures 11, 12, 13 sont agrandies.

Ces expériences *mettent hors de doute* les conclusions auxquelles je suis arrivé dans mon précédent mémoire, savoir : l'existence d'une force associée, d'une manière encore inexpli-

quée, à l'organisme humain, force par laquelle un surcroît de poids peut être ajouté à des corps solides sans contact effectif. Dans le cas de M. Home, le développement de cette force varie énormément, non seulement de semaine à semaine, mais d'une heure à l'autre ; dans quelques occasions cette force ne peut être accusée par mes appareils pendant une heure ou même davantage, et puis tout à coup elle reparaît avec une grande énergie. Elle est capable d'agir à une certaine distance de M. Home (il n'est pas rare que ce soit jusqu'à deux ou trois pieds) ; mais toujours elle est plus puissante auprès de lui.

Dans la ferme conviction où j'étais qu'un genre de force ne pouvait se manifester sans la dépense correspondante de quelque autre genre de force, j'ai vainement cherché pendant longtemps la nature de la force ou du pouvoir employé pour produire ces résultats.

Mais, maintenant que j'ai pu observer davantage M. Home, je crois découvrir ce que cette force physique emploie pour se développer. En me servant des termes de *force vitale*, *énergie nerveuse*, je sais que j'emploie des mots qui, pour bien des investigateurs, prêtent à des significations différentes ; mais après avoir été témoin de l'état pénible de prostration nerveuse et corporelle dans laquelle quelques-unes de ces expériences ont laissé M. Home, après l'avoir vu dans un état de défaillance presque complète, étendu sur le plancher, pâle et sans voix, je puis à peine douter que l'émission de la *force psychique* ne soit accompagnée d'un épuisement correspondant de la force vitale.

Je me suis hasardé à donner à cette nouvelle force le nom de force psychique, à cause de sa relation manifeste avec certaines considérations psychologiques, et parce que j'étais très désireux d'éviter que les conclusions précédentes ne fussent classées sous un titre qui, jusqu'ici, a été considéré comme dépendant d'un terrain d'où les arguments et les expériences sont bannis. Mais comme j'ai trouvé que c'était du ressort de la recherche scientique pure, j'ai dû le faire connaître par une appellation qui fût un nom scientifique, et je ne pense pas qu'on eût pu en choisir une autre qui lui convînt mieux.

Pour être témoin des manifestations de cette force, il n'est pas nécessaire d'avoir accès auprès de psychistes en renom. Cette force est probablement possédée par tous les êtres humains, quoique les individus qui en sont doués avec une énergie extraordinaire soient sans doute rares. Pendant l'année qui vient de s'écouler, j'ai rencontré, dans l'intimité de quelques familles, cinq ou six personnes qui possèdent cette force d'une manière assez puissante pour m'inspirer pleinement la confiance que, par leur moyen, on aurait pu obtenir des résultats semblables à ceux qui viennent d'être décrits, pourvu que les expérimentateurs opérassent avec des appareils plus délicats et susceptibles de marquer une fraction de grain, au lieu d'indiquer seulement des livres et des onces.

Autant que mes occupations me le permettront, je me propose de continuer ces expériences de diverses manières, et de temps en temps,

j'en ferai connaître les résultats. En attendant, j'ai la confiance que d'autres seront amenés à poursuivre cette investigation sous sa forme scientifique. Qu'il soit bien compris cependant que, de même que toutes les autres expériences scientifiques, ces recherches doivent être conduites en parfait accord avec les conditions dans lesquelles la force se développe.

De même que dans les expériences d'électricité par frottement, c'est une condition indispensable que l'atmosphère soit exempte d'un excès d'humidité, et qu'aucun corps conducteur ne doive toucher l'instrument pendant que cette force s'engendre, de même on a trouvé que certaines conditions étaient essentielles à la production et à l'action de la force psychique; et si ces précautions ne sont pas observées, les expériences ne réussissent pas. Je suis formel sur ce point, parce que quelquefois on a fait des objections déraisonnables à la force psychique, par la raison qu'elle ne se développe pas dans des conditions contraires dictées par les expérimentateurs qui, cependant, repousseraient les conditions qu'on leur imposerait à eux-mêmes pour la production de quelques-uns de leurs propres résultats scientifiques. Mais je puis ajouter que les conditions requises sont très peu nombreuses, très raisonnables, et qu'en aucune manière elles ne portent obstacle à l'observation la plus parfaite et à l'application du contrôle le plus rigoureux et le plus exact

Juste au moment de faire imprimer, j'ai reçu de mon ami, le professeur Morton, une petite feuille d'épreuves du « *Journal of the Franklin Institute* » qui contenait sur mon dernier mé-

moire quelques remarques présentées par M. Coleman Sellers, très éminent et savant ingénieur des États-Unis. La substance de sa critique est contenue dans la citation suivante :

A la page 341 du *Quarterly journal of science*, nous avons parlé d'une planche d'acajou de 36 pouces de long, sur 9 pouces et demi de large et un pouce d'épaisseur, ayant à chaque extrémité une bande d'acajou d'un pouce et demi de large, qui y était vissée et qui formait pied. Cette planche était placée de telle sorte qu'un de ses bouts reposait sur la table, et l'autre était suspendu à une balance à ressort, et ainsi suspendu il accusait un poids de 3 livres ; c'est-à-dire qu'il s'ensuit qu'une planche d'acajou des dimensions ci-dessus indiquées doit peser 6 livres : 3 livres sur la balance et 3 livres sur la table. Un artisan habitué à manier le bois se demandera avec surprise comment cela peut être. Il consultera sa modeste bibliothèque et trouvera que les savants lui disent qu'une pareille planche doit peser environ 13 livres et demie. M. Crookes a-t-il fait cette planche lui-même? ou bien M. Home l'a-t-il fournie comme une des pièces de l'appareil?... Il eût été plus satisfaisant que M. Crookes, à propos de cette planche, eût fait connaître qui l'avait faite... Qu'on découvre que la planche d'acajou de 6 livres a été fournie par M. Home, et les expériences ne seront plus aussi convaincantes. »

Il faut que mes expériences aient vraiment été convaincantes puisqu'un mécanicien accompli, tel que M. Coleman Sellers, n'y peut trouver d'autre faute que celle qui a été indiquée dans les commentaires que j'ai cités. Il écrit d'une manière si sûre de son fait, et traite si plausiblement des dimensions et des poids, que beaucoup de gens pourraient tenir pour

vrai que j'ai réellement commis l'insigne bévue qu'il signale.

Voudra-t-on croire que ma planche d'acajou pèse bien 6 livres? Quatre balances diverses dans ma propre maison me disent que cela est, et mon *fruitier* confirme le fait.

Il est facile de s'apercevoir dans quelles erreurs « un artisan » peut tomber, lorsque, pour une connaissance pratique, il se repose sur sa « modeste bibliothèque, » au lieu de faire appel à l'expérience réelle.

Je suis fâché de ne pouvoir apprendre à M. Sellers qui a fait ma planche d'acajou. Il y a environ seize ans que je l'ai en ma possession. A l'origine, elle fut coupée en longueur dans un chantier de bois; elle devint le support d'une chambre à images, et fut ainsi décrite avec un dessin dans le « *Journal de la Société de photographie* » du 21 janvier 1876, volume II, p. 293. Depuis, elle a servi provisoirement à la construction de diverses parties d'appareils dans mon laboratoire de physique, et je l'ai choisie pour ces expériences particulières parce que sa forme était plus commode que celle d'autres bonnes pièces de bois.

Mais compte-t-on sérieusement que je répondrai à une question comme celle-ci : « Est-ce M. Home qui a fourni la planche? » Est-ce que mes critiques ne me croient pas en possession d'une certaine dose de bon sens? Et ne peuvent-ils pas s'imaginer que les précautions évidentes à prendre, qui se présentent à eux dès qu'ils s'asseoient pour percer des trous dans mes expériences, ne se sont pas aussi présentées à

moi dans le cours de ces longues et patientes investigations?

Voici ma réponse à ceci et à toutes les autres objections semblables : Prouvez que c'est une erreur en montrant où gît l'erreur; ou si c'est une fraude, en montrant comment s'exécute cette fraude. Essayez l'expérience pleinement et loyalement; alors, si vous rencontrez la fraude, dévoilez-la; si c'est la vérité, proclamez-la. Voilà la seule méthode scientifique; et c'est celle-là que je me propose de suivre résolument.

LA FORCE PSYCHIQUE

ET LE

SPIRITUALISME MODERNE

Réponse au « *Quarterly Review.* »

En offrant cet article au public, qu'il me soit permis de saisir l'occasion d'expliquer la position exacte dans laquelle je désire me tenir, au sujet de la Force psychique et du Spiritualisme moderne. J'ai voulu examiner ces phénomènes d'un point de vue aussi strictement expérimental que leur nature pourrait le permettre. Je voudrais déterminer les lois qui régissent l'apparition de ces phénomènes très remarquables qui, au moment présent, se produisent avec une extension presque incroyable. Qu'une forme de force jusqu'ici non reconnue (qu'on l'appelle Force psychique ou force x, cela est de peu d'importance) se rencontre dans cette occurrence, ce n'est pas pour moi une question d'opinion, mais bien de certitude absolue; mais la nature de cette force ou la cause directe qui la met en activité touche à un sujet sur lequel, quant à présent, je ne juge pas à propos d'émettre une opinion. Je veux, du moins, pour le moment, qu'on me considère comme étant dans la position d'un électricien à Valentia, qui,

par le moyen d'instruments de contrôle appropriés à cet effet, examine certains courants électriques et certains mouvements qui passent à travers le câble Atlantique; il ne connaît pas la cause de ces mouvements et ignore si ces phénomènes sont produits par les imperfections des instruments de contrôle eux-mêmes, que ce soit par des courants terrestres ou par défaut d'isolement, ou bien s'ils le sont par un opérateur intelligent placé à l'autre extrémité de la ligne.

Londres, décembre 1871.

WILLIAM CROOKES.

Le *Quarterly Review* d'octobre contient sous le titre « Le spiritualisme et ses nouveaux convertis » un article dans lequel mes recherches et celles d'autres hommes de science, sont rigoureusement prises à partie, dans ce vieux et mauvais style plein de dépit qui caractérisait autrefois ce recueil périodique, et dont je le croyais fort heureusement débarrassé. Il est revenu à l'inexcusable façon de prouver la vérité par la réputation des individus. Si l'écrivain s'était contenté d'une critique loyale, quoique rudement appliquée, je n'en aurais pas fait publiquement la remarque, je m'y serais soumis avec la meilleure grâce possible. Mais pour ce qui me concerne, il a exposé de la manière la plus inexacte et a défiguré le but et la nature de mes investigations; il a écrit sur ma personnalité avec autant d'assurance que s'il m'eût connu dès l'enfance, et eût été complètement familier avec toutes les circonstances de ma carrière professionnelle et scientifique. De sorte

que je me trouve contraint à protester contre sa déloyauté manifeste, ses préventions et son incapacité à traiter ce sujet et les rapports qui s'y rattachent. Quoique d'autres investigateurs, parmi lesquels le docteur Huggins, Serjeant Cox, M. Varley et lord Lindsay, soient compris dans son acte d'accusation, et soient reconnus coupables avec circonstances atténuantes, il ne peut pas éprouver à mon égard une indulgence que, n'étaient mes péchés récents (il est assez bon pour le faire observer), « il aurait d'ailleurs éprouvé pour un homme qui, dans sa carrière antérieure, a fait un honorable usage des rares occasions qui s'étaient offertes à lui. » Les autres délinquants qu'il attaque pourront bien se défendre eux-mêmes ; qu'on me laisse à présent me justifier.

Ma bonne ou ma mauvaise fortune, comme on le voudra, a été d'avoir une heure de conversation (si l'on peut s'exprimer ainsi, quand la parole est entièrement d'un seul côté) avec le critique en question du *Quarterly* ; heure pendant laquelle j'eus l'occasion de remarquer le ton curieusement dogmatique de son esprit, et de juger de son incapacité à traiter tout sujet en désaccord avec ses préventions et ses idées préconçues. A la dernière assemblée de l'Association britannique à Edimbourg, nous fûmes présentés, lui comme un physiologiste qui étudiait cette science depuis quinze ou vingt ans ; moi comme investigateur scientifique d'une certaine branche de ce sujet. Voici un aperçu de notre entrevue, exact dans le fond sinon dans les termes.

Ah ! M. Crookes, dit-il, je suis content

d'avoir une occasion pour vous parler de ce spiritualisme sur lequel vous avez écrit. — Vous ne faites que perdre votre temps! Il y a bien des années de cela, je consacrai beaucoup de temps au mesmérisme, à la double-vue, à l'électro-biologie, aux tables tournantes, aux esprits frappeurs, et à tout le reste, et je trouvai qu'au fond de tout cela, il n'y avait rien. J'expliquai ces faits dans l'article que j'écrivis dans le *Quarterly Review*. Il est dommage, je crois, que vous ayez écrit sur ce sujet avant de vous être bien pénétré de mes écrits et de mes vues sur ce sujet que, du reste, j'ai épuisé.

— « Mais, Monsieur, répliquai-je, vous me permettrez de vous dire que vous vous trompez, si...

— « Non! non! interrompit-il, je ne me trompe pas. Je sais ce que vous voulez dire. Mais il est tout à fait évident, d'après la remarque que vous venez de faire, que vous vous êtes laissé mettre dedans par ces gens-là, alors que vous ignoriez complètement avec quelle persévérance j'ai, avec d'autres hommes compétents éminemment capables de traiter les problèmes les plus difficiles, porté mes investigations sur ces phénomènes. Vous auriez dû savoir que j'explique tout ce que vous avez vu par « l'action inconsciente du cerveau » et par l'action musculaire inconsciente, et si vous aviez seulement dans votre esprit une idée nette de l'exacte signification de ces deux phrases, vous verriez qu'elles suffisent pour tout expliquer.

— « Mais, Monsieur...

— « Oui, oui, mes explications éclairciraient

toutes les difficultés que vous avez rencontrées. J'ai vu beaucoup de mesméristes et de voyants, et tout était produit par « l'action inconsciente du cerveau. » Et quant aux tables tournantes, tout le monde sait comment Faraday a renversé cela. Il est dommage que vous ne connaissiez pas le bel indicateur de Faraday; mais peu importe, celui qui ne connaît pas mes écrits ne peut savoir comment il démontre que l'action musculaire inconsciente suffit pour expliquer tous ces mouvements.

« Pardonnez-moi, lui dis-je, mais Faraday lui-même a montré...

Mais ce fut en vain, et le torrent de sa personnalité *inconsciente* continua son cours.

— « Oui, bien entendu; c'est ce que j'ai dit : Si vous eussiez connu l'indicateur de Faraday et que vous vous en fussiez servi avec M. Home, il n'aurait jamais pu accomplir ses exercices.

— « Mais comment, m'efforçai-je de dire, l'indicateur aurait-il pu servir, quand nous voyons que ni M. Home, ni personne ne touchait le...

— « C'est justement cela. Evidemment vous ne connaissez en rien l'indicateur. Vous n'avez pas lu mes articles ni les explications que j'ai données de tout ce que vous avez vu, et vous ignorez complètement ce qui s'est passé antérieurement sur ce sujet. Ne savez-vous pas que vous avez compromis la Société Royale? C'est bien dommage qu'on vous ait laissé ressusciter un sujet que, dans mes articles, j'ai enterré, il y a dix ans de cela; et on n'aurait pas dû vous permettre d'envoyer des mémoires là-dessus; cependant, nous pouvons en parler. »

Ici, je fus contraint de garder le silence. Pendant ce temps, mon infaillible interlocuteur continua ;

« Bien, M. Crookes, je suis charmé d'avoir eu l'occasion d'entendre ces explications données par vous-même. On apprend beaucoup dans une conversation comme celle-ci, et ce que vous dites a confirmé mon opinion sur plusieurs points dont je doutais auparavant. Maintenant que j'ai eu l'avantage d'entendre tout cela de votre bouche, j'ai plus que jamais la satisfaction de penser que j'ai toujours eu raison, et que dans tous ces faits, il n'y a rien que l'action musculaire et l'action inconsciente du cerveau. »

A ce moment un bon Samaritain attira sur lui ce torrent de paroles; je m'échappai avec reconnaissance et avec un soupir de soulagement, ma mémoire me rappela ma première entrevue avec Faraday, dans laquelle nous discutâmes sur les tables tournantes et sur son invention pour découvrir le rôle joué par l'effort musculaire involontaire, dans la production de ces phénomènes. Combien, dans des circonstances semblables, sa conduite courtoise, aimable, impartiale, fut différente envers moi de celle du critique du *Quarterly Review* !

Maintenant, je le demande, quelle autorité a ce critique pour me désigner comme un nouveau converti au spiritualisme? Rien de ce que j'ai écrit ne peut justifier une assertion si peu fondée. Bien sûr, le mécontentement que mes articles ont causé à de nombreux spiritualistes prouve clairement qu'ils me regardent comme indigne de marcher sous leur bannière. Dans

le premier article que j'ai publié, on trouve les phrases suivantes.

Jusqu'ici, je n'ai rien vu qui ait pu me convaincre de la vérité de la théorie spiritualiste. Dans une pareille recherche, l'intelligence exige que la preuve spirituelle soit tout à fait impossible à écarter; la vérité doit en être si frappante et si convainquante, qu'on n'ose pas la contester. »

« L'exactitude et la connaissance de détail sont au premier rang parmi les grandes aspirations des savants modernes. Il n'y a pas d'observations qui puissent servir à celui qui étudie la science, à moins qu'elles ne soient bien exactes, et qu'elles ne soient faites dans des conditions probantes, et dans le sujet spiritualiste qui nous occupe, je trouve que la majeure partie de la preuve fait défaut. Dans une matière qui, peut-être plus qu'aucune autre, prête à la tromperie et à la déception, les précautions prises contre la fraude paraissent dans la plupart des cas totalement insuffisantes. »

« J'avoue que le raisonnement de quelques spiritualistes semblerait presque justifier ces paroles sévères de Faraday, que « bien des chiens pourraient arriver à des conclusions plus logiques. » Leurs spéculations montrent une ignorance complète de toutes les théories de la force, qui n'est qu'une forme du mouvement moléculaire, et ils parlent de Force, Matière et Esprit comme de trois entités distinctes. »

Dans un autre mémoire, je disais que mes expériences semblaient établir l'existence d'une nouvelle force, liée d'une manière inconnue à l'organisation humaine; mais qu'on aurait tort de hasarder la plus vague hypothèse, quant à la cause du phénomène, quant à la nature de cette force et à la corrélation qui existe entre elle et les autres forces de la nature. « En vérité, disais-je, il est du devoir du chercheur de s'ab-

stenir complètement de bâtir des théories, jusqu'à ce qu'il ait accumulé un nombre suffisant de faits pour former une base solide sur laquelle il puisse raisonner. »

De nouvelles forces devront être découvertes, ou bien l'humanité demeurera dans une triste ignorance des mystères de la nature. Les forces dont la connaissance nous est inconnue seraient suffisantes pour créer l'Univers.

Dans un troisième mémoire, je rappelais force citations de précédents expérimentateurs qui montraient qu'ils n'attribuaient pas ces phénomènes au spiritualisme, et je disais que le nom de psychique avait été choisi pour ce sujet « parce que je désirais beaucoup éviter les conclusions prématurées qu'on attacherait au titre sous lequel, jusqu'ici, ils avaient été désignés, comme appartenant à un ordre de faits d'où étaient bannis les expériences et les arguments. »

Est-ce que ces citations paraissent spiritualistes ?

Est-ce que la pensée qui y règne autorise le critique du *Quarterly* à dire que « la leçon donnée par la vraie méthode scientifique suivie par ce grand maître de la philosophie expérimentale (Faraday)... n'aurait pas dû être perdue pour ceux qui professent d'être ses disciples. Mais qu'elle avait été complètement méconnue.... par des hommes de qui on aurait pu attendre mieux?

J'ai entièrement consacré mes recherches à ces phénomènes physiques dans lesquels, selon le genre de cas, l'action musculaire inconsciente, la tromperie de soi-même ou même la fraude

bien volontaire, devaient être rendues impuissantes. Je n'ai entrepris d'investigations que sous telles conditions de lieu, de personnes, de lumière, de position et d'observation, que le contact était matériellement impossible ou bien ne pouvait avoir lieu que dans des conditions où le mouvement des mains, qu'il fût inconscient ou volontaire, ne pouvait vicier l'expérience. Et les expériences ayant été faites dans ma propre maison, on ne peut pas dire qu'on avait préalablement disposé des artifices mécaniques pour venir en aide au *medium*.

Ce qu'il y a de plus curieux dans cet article du *Quarterly*, c'est que l'écrivain lui-même a la croyance en une *nouvelle force*, et il essaie avec arrogance d'empêcher toute tentative pour en mettre une autr en avant. Il renvoie à différentes hypothèses — à la *pensée latente* de sir William Hamilton — à l'*action réfléchie* du cerveau, du docteur Laycock, et au *principe idéomoteur* de Carpenter. Il adopte sans hésitation l'hypothèse de Carpenter comme étant la solution vraie et complète du phénomène en question, bien que cette hypothèse soit rejetée par les physiologistes les plus capables de la juger.

La teneur entière de l'article, les nombreux renvois à différents phénomènes « *spirituels* », et le compte rendu de quelques-unes des propres expériences du chroniqueur, font voir qu'il ne sait rien ou presque rien des phénomènes analogues à ceux que j'ai commencé d'étudier. Il renvoie au mesmérisme, à l'influence curative, à la planchette écrivante, aux tables frappantes et tournantes, et aux communications obtenues par ces moyens. Lorsqu'il ne les impute pas à

la fraude, il explique les mouvements matériels par l'hypothèse de l'action musculaire inconsciente, et l'intelligence, qui, quelquefois gouverne ces mouvements, donne des communications, etc., par l'action inconsciente du cerveau ou par l'action idéo-motrice.

Il se peut bien que ces explications soient suffisantes pour rendre compte de beaucoup de faits venus à la connaissance personnelle du chroniqueur. Je lui rendrai la justice de croire que, comme il l'affirme, il a saisi toutes les occasions qu'il a pu d'être témoin des hauts phénomènes du spiritualisme, et que dans diverses occasions il a obtenu des résultats qui n'étaient nullement satisfaisants. L'erreur dans laquelle il tombe est celle-ci : — Parce qu'il n'a rien vu qu'il ait cru digne d'être étudié, il est donc impossible que quelque autre puisse être plus heureux, — Parce que lui et des savants de ses amis ont étudié ce sujet pendant plus de douze ans, il s'ensuit que mes amis et moi-même nous méritons d'être blâmés de poursuivre ces recherches depuis environ le même nombre de mois.

En suivant ce raisonnement, la science progresserait bien lentement. Combien d'exemples nous trouvons de recherches qui, ayant été abandonnées, ont été reprises par un autre chercheur, lequel, plus heureux dans les occasions qui se sont offertes, les a menées à un heureux résultat.

Le chroniqueur n'a pas les moindres raisons pour affirmer que M. Crookes ignore complètement quelles recherches laborieuses et conduites avec soin ont amené les hommes de

science les plus éminents à rejeter sans réplique et dans leur entier, tous ces hauts phénomènes du « mesmérisme » qu'on présente maintenant sous d'autres noms, comme étant les résultats d'un agent « spirituel » ou « psychique. »

Eh bien, ces recherches et les diverses explications produites avec tant de soin par le docteur Carpenter et autres, me sont familières. Je n'y ai fait aucune allusion, tout simplement parce que les phénomènes qui sont venus à leur connaissance sont entièrement différents de ceux que j'ai examinés. Pendant la durée de mes expériences j'ai vu des quantités d'exemples de planchettes écrivantes, de tables frappantes et tournantes, et j'ai reçu d'innombrables communications; mais je n'en ai pas tenté l'étude, surtout pour deux raisons : premièrement, parce que je frémissais devant l'énorme difficulté et la quantité de temps nécessaire pour faire marcher une enquête plus physiologique que physique; et secondement, parce que, sur ce sujet de communications ou de tables frappantes, il y a eu bien peu de chose, venu à ma connaissance, que je n'aie pu expliquer.

Mon critique objecte qu'on a expérimenté avec l'accordéon dans une cage, sous la table. Mon but s'explique aisément. Je dois me servir de mes propres méthodes d'expérimentation. Je les ai jugées bonnes dans ces circonstances, et si le critique avait vu l'expérience avant de s'en plaindre, il aurait un peu plus ressemblé à un savant. Mais néanmoins la cage n'est pas essentielle, bien que, dans une expérience d'épreuves, elle soit une sauvegarde de plus.

Dans plusieurs occasions subséquentes, l'accordéon a joué sur la table, et dans d'autres endroits de ma chambre éloignés de la table, les clefs se mouvant et l'action des soufflets continuant. Un accordéon fut choisi, parce qu'avec cet instrument il est absolument impossible de tromper quand il est tenu de la manière indiquée. Je nie carrément que, tenir un accordéon par le bout opposé aux clefs et en jouer « avec une seule main, soit un tour de jongleur qu'on montre souvent aux foires ds campagne » à moins que pour cela il n'y ait un mécanisme spécial. Est-ce que notre critique ou toute autre personne a été témoin de ces phénomènes, soit à quelque foire de campagne, soit ailleurs? — Cette allégation n'est égalée en absurdité que par l'argument d'un écrivain qui, pour prouver que les récits des enlèvements de M. Home ne pouvaient pas être vrais, disait dernièrement : « Un jongleur indien pourrait s'asseoir au milieu de Trafalgar-Square, et ensuite s'élever dans l'air lentement et sûrement jusqu'à la hauteur de cinq ou six pieds, toujours assis, et redescendre avec la même lenteur. » Curieuse logique que celle que certain phénomène fût impossible à M. Home parce qu'un lourdeau de campagne ou un jongleur indien serait capable de le produire!

Dans l'expérience de la planche et de la balance à ressort, le choniqueur dit « que l'expérience est viciée par le manque de toute détermination de la pression verticale réelle exercée par les doigts de M. Home. »

Je maintiens que cette détermination est tout aussi inutile que la détermination de « sa pression verticale » sur la chaise où il était assis, ou

sur ses bottes, quand il était debout. Par rapport à ce point, je disais :

« M. Home mit légèrement le bout de ses doigts *sur l'extrême bout* de la planche d'acajou qui reposait sur le support.

« Afin de voir s'il était possible de produire un effet notable sur la balance à ressort, en exerçant une pression à l'endroit où M. Home avait mis ses doigts, je montai sur la table et me plaçai sur un seul pied à l'extrémité de la planche. Le docteur Huggins, qui observait l'index de la balance, dit que l'action du poids entier de mon corps (140 livres) ne faisait fléchir l'index que de une livre et demie ou de deux livres, quand je donnais une secousse. Or M. Home était resté assis sur une chaise longue et n'avait donc pu, eût-il fait tous ses efforts pour cela, exercer aucune influence matérielle sur ces résultats.

« J'ai à peine besoin d'ajouter que ses pieds aussi bien que ses mains étaient surveillés de près par tous ceux qui se trouvaient dans la chambre.

« Le pied en bois ayant un pouce et demi de large, et reposant à plat sur la table, il est évident qu'un accroissement de pression exercée dans cet espace d'un pouce et demi ne pouvait produire aucune action sur la balance. »

Mais comme cette objection avait été faite par plusieurs personnes, j'imaginai certaines expériences dans le but de supprimer tout contact mécanique, et ces expériences ont été amplement décrites dans mon dernier mémoire.

Pour montrer la singulière inexactitude des allégations et des inductions du chroniqueur, je donne ci-dessous, en colonnes parallèle, des citations du *Quarterly Review*, afin de marquer le contraste qui existe entre ses assertions dé-

loyales et le vrai langage qne j'ai tenu, tel qu'il est imprimé dans le *Quarterly journal of science*.

Quarterly Review.
Octobre 1870.

« Il admet qu'il n'a pas employé les moyens de contrôle que les hommes de science ont le droit d'exiger avant de donner créance à la réalité de ces phénomènes.

« Il a entrepris, *avec une opinion préconçue qu'il avoue*, l'enquête dont à présent il publie les résultats.

« Ceci évidemment enlève à « *sa conviction* de leur vraie réalité » même la faible importance que son caractère de savant aurait pu lui donner, si son témoignage eût été impartial. »

Quarterly journal of science.
Juillet 1870.

« Mon éducation scientifique tout entière n'a été qu'une longue leçon d'exactitude d'observation, et je désire qu'il soit bien compris que cette ferme conviction (celle de la réalité de certains phénomènes) *est le résultat des recherches les plus minutieuses*.

« Dans le cas présent, je préfère aborder mes recherches sans aucune idée préconçue sur ce qui peut être ou n'être pas.... D'abord je croyais que toute cette affaire était de la superstition, ou au moins quelque truc inexpliqué.

« J'aurais certainement une grande satisfaction si je pouvais projeter de la lumière dans une direction quelle qu'elle fût, et je puis sûrement dire que je ne *m'occupe pas de savoir quelle serait cette direction*. Je ne.... puis, quant à présent, hasarder même la plus vague hypothèse sur la cause de ces phénomènes.

« Je ne puis pas dire que j'aie des vues ou des opinions sur un sujet que je n'ai pas la prétention de comprendre.

« L'emploi croissant des méthodes scientiques fera naître l'exactitude d'observation, un plus grand amour de la vérité parmi les chercheurs, et produira une race d'observateurs qui chasseront les restes sans valeur du Spiritualisme, jusque dans les limbes inconnus de la magie et de la nécromancie. »

A la page 351, le chroniqueur insinue que l'éducation scientifique de ma jeunesse, ainsi

que celle de mes coopérateurs, a été insuffisante. Pour ce qui me concerne, je dirai que mon éducation scientifique n'aurait pas pu commencer utilement avant l'époque où elle commença. Un peu avant l'âge de seize ans, je fus employé à des expériences dans un laboratoire particulier. Ensuite j'entrai au collège royal de chimie, sous le docteur Hofmann, et j'y demeurai six ans. Ma première recherche originale sur un sujet compliqué et difficile fut publiée à 19 ans ; et depuis cette époque jusqu'à ce moment-ci, mon éducation scientifique a été une leçon continuelle d'exactitude d'observation.

Les passages cités dans les colonnes parallèles qui suivent montrent que mon chroniqueur et moi nous ne différons que de peu dans notre opinion au sujet des qualités requises pour les recherches scientifiques.

Quarterly Review.
Octobre 1870.

« Une partie au moins de ces prédispositions (à l'égard du spiritualisme) dépend de l'insuffisance d'une éducation scientifique précoce. — Une telle éducation devrait comprendre : 1° l'habitude acquise d'observer correctement les phénomènes qui chaque jour se produisent autour de nous ; 2° la culture de la faculté de raisonner sur ces phénomènes, de manière à arriver à des principes généraux, par la méthode d'induction ; 3° l'étude de la méthode de contrôler par expérience la valeur de telles inductions, et 4° l'application par déduction des principes acquis de cette manière, à la prévision des phénomènes qu...

Quarterly journal of science.
Juillet 1870.

« Je pense donc que je rendrai quelque service si je fais connaître ici le genre d'idées qui a cours parmi ceux qui étudient la science, et si je dis quelle sorte de preuves expérimentales elle a le droit d'exiger avant d'admettre dans ses rangs une nouvelle branche de connaissances. Il ne faut pas mêler l'exact et l'inexact. La suprématie de l'exactitude doit être absolue.

« La première chose exigée est d'être sûr des *faits* ; ensuite d'en déterminer les *conditions* ; et enfin les *lois*. L'exactitude et la connaissance de détail sont au premier rang, parmi les grandes aspirations des savants modernes. Il n'y a pas

Quarterly Review. Octobre 1870.	*Quarterly journal of science.* Juillet 1870.
peuvent **être vérifiés par l'observation.** »	d'observations qui puissent servir à celui qui étudie la science, à moins qu'elles ne soient bien exactes, et faites dans des conditions probantes. « Le vrai savant a un grand avantage dans les investigations qui déjouent si complètement l'observateur ordinaire. Il a suivi la science dès le commencement et à travers une longue suite d'études ; il sait par conséquent dans quelle direction elle le mène : il sait que d'un côté il y a des dangers, de l'autre des incertitudes, et d'un troisième côté la vérité presque absolue. Il voit une certaine étendue devant lui. Mais quand chaque pas se dirige vers le merveilleux et l'inattendu, les précautions et les preuves doivent s'accroître plutôt que diminuer.... Les chercheurs doivent travailler, quoique leur travail soit petit en quantité, pourvu que son excellence intrinsèque fasse compensation. »

La Revue est si pleine d'inexactitudes méchantes, mal fondées ou remplies de prévention, qu'il n'est pas possible de les noter toutes. J'en passe sous silence un grand nombre que je voulais relever, et je dois me borner à en donner quelques-unes comme exemples.

Le chroniqueur dit que, dans mon mémoire de juillet 1870, mes conclusions « se basaient sur des preuves que je reconnaissais être scientifiquement incomplètes. » Or, dans ce mémoire, je ne donnais aucune preuve expérimentale quelle qu'elle fût. Après avoir positivement affirmé la réalité de deux de ces phénomènes, je donnais un aperçu de certaines preuves qui, dans mon

opinion, devaient être demandées, et, dans un renvoi, je disais que mes essais préliminaires sur ce chapitre avaient été satisfaisants. Est-ce là admettre que je n'avais pas contrôlé ces faits? — Est-il loyal de dire que les résultats obtenus par moi « se basaient sur des preuves que je reconnaissais être scientifiquement incomplètes? »

A la page 346, mon chroniqueur, se rapportant aux résultats obtenus avec la planche et la balance, insiste sur ce qu'il ne semble jamais m'être arrivé « d'éprouver si les mêmes résultats n'auraient pas pu se produire en imprimant à la planche une vibration mesurée par l'effort *intentionnel* d'une action musculaire. » Eh bien, croira-t-on qu'à la page 344 il rend compte, dans les mêmes termes que moi, de mon expérience tentée dans des conditions identiques? S'il avait pris la peine de s'en référer à mon autre mémoire, page 486 du *Quarterly journal of science*, il aurait vu que j'avais éprouvé d'une manière semblable les appareils spéciaux auxquels il fait allusion. Notre chroniqueur a-t-il donc appris à souffler à la fois le froid et le chaud? La mémoire lui fait-elle défaut? — Ou bien le chagrin d'avoir passé à côté de la vérité durant ses longues investigations a-t-il altéré son caractère?

Le fait dont il est parlé à la page 347, que mes amis et moi nous avons attribué à la force psychique les rides produites à la surface de l'eau contenue dans un vase, tandis qu'en réalité elles étaient produites par le tremblement d'un train qui passait, ce fait, dis-je, comme beaucoup d'autres faits du chroniqueur, est sans consis-

tance aucune; mais comme il a soin de nous dire que, dans ce cas particulier le fait n'est pas un fait de son invention, que dira-t-on de sa modestie à croire son « témoignage éminemment intelligent? » — Non, pareille chose n'est pas arrivée; non, un train qui passe ne produira pas de rides à la surface de l'eau d'un vase dans ma chambre. — J'invite le « témoin éminemment intelligent » à vérifier le fait.

A la page 348, parlant de M. Varley, le chroniqueur dit que « ses connaissances scientifiques sont si peu prisées par ceux qui ont le mieux qualité pour les juger, qu'il n'a jamais pu se faire recevoir de la Société Royale. » Il semble naturel qu'on devrait ajouter que M. Varley est membre de la Société Royale; il fut nommé en juin dernier. Je crois être du bon côté en disant juste le contraire du chroniqueur.

Pour ne pas fatiguer le lecteur, j'examinerai seulement trois autres inexactitudes, en choisissant pour exemples des cas où le chroniqueur se croit parfaitement sûr de son fait. Dans ces trois exemples, il commence son attaque contre moi par ces mots de mauvais augure : « Nous parlons à bon escient. » Si cette expression a un sens, cela veut dire que l'écrivain a une certitude plus qu'ordinaire de l'allégation qu'il met en avant, — qu'il parle d'une manière réfléchie et circonspecte. Or, moi aussi, je parle « à bon escient quand j'affirme, preuves en mains, que des trois accusations fulminées contre moi, deux, si ce n'est trois, sont ou des étourderies, ou des inexactitudes préméditées.

La première accusation est celle-ci :

« Or, nous parlons à bon escient quand nous disons que M. Crookes n'a rien absolument de la persévérance avec laquelle ces phénomènes ont été étudiés par des hommes de science qu'il n'a jamais eu l'avantage de fréquenter, et qui avaient qualité pour le faire à raison de leur longue expérience dans les recherches de ce genre. »

Cette allégation dépitée est complètement fausse. Je crois qu'il y a peu de personnes dans ce pays-ci qui aient examiné avec plus de soin ce qui a été écrit sur ce sujet, ou qui aient lu plus de livres en anglais, en français et en latin sur le spiritualisme, la démonologie, la sorcellerie, le magnétisme animal, la théologie spirituelle, la magie et la psychologie. Dans cette liste, je comprends même l'article du docteur Carpenter sur l'électro-biologie et le mesmérisme, qui a paru dans le *Quarterly Review* d'octobre 1853.

La seconde accusation bien formulée continue en ces termes :

« Nous parlons aussi à bon escient quand nous disons que M. Crookes ignorait entièrement l'historique de ce sujet, et qu'il ne connaissait pas même le moyen par lequel le professeur Faraday avait démontré la cause réelle du mouvement des tables tournantes. »

Quant à mon entière ignorance de l'histoire de ces phénomènes, je crois que le précédent paragraphe montre assez bien ce qu'il en est.

En 1853, j'étais intimement lié avec feu Robert Murray, à cette époque régisseur chez M. Newman, constructeur d'instruments de physique, Regent Street. J'allais dans son magasin plusieurs fois par semaine, et en mai et juin de

cette année-là, Murray et moi nous eûmes force conversations au sujet des tables tournantes. Je me rappelle bien qu'il me dit un jour que le professeur Faraday lui avait donné le dessin d'un appareil de contrôle, au moyen duquel il espérait prouver que la rotation de la table était due à une action musculaire inconsciente. Au bout d'un jour ou deux, il me montra l'instrument qu'il allait précisément envoyer au professeur Faraday. A cette époque il n'était pas rare que feu le révérend J. Barlow, secrétaire du Royal Institut, me favorisât d'invitations chez lui, rue Berkeley; et dans une de ces occasions, comme j'entrais, il m'accueillit en ces termes : « M. Crookes, je suis heureux que vous soyez venu; nous faisons un peu tourner les tables, et nous venons juste d'essayer le nouvel instrument de Faraday. Il est ici, laissez-moi vous présenter à lui. »

Le professeur Faraday, avec cette affabilité qui lui était naturelle, m'expliqua complètement comment agissait son instrument, et au lieu de considérer comme enfantillages les remarques d'un simple jeune homme (car je n'avais que vingt et un ans) il accueillit mon objection que son instrument se basait sur la présomption que la force supposée et agissante des mains passerait par les rouleaux de verre, — et répondit qu'il avait songé à cela et qu'il avait surmonté la difficulté en liant ensemble les deux planches de manière à les rendre rigides, et qu'ainsi il avait trouvé que la table tournait aussi bien avec l'instrument que sans l'instrument. Depuis lors, *j'ai fréquemment employé le moyen d'un long et délicat indicateur pour*

amplifier les petits mouvements. Peut-être mon critique ne sait-il pas que ce moyen est des plus usités dans les laboratoires de physique, et était d'un fréquent usage, longtemps avant qu'aucun homme de la présente génération n'eût vu le jour. Je l'ai adopté depuis 1853 jusqu'à aujourd'hui. Dans mes premières expériences je me suis servi de l'instrument de contrôle du professeur Faraday; mais ensuite, quand j'ai souvent posé comme condition *sine quà non* que l'opérateur ne toucherait ni la table ni aucune partie de l'instrument, comme dans les expériences III, IV et VI (1), mon habile chroniqueur serait lui-même embarrassé de dire comment on pourrait avoir recours à l'instrument de Faraday. Dans de pareils cas, j'adopte un index bien connu et essentiellement délicat, le rayon de lumière.

Le *Quarterly* continue en exaltant l'expérience de Faraday sur les tables tournantes, et il oublie complètement que Faraday n'est pas arrivé à une conclusion semblable à celle du chroniqueur; du moins, elle est bien plus obscurément exprimée, si toutefois elle l'est. Faraday, autant que je puisse le savoir, n'a jamais parlé d'un pouvoir latent au dedans de nous, duquel nous sommes inconscients, qui travaille dans nos muscles, et leur fait produire des actes qui atteignent leur apogée sous forme de discours et d'écriture produits par les mouvements d'une table. Faraday aurait jugé que c'était là une grande nouveauté, si on l'avait exposée devant lui, comme je m'efforce de me l'exposer à moi-

(1) *Quarterly journal of science*, oct. 1871, pag. 487 et suiv.

même après avoir lu l'article du *Quarterly*. Ma croyance, toutefois, est que Faraday n'a expérimenté qu'en présence de phénomènes suspects.

La troisième accusation que le chroniqueur formule *à bon escient* est ainsi exprimée :

« Il fut récompensé de cette découverte (le *Thallium*) par le titre de membre de la Société Royale ; mais nous parlons à bon escient en disant que cette distinction lui fut décernée avec beaucoup d'hésitation. »

En janvier 1863, pendant que l'intérêt qui s'attachait à la découverte du corps simple le *Thallium* était nouveau dans l'esprit des savants, je fus à la fois surpris et charmé de recevoir la note suivante du professeur Williamson :

UNIVERSITÉ DE LONDRES

Burlington-House, W., 16 janvier 1863.

« Cher monsieur, je serais heureux de voir votre nom sur la liste des membres de la Société Royale, et si vous n'avez pas d'objection à y faire, voudriez-vous me faire l'honneur de me laisser proposer votre élection à la Société. Pourriez-vous disposer d'un quart d'heure, lundi prochain après midi, pour causer de cette affaire avec moi au collége de l'Université, et obliger

Votre bien dévoué,

Alex. W. Williamson.

Cette bienveillance que je n'avais pas du tout recherchée était ce qui me plaisait le plus. Quand nous nous vîmes, mon certificat fut rempli en partie et laissé entre les mains du

professeur Williamson pour obtenir les signatures nécessaires. Après cette entrevue avec ce professeur, je ne fis plus la moindre démarche à ce sujet, et je n'en parlai à personne; mais, en temps voulu, le professeur Williamson m'écrivit que la Société Royale avait dûment reçu mon certificat et qu'on l'avait lu en séance. Il ajoutait :

« Les chimistes qui font à présent partie du Conseil apprécient sincèrement la haute valeur de vos titres. »

Plus tard, le même bienveillant ami m'écrivit :

« J'ai beaucoup de plaisir à vous féliciter et à nous féliciter nous-mêmes de ce que vous êtes un des quinze que le Conseil de la Société Royale a choisis pour l'élection. «

Je fus définitivement nommé le 4 juin 1863.

La discussion eut lieu lorsque mon nom vint devant le Conseil, comme une chose toute naturelle. Lorsque, sur environ cinquante candidats, il n'y en a que quinze à nommer, il faut s'attendre que les titres de chacun seront sévèrement examinés; mais, quoi que mon chroniqueur anonyme puisse dire à *bon escient* à ce sujet, le *fait* qui subsiste, c'est que je fus nommé à ma première demande, honneur presque inouï pour un homme si jeune. En considérant le grand nombre d'éminents candidats dont l'élection est renvoyée d'année en année (quelquefois même à dix ans) il n'y a pas de raison pour que mon élection n'eût pas été différée d'au moins une année, s'il y avait du

vrai dans l'allégation « qu'on avait montré beaucoup d'hésitation à me décerner cette distinction. »

La grossièreté de l'imputation, que la Société Royale m'a admis quoique mes recherches n'eussent qu'un mérite purement *technique*, est étourdissante quand on considère les mérites des membres en général. Je les considérerais presque tous comme des travailleurs purement techniques dans le champ de la science, pour peu qu'ils eussent travaillé; mais la chose est bien curieuse quand nous trouvons que l'enquête en question est purement technique. Bien certainement, c'est une question d'appareils. En abordant des recherches que je me suis efforcé de maintenir dans les limites de faits étendus, tangibles et d'une démonstration aisée, quelles sont les qualités que le bon sens demande à un investigateur? Faudrait-il avoir confiance dans des recherches qui seraient conduites par un chimiste visionnaire qui ferait des théories à l'heure, et couvrirait des arpents de papier de formules chimiques, mais qui, dans un laboratoire, serait incapable de faire la plus simple analyse ou bien d'agencer une pièce d'un appareil de chimie? Qu'on ne suppose pas cependant que je ne me souviens plus des travaux philosophiques et fécondants que Hofmann, Williamson et autres ont accomplis dans le champ de la chimie philosophique. Mais, pour revenir à ces recherches, pour sûr elles seraient conduites par quelqu'un « qui mérite qu'on ait confiance en lui dans une enquête qui, pour arriver à un heureux résultat, exige des connaissances spéciales. »

Le chroniqueur prétend que les phénomènes de suspension en l'air de corps pesants, les mouvements de haut et de bas d'une planche, et l'enregistrement de la pression variable sur une balance à ressort, sont *psychiques* et non pas *physiques*; et il soutient que dans des faits de la nature de ceux que j'ai obtenus, on ne doit pas avoir confiance dans ses propres yeux, parce que dans de telles circonstances « voir n'est pas croire. »

Pour montrer mon incapacité à déterminer le poids d'une pièce de bois, il m'accuse d'ignorer la chimie philosophique! Cependant, du haut de son trône olympien, il condescend à admettre que j'ai des capacités spéciales, que j'ai fait un honorable usage des rares occasions qui m'ont été offertes, et il donne à entendre qu'on peut avoir confiance en moi pour une enquête qui, pour aboutir heureusement, demande quelques connaissances spéciales. Or, qu'est-ce que tout cela veut dire? J'avais toujours cru que les qualités qu'il me concède si dédaigneusement étaient justement de celles qui ont le plus de prix dans ce pays-ci. Qu'est-ce surtout qui a placé l'Angleterre dans la position industrielle qu'elle occupe à présent, si ce n'est la science technique et les recherches spéciales?

Mais il semble que mon crime le plus grand est d'être « un spécialiste parmi les spécialistes! » Moi, un spécialiste parmis les pécialistes! C'est vraiment nouveau pour moi, que j'aie limité mon attention à un seul sujet spécial. Mon chroniqueur serait-il assez bon pour me dire quel est ce sujet? Est-ce la chimie gé-

nérale, dont j'ai fait des comptes rendus depuis la création du « Chemical News » en 1859? Est-ce le thallium, au sujet duquel le public a probablement entendu dire tout ce qui pouvait l'intéresser? Est-ce l'analyse chimique sur laquelle j'ai récemment publié un traité des « Méthodes choisies, » qui est le résultat de douze ans de travaux? Est-ce la désinfection, la prévention et la guérison de la peste bovine, sur laquelle j'ai publié un rapport qui, on peut le dire, a popularisé l'acide carbolique? Est-ce la photographie, sur laquelle j'ai écrit de très-nombreux articles tant sur la théorie que sur la pratique. Est-ce la métallurgie de l'or et de l'argent, dans laquelle ma découverte de la valeur de sodium pour le procédé d'amalgamation est à présent largement employé en Australie, en Californie, et dans l'Amérique du Sud? Est-ce l'optique, branche pour laquelle je n'ai que la place de renvoyer à mes mémoires sur quelques phénomènes de la lumière polarisée, publiés avant que j'eusse vingt et un ans ; à ma description détaillée du spectroscope et de mes travaux avec cet instrument à une époque où il était presque inconnu en Angleterre ; à mes articles sur les spectres solaires et terrestres ; à mes études sur les phénomènes optiques des opales et à la construction du microscope spectral ; à mes mémoires sur la mesure de l'intensité de la lumière et à la description de mon Photomètre de polarisation? Ou bien ma spécialité est-elle l'astronomie et la météorologie, puisque pendant un an j'ai été à l'observatoire Radcliffe à Oxford, où, en plus de ma fonction principale de surveiller le département de la

météorologie, j'avais partagé mes loisirs entre Homère et les mathématiques à Magdalen Hall ; la chasse aux planètes et les prises de passages avec M. Pogson, maintenant directeur de l'observatoire de Madras, et la photographie céleste exécutée avec le magnifique héliomètre attaché à l'observatoire?

Les photographies de la lune prises par moi en 1855 à l'observatoire de M. Hartnup à Liverpool ont été pendant plusieurs années les meilleures qui existassent, et la Société Royale m'honora d'une gratification en argent pour poursuivre mes travaux sur ce sujet. Ces faits, joints à mon voyage à Oran l'année dernière, en qualité de membre de l'exposition envoyée par le gouvernement pour y observer l'éclipse, et l'invitation que j'ai reçue naguère de me rendre à Ceylan pour le même but, sembleraient montrer que l'astronomie est ma spécialité. A vrai dire, peu d'hommes de science prêtent moins que moi à l'accusation d'être « un spécialiste parmi les spécialistes. »

Tandis que le scepticisme de notre chroniqueur, à l'égard du degré de croyance en d'éminents témoins qui donnent leurs noms et des récits détaillés de faits précis, dépasse toutes les bornes raisonnables, sa crédulité à ajouter foi aux allégations non attestées d'autres personnes, ou à attendre que ses lecteurs donnent créance à toutes les histoires absurdes de sa propre expérience, est réjouissante dans sa simplicité. Il donne cinq comptes rendus différents de certaines séances, où il ne vit rien se produire, mais il est avare de détails : sauf une seule exception, il ne donne ni noms, ni

preuves, ni même le moindre indice qui puisse aider à vérifier la véracité de ce qu'il dit. Le seul cas où il produit un nom et quelque chose comme un détail, c'est le récit d'une visite à M. Foster. Entre autres choses étranges qui y sont racontées, mais qui ne sont pas expliquées d'une façon satisfaisante, même par notre chroniqueur, se trouve le fait suivant :

« On ne nous nomma pas quand nous fûmes introduits près de lui, et nous ne pensons pas qu'il eût pu avoir l'occasion de connaître notre personne. Néanmoins non seulement il répondit aux différentes questions que nous lui posâmes sur l'époque et la cause de la mort de plusieurs de nos parents et amis décédés, dont nous avions écrit les noms sur des morceaux de papier que nous avions pliés et roulés en boule avant de les lui mettre dans les mains, mais encore il produisit sur son bras nu les noms et les dates écrits correctement en grosses lettres rouges, rougeur produite par le gonflement des petits vaisseaux de la peau, et, au bout de quelques minutes, disparaissant comme la rougeur du visage. »

Les réponses exactes aux questions du chroniqueur sont censées s'expliquer par « l'action idéo-motrice inconsciente » qui, comme « l'action inconsciente du cerveau, » doit expliquer tous les phénomènes passés, présents et futurs. Quant aux derniers phénomènes, il dit : « Les recherches de nos amis médecins dévoilèrent le truc par lequel les lettres rouges étaient produites. » —Si le chroniqueur ne veut pas croire à mon entier exposé des faits fortifiés par d'éminents témoignages, comment peut-il attendre de ses lecteurs qu'ils croient à ses allégations sur la simple parole d'un écrivain anonyme. Sa

sotte incrédulité, pour employer sa propre mais grossière et significative expression, se montre pleinement dans son aveugle croyance en un exposé manifestement exagéré qu'a fait le célèbre Robert Houdin sur la manière dont lui et son fils exécutaient quelques-uns de leurs tours.

Il est curieux de remarquer comment le Dr Carpenter s'insinue dans l'article du « *Quarterly Review*. » Tout le long de son article, le chroniqueur exprime l'aveugle conviction qu'il a que le docteur Carpenter doit être regardé comme l'autorité suprême dans les subtiles questions psychologiques qui sont du domaine des phénomènes dits spiritualistes. Les théories des profonds psychologistes de l'Allemagne, pour ne rien dire de celles de nos propres compatriotes, sont tout à fait abandonnées pour les hypothèses du docteur William Carpenter. Une évidente et aveugle croyance dans les dires de M. Carpenter, au sujet de nos opérations mentales, a conduit le chroniqueur à ignorer complètement ce fait, que ces explications ne sont pas acceptées par les meilleurs esprits qui se sont consacrés aux recherches psychologiques. Je n'ai pas intention de manquer de respect au docteur Carpenter, qui, dans certaines branches de la science, a fait d'excellents ouvrages, quoiqu'ils ne soient peut-être pas toujours conçus dans un esprit simple et non dogmatique, si je dis « à bon escient » qu'il manque de la qualité philosophique de pénétration et de généralisation qui l'aurait rendu propre à débrouiller les problèmes compliqués qui se cachent sous la structure du cerveau humain.

Il faut que je termine ici cette justification

qu'on m'a obligé à faire. Il m'a été très désagréable d'avoir été contraint de parler de moi. Je m'abstiens de caractériser avec les expressions qu'il mérite l'esprit de cette attaque contre un travailleur de la science, il me suffit d'avoir prouvé que, dans dix circonstances différentes, le chroniqueur m'a calomnié de propos délibéré. C'est là une accusation vraiment pénible à imputer à quiconque occupe parmi les hommes de science la situation de chroniqueur.

Je ne puis m'empêcher de citer, d'après le « Birmingham Morning News », la critique tranchante qui suit et qui émane de la plume d'un éminent chimiste qui, lui-même, ne croit pas au *Spiritualisme*. Elle servira, comme un exemple entre beaucoup d'autres, à montrer quelle impression de dégoût a provoqué parmi les hommes de science l'article du *Quarterly Review*, quelles que puissent être du reste leurs opinions sur ce sujet. Après quelques remarques préalables, l'écrivain continue ainsi :

« Ou bien une nouvelle force très extraordinaire vient d'être découverte, ou bien des hommes très éminents, spécialement habitués à des recherches physiques rigoureuses, ont été les victimes d'une illusion matérielle des plus étonnantes, sans précédents, et inexpliquable. Je dis sans précédents, parce que, bien qu'on se souvienne de maintes erreurs populaires de même nature et de même importance, et d'illusions spéculatives parmi les savants, je ne puis citer aucun exemple d'expérimentateurs habiles

qui aient été trompés complètement, au suprême degré, et d'une façon répétée, par l'action mécanique des appareils de contrôle construits avec soin et employés par eux-mêmes dans leurs expériences.

« Comme l'intérêt qui s'attache à ce sujet s'accroît rapidement et devient à la fois plus grand et plus profond; comme une discussion très chaude est pendante, et qu'on nous réserve d'autres révélations expérimentales encore plus extraordinaires, mes lecteurs accueilleront sans doute favorablement un bavardage un peu plus long que je n'en consacre d'ordinaire à un simple sujet.

« Je dois d'autant plus m'étendre sur ce chapitre que les journaux et articles de revues qui ont paru jusqu'ici, ont pour la plupart, suivant la route tracée par le *Quarterly Review*, embrouillé tout ce sujet d'une manière absurde, et exposé d'une manière inexacte et ridicule la position de M. Crookes et celles d'autres savants. En premier lieu, tous ces écrivains qui marchent sur les traces du *Quarterly* ne font aucune mention, ni aucune allusion au mémoire préliminaire de M. Crookes publié en juillet 1870; memoire qui est d'une très grande importance, puisqu'il expose le but de toutes les recherches qui ont suivi.

« Dans ce mémoire M. Crookes dit : « On a annoncé dans une revue (*The Athenæum*), il y a déjà quelques semaines, que je venais d'entreprendre des investigations au sujet de ce qu'on appelle le *Spiritualisme;* et à cause des nombreuses communications que j'ai reçues depuis lors, je juge qu'il est convenable de dire quel-

ques mots touchant les recherches que j'ai commencées. Je ne puis pas dire que j'aie des vues ou des opinions sur un sujet que je n'ai pas la prétention de comprendre. J'estime qu'il est du devoir des hommes de science qui ont appris à travailler d'une manière exacte, d'examiner les phénomènes qui attirent l'attention du public, afin d'expliquer, si c'est possible, les illusions des honnêtes gens, ou de dévoiler les fraudes des trompeurs. »

Il continue ensuite en établissant la position de la science vis-à-vis du spiritualisme, et il s'exprime en ces termes :

« Le spiritualiste parle de corps, pesant 50 ou 100 livres, qui sont enlevés en l'air sans l'intervention de force connue; mais le savant chimiste est accoutumé à faire usage d'une balance sensible à un poids si petit qu'il en faudrait dix mille comme lui pour faire un grain. Il est donc fondé à demander que ce pouvoir, qui se dit guidé par une intelligence, qui élève jusqu'au plafond un corps pesant, fasse aussi mouvoir sous des conditions de contrôle sa balance si délicatement équilibrée.

« Le spiritualiste parle de lourds objets d'ameublement se mouvant d'une chambre à l'autre, sans l'action de l'homme. Mais l'homme de science a construit des instruments qui diviseraient un pouce en un million de parties, et il est fondé à douter de l'exactitude des observations effectuées, si la même force est impuissante à faire mouvoir d'un simple degré l'index de son instrument.

« Le spiritualiste parle de fleurs mouillées de fraîche rosée, de fruits, et même d'êtres vivants

apportés à travers les croisées fermées, et même à travers de solides murailles de briques. L'investigateur scientifique demande naturellement qu'un poids additionnel (ne fût-il que la millième partie d'un grain) soit déposé dans un des plateaux de sa balance quand la boîte en est fermée à clef. Et le chimiste demande qu'on introduise la millième partie d'un grain d'arsenic à travers les parois d'un tube de verre dans lequel de l'eau pure est hermétiquement scellée. »

Ces conditions et bien d'autres encore sont énumérées par M. Crookes, et en même temps il continue à exposer les principes d'investigation rigoureusement inductive qui doivent être appliqués à une pareille recherche. Un an après, il publia un compte rendu des expériences que j'ai décrites dans une première lettre, et à son propre témoignage il ajouta celui de l'éminent physicien et astronome, le docteur Huggins, et celui de Serjeant Cox. Plus tard, c'est-à-dire dans le dernier numéro du *Quarterly journal of science*, il a publié les détails d'une autre série d'expériences.

Pour le moment je ne m'en occuperai pas, mais j'établirai simplement que les conclusions de M. Crookes sont en complète opposition avec celles des spiritualistes. Il rejette complètement, positivement, sans détours et à plusieurs reprises, toute croyance dans les opérations d'esprits supposés, ou de tout autre agent surnaturel quel qu'il soit, et il attribue les phénomènes dont il a été témoin à une origine tout à fait différente, c'est-à-dire à l'action directe du médium. Il suppose qu'une force analogue à

celle que les nerfs de leurs centres ganglionnaires envoient aux muscles pour produire la contraction musculaire, peut, par un effort de la volonté, se transmettre à la matière extérieure inanimée, de manièrc à influencer dans une certaine mesure sa puissance de gravitation, et à produire un mouvement vibratoire. Il appelle cela *Force psychique*.

Or, c'est là positivement et sans équivoque de l'*anti-spiritualisme*. C'est une théorie mise en opposition avec les hypothèses surnaturelles des spiritualistes, et la position de M. Crookes, par rapport au spiritualisme, est précisément analogue à celle de Faraday vis-à-vis des tables tournantes. Absolument pour les mêmes raisons que celles qui sont citées plus haut, le grand maître de la recherche expérimentale examina les phénomènes dits des tables tournantes, et il conclut qu'ils étaient dus à la force musculaire, exactement comme M. Crookes conclut que les phénomènes plus complexes qu'il a étudiés sont dus à la force psychique.

Parlant des théories des spiritualistes, M. Crookes, dans son premier mémoire (juillet 1870), dit :

« Le spiritualiste faux savant fait profession de tout connaître. Pas de calculs qui troublent sa sérénité, pas d'expériences difficiles, pas de lectures laborieuses, pas de tentatives pénibles pour exprimer en un langage clair ce qui a charmé le cœur et élevé l'esprit. Il parle avec volubilité de toutes les sciences et de tous les arts, submergeant son auditeur sous les termes de « électro-biologie, psychologie, magnétisme animal, etc., vrai jeu de mots qni montre plutôt l'ignorance que le savoir. »

J'avoue que la manière de raisonner de quelques spiritualistes semblerait presque justifier ces paroles sévères de Faraday, que « bien des chiens pourraient arriver à des conclusions plus logiques. »

J'ai déjà fait allusion à l'exposé inexact et embrouillé que les rédacteurs de journaux ont fait de la position de M. Crookes. A la presque unanimité ils représentent M. Crookes et le docteur Huggins, comme deux savants distingués qui se sont récemment convertis au spiritualisme. Les citations précédentes, auxquelles, si l'espace me le permettait, j'en pourrais ajouter une douzaine d'autres extraites du premier, du second, ou du troisième mémoire de M. Crookes, où il combat franchement et résolument les rêves des spiritualistes, ces citations, dis-je, montrent que ces rédacteurs sont tombés dans l'erreur la plus complète. Ils se sont fiés tout naturellement à l'honorabilité reconnue du *Quarterly Review*, et ont ainsi eux-mêmes induit en erreur leurs lecteurs. Si l'on considère l'étonnante quantité de sujets que ces rédacteurs ont à traiter, et les arpents de papier qu'ils couvrent tous les jours de leur écriture, il n'est pas surprenant qu'ils se soient ainsi égarés en parlant d'un sujet qui les éloignait considérablement de leur voie ordinaire ; mais l'offense du *Quarterly* n'est pas aussi légère. En fait, elle revêt un caractère très sérieux quand on l'examine plus longuement.

Le titre de l'article est : « Le spiritualisme et ses nouveaux convertis, » et les *nouveaux convertis*, nommés de la manière la plus spéciale et la plus claire, sont M. Crookes et le docteur Hug-

gins. Serjeant Cox est aussi désigné, mais non pas comme un *nouveau* converti, car le chroniqueur le dépeint comme un vieux spiritualiste endurci (1) à en désespérer. Ne sachant rien de Serjeant Cox, je ne suis pas en état de dire si les énergiques *allégations personnelles* du chroniqueur à son sujet sont vraies ou fausses, s'il est réellement un des plus dupés parmi les dupés, bien que je doive exprimer combien je déteste l'abominable mauvais goût qu'il déploie dans son attaque contre ce gentleman. *Tout son crime* consiste à avoir certifié l'exactitude des comptes rendus de certaines expériences de M. Crookes, et pour avoir fait cette simple chose, le chroniqueur, conformément *à la plus basse tactique des avocats de Old Bailey*, se met à injurier le témoin, et à publier des détails inconvenants sur ce qu'il a fait, il y a vingt-cinq ans de cela.

(1) Au sujet de M. Serjeant Cox, il est juste de dire qu'au lieu d'être un vieux spiritualiste, il n'avait rien vu du spiritualisme, avant de se joindre à la commission d'investigation de la Dialectical Society, dans la pensée d'aider à dissiper une illusion, ou à dévoiler une imposture ; mais par l'examen soigneux qu'il en fit il eut la satisfaction (comme il le dit dans son rapport) de constater qu'un grand nombre de phénomènes avancés étaient réels, mais qu'il n'y avait aucune preuve qui vînt à l'appui de la theorie spiritualiste ; que ce qu'il avait vu l'avait convaincu que la force était purement psychique, et qu'elle n'était produite en aucune manière par les âmes des morts. En fait, il est adversaire décidé de la théorie des spiritualistes, et sous le titre de « Réponse de la science au spiritualisme (Spiritualism answered by science) il vient de publier un livre où il détaille ses expériences. L'auteur de l'article du *Quarterly* doit certainement avoir eu connaissance de ce fait, car il cite un passage d'une lettre que M. Serjeant Cox m'a écrite, dans laquelle il rejette formellement la théorie du spiritualisme. » W. C.

Le docteur Huggins qui n'a eu rien à démêler avec ce sujet, si ce n'est d'attester qu'il a été témoin de ce qu'a décrit M. Crookes, et qui n'a pas hasardé un seul mot d'explication sur ces phénomènes, est traité avec la même insolence.

Le chroniqueur sort de la question pour informer le public que le docteur Huggins, après tout, n'est qu'un brasseur, et il fait savoir cela artificieusement en disant que : « comme M. Whitbread, M. Lassell, et d'autres brasseurs qu'il pourrait nommer, le docteur Huggins s'est attaché tout d'abord à l'étude de l'astronomie. » Il continue ensuite en se moquant de « ces amateurs de science » et en faisant connaître au public qu'en règle générale, ils travaillent avec un sérieux désavantage parce qu'ils manquent de cette large base de culture scientifique, qui pourrait seule les soustraire à l'étroite et pernicieuse influence d'un *spécialisme* borné.

Le chroniqueur continue en disant qu'il « n'a pas de raison de croire que le docteur Huggins fasse exception à cette règle ; » et, plus loin, il affirme qu'il est autorisé à conclure que le docteur Huggins ne connaît « aucune autre branche de science que *la petite subdivision de la branche* à laquelle il s'est consacré avec tant de mérite. » Remarquez les mots « petite subdivision de la branche. » Suivant cet écrivain très peu véridique, ce n'est qu'à un simple rejeton de l'arbre de science que le docteur Huggins a toujours consacré ses études.

Si l'objet de cette lettre était une justification personnelle, je pourrais montrer aisément que

ces allégations au sujet des occupations présentes, de l'éducation scientifique et des connaissances actuelles du docteur Huggins sont les plus grossières et les plus énormes faussetés ; mais le docteur Huggins n'a pas besoin que je me fasse son champion, sa haute position scientifique, l'étendue et la profondeur de ses connaissances en général sont assez connues de tout le monde savant, à l'exception du chroniqueur du *Quarterly*. Mon but n'est pas de discuter la question personnelle de savoir si faire un livre et se livrer à la dépêche valent plus ou moins, au point de vue des recherches expérimentales, que les manipulations merveilleusement exactes et d'une délicatesse exquise des observatoires et des laboratoires modernes ; mais bien de protester contre la tentative d'arrêter le progrès des recherches, au grand dommage des intérêts de la science et de la cause de la vérité, en jetant ainsi la boue d'un libelle méprisable sur quiconque marche en dehors des sentiers battus des recherches ordinaires. Le vrai rôle de la science est de découvrir la vérité, de la chercher partout où on peut la trouver, de la poursuivre par les chemins de traverse et les grandes routes ; et, quand elle l'a rencontrée, de la proclamer complètement et sans crainte, sans se préoccuper de ce qui fait autorité de la mode ou des préjugés. Mais si des revues influentes comme le *Quarterly Review* deviennent le porte-voix d'efforts artificieusement élaborés, pour saper la réputation scientifique de tout homme qui fait ainsi son devoir de savant, c'est alors le moment de parler net et de protester avec vigueur.

Mes lecteurs seront heureux d'apprendre que c'est là le sentiment général des savants les plus autorisés de la métropole; quoi qu'ils puissent penser des recherches particulières de M. Crookes, ils sont unanimes à réprouver cet article du *Quarterly*.

L'attaque contre M. Crookes est encore plus méchante que contre le docteur Huggins. Parlant du titre de membre de la Société Royale accordée à M. Crookes, le chroniqueur s'exprime ainsi : « Nous parlons à bon escient en disant que cette distinction *lui fut conférée avec beaucoup d'hésitation:* » et plus loin il dit : « Nous sommes certains, d'après les plus hautes autorités, que parmi les chimistes, il est considéré comme un spécialiste entre les spécialistes, *qu'il manque totalement de toute connaissance philosophique de la chimie, et qu'il ne mérite aucune confiance pour toute recherche qui, pour arriver à un heureux résultat, exige plus que les connaissances techniques.* » C'est moi qui dans ces citations ai mis en italique quelques passages, afin d'indiquer certaines allégations auxquelles on ne peut pas appliquer de mot plus doux que celui de fausseté.

. . . .

Si l'espace me le permettait, je pourrais continuer à citer une longue suite d'exposés inexacts que cet essai singulièrement mensonger a donnés sur des points de fait. — L'écrivain en paraît connaître le caractère général, car, au milieu d'un de ses récits, il fait une sortie violente dans un renvoi, disant : « *Ceci* n'est pas une invention de notre part, mais bien un fait qui nous a été communiqué par un témoin très intelligent qui avait été admis à une des

éances de M. Crookes. » J'ai pris la liberté dans scette note explicative d'accentuer le mot propre.

En comparant avec les remarques de M. Crookes ci-dessus énoncées la propre définition que le chroniqueur donne du spiritualisme, on verra qu'il comble la mesure de l'injustice en avançant *hardiment* que le docteur Huggins et M. Crookes sont « de récents convertis au spiritualisme. » Le chroniqueur dit : « Le dogme fondamental du spiritualisme consiste dans l'ancienne doctrine que les esprits des morts peuvent communiquer avec les vivants. » C'est là la définition du chroniqueur, et il conclut logiquement que M. Crookes est spiritualiste parce qu'il nie le dogme fondamental du spiritualisme; et que le docteur Huggins l'est aussi parce qu'il ne dit absolument rien sur cette qucstion.

Si l'étude des phénomènes sur lesquels le spiritualisme base son « dogme fondamental » et leur explication de quelque autre manière constituent la conversion au spiritualisme, alors le chroniqueur est un converti bien plus que ne l'est M. Crookes, qui essaye seulement d'expliquer les simples phénomènes qui ont eu lieu pendant ses propres expériences.

Depuis plus de six mois, des articles faux et injurieux à mon égard et au sujet de mes récentes investigations ont été régulièrement mis en circulation dans les cercles scientifiques. Quoique connaissant leur existence et leur origine, j'évitais de m'en occuper publiquement, dans la pensée que leur fausseté inhérente les rendrait trop lourds pour leur permettre de

surnager longtemps. Cependant la publication de l'attaque dirigée contre moi par le chroniqueur du *Quarterly* semble avoir encouragé mon calomniateur, et puisant de la hardiesse dans mon silence prolongé, on a adressé au journal l'*Echo* une lettre signée B. dans laquelle l'écrivain donne un corps défini à quelques-uns de ces vilains bruits, et se prévaut de l'autorité d'un certain M. J. Ne me souciant pas d'engager dans un journal une polémique avec un calomniateur anonyme, je demandais que le masque fût levé, lorsque M. John Spiller, F. C. S. se mit brusquement en ligne, et dans l'*Echo* du 6 novembre, accepta la responsabilité des calomnies de B., et produisit pour les corroborer une longue lettre qu'il m'avait adressée six mois auparavant, et qui n'avait pas le moindre rapport avec les calomnies relatées par B.

Il est absolument nécessaire qu'un homme qui a une certaine réputation parmi les chimistes réponde à des accusations définies ; et la considération de ma propre réputation me décide à me justifier d'une manière qui ne sera ni hésitante dans son langage, ni douteuse dans sa signification. Et d'abord qu'on me laisse montrer combien M. Spiller connaît peu le sujet dont il parle avec tant d'assurance. Il vint chez moi à l'improviste, un soir d'avril dernier, où M. Home et quelques amis avaient dîné avec moi. — Rien de digne de remarque ne se passa en cette occasion ; en fait, ce ne fut que quelques semaines après que j'achetai mon accordéon, et que j'imaginai mes appareils d'expériences. M. Spiller cependant parut si frappé du peu qu'il vit, qu'il me pria de l'inviter dans

de semblables occasions aussi souvent que je le pourrais. — M. Serjeant Cox m'ayant donné la permission générale d'amener chez lui tout gentleman qui prendrait intérêt à la question, j'usai de la permission et engageai M. Spiller à m'accompagner le 25 avril à une soirée absolument privée où M. Home était attendu.

Si j'avais pensé qu'il eût été capable de manquer si grossièrement aux lois de l'hospitalité et du savoir-vivre, en publiant une relation séparée et mensongère de ce qui se passa en particulier dans la salle à manger d'un gentleman, certainement je ne l'aurais pas considéré comme compris dans la permission générale. Donc, nous nous réunîmes, et avant de nous asseoir, il fut convenu entre tous les gentlemen présents, que toute objection, au sujet de trucs qu'on soupçonnerait, serait faite à l'instant même, afin qu'on pût immédiatement le prouver ou non. — M. Spiller acquiesça pleinement à cette condition.

La réunion qui eut lieu chez M. Sergeant Cox ne faisait pas partie de mes « séances d'épreuves » comme M. Spiller essaye de le faire croire; mais elle était purement privée et n'avait aucun rapport avec les expériences décrites dans le *Quarterly journal of science*. C'était un essai préliminaire pour me mettre à même de juger quelle était la classe de phénomènes qu'on pouvait vérifier le plus facilement, et quel genre d'appareils de contrôle je pouvais imaginer. M. Spiller n'a jamais été présent à aucune de mes séances d'épreuves, et il n'a vu M. Home que dans les deux seules occasions que j'ai mentionnées.

Pendant la séance qui eut lieu chez M. Serjeant Cox, maints phénomènes frappants se produisirent, et M. Spiller, en sa qualité d'étranger, fut spécialement invité par M. Home à tout examiner tant qu'il lui plairait. — Suivant mon habitude ordinaire de prendre des notes, j'écrivais tout le temps que je n'observais pas ce qui se passait, et par conséquent il m'était facile, non seulement de décrire les phénomènes qui se présentaient, mais encore d'enregistrer les propres paroles ou les commentaires de chaque assistant. De temps en temps je lisais à haute voix ce que je venais d'écrire, et je demandais à l'assistance si c'était bien cela ; lorsqu'une rectification était demandée elle était invariablement adoptée. Le récit de ce qui s'était passé fut transcrit en entier immédiatement après, et M. Spiller en reçut une copie, ainsi que les autres personnes qui avaient été présentées, afin qu'elles l'approuvassent ou la corrigeassent. M. Spiller a fait à cet écrit l'honneur de lui donner le nom *d'affidavit*, tandis que ce n'était qu'une note tout à fait personnelle, qu'on n'a jamais eu l'intention de publier et qui n'a été rédigée que pour que chaque personne pût posséder un compte rendu complètement fidèle de ce que l'on considérait alors comme une production de faits très remarquables.

J'ai devant moi l'exemplaire que M. Spiller renvoya corrigé au crayon, et chaque correction signée de ses initiales.

Il est évident qu'il approuve implicitement tout ce qu'il n'a pas corrigé. Ses objections sont

tout à fait insignifiantes, et en comparant ce qu'il accepte avec ce qu'il rejette, on verra qu'il s'efforce d'attraper des moustiques pendant qu'il avale des chameaux.

Il paraît donc que M. Spiller a complètement méconnu la convention consentie par tous ceux qui étaient présents, convention qui consistait à parler au moment même, afin d'inviter aux recherches les plus minutieuses et de les faciliter.

Il s'attribue la fonction de juge infaillible au lieu de celle d'honorable chercheur. Tout en proposant d'agir ouvertement et au grand jour, il poursuivait en réalité de furtives observations pour son propre compte. Il discrédite avec insouciance les autres témoins qui se trouvaient là, et il compte que le monde croira en sa propre et injustifiée assertion. Mises en lumière à l'époque, ses observations auraient pu être utiles ; tandis qu'à cette date éloignée elles sont sans aucune valeur. M. Spiller semble s'imaginer que, tandis que tout dans la nature doit être contrôlé par des expériences sérieuses, ses propres conclusions précipitées doivent être accueillies sans réserves.

La première accusation que M. Spiller lance contre moi, c'est de supprimer la vérité. Il me fait dire que dans le *Quarterly journal of science*, j'ai rapporté certains phénomènes, et que j'en ai attribué la production à un genre de force jusqu'ici inconnue, bien que lui M. Spiller m'eût expliqué, il y avait six mois de cela, par quels *trucs* ces choses étaient reproduites (1).

(1) *Écho*, 6 novembre 1871.

Des différentes formes sous lesquelles cette accusation a été répétée, il ressort que M. Spiller essaye d'établir, ou qu'il était présent aux expériences d'essais sur lesquelles se basaient mes mémoires qui ont paru dans le *Quarterly journal of science*, ou bien que ces mémoires n'étaient que le récit de ce qui avait eu lieu en sa présence chez M. Serjeant Cox. Or, je n'ai publié aucune espèce de relation d'expériences auxquelles M. Spiller ait été présent, et dans aucun de mes mémoires je n'y ai fait allusion. Donc son assertion est fausse, de quelque côté qu'on l'envisage.

Dans l'*Echo* du 10 novembre, j'ai donné une analyse complète de ces diverses accusations, et en mettant en colonnes parallèles les extraits des lettres et des allégations de M. Spiller qui ont été imprimées, je lui ai pleinement prouvé que, dans chaque cas, il a fait un faux exposé des faits.

Pour montrer combien j'ignorais ses prétendues explications de quelques bagatelles qu'il pensait avoir découvertes chez M. Serjeant Cox, et pour prouver avec quel peu de succès je l'ai prié de m'instruire de ce qu'il prétend maintenant avoir été connu de moi, je n'ai besoin que de citer la lettre que je lui écrivais le 24 mai dernier. Elle est ainsi conçue :

Vous venez pour la troisième fois de me donner, avec beaucoup de mystère, l'avis que vous êtes en possession d'un fait qui est de nature à modifier complètement mon opinion au sujet de M. Home. Or, je vous demande s'il ne serait pas beaucoup plus digne de notre amitié de me faire connaître franchement et loyalement

ce que vous savez plutôt que de me tenir en suspens de semaine en semaine. Vous dites qu'il vous est impossible de l'écrire. Voilà une parole que je ne comprends pas. Si vous voulez me donner une pleine connaissance de ce fait, et ne rien insinuer de malveillant contre ma famille ou contre moi-même, je vous promets que non seulement je vous en serai très reconnaissant, mais encore que je prêterai la plus sérieuse attention à ce que vous me direz. »

Monsieur Spiller n'est jamais venu, et mon appel pressant de me mettre en possession des faits cachés qu'il connaissait est demeuré sans réponse. Et il a encore l'audace de dire que je connaissais parfaitement l'explication des phénomènes dont il a été témoin !

Mais on a dit plus loin que M. Spiller était mon aide pendant mes expériences d'essais, et qu'il découvrit chez moi comment le tour de l'accordéon s'exécutait (1). M. Spiller n'était pas mon aide, et il n'a été présent chez moi dans aucune circonstance où l'on ait fait usage de l'accordéon ou de tout autre appareil. Je renvoie à ce qu'il a dit à propos de la seule occasion qu'il a jamais eue de voir un accordéon dans la même chambre que M. Home. Je cite d'après une lettre qu'il m'écrivit le 3 mai (2) : « L'affaire de l'accordéon (chez M. Serjeant Cox) était tant soit peu curieuse, mais dans ce cas je n'étais *pas* sous la table au moment où *la Dernière rose d'été* fut jouée. » D'après l'expérience que j'ai de la méthode logique de M. Spiller, je ne suis pas surpris qu'il infère qu'être sous la table et

(1) *English Mechanic*, 3 novembre 1871.
(2) Publiée par M. Spiller, dans l'*Écho* du 6 nov. 1871.

découvrir comment le tour s'exécute est exactement la même chose.

Réexposer le problème de l'accordéon prendrait trop de place, mais je renvoie ceux que cela intéresse à la description que j'en ai donnée dans le *Quarterly journal of science* de juillet dernier. Si M. Spiller a réellement découvert comment le tour s'exécute, pourquoi ne le publie-t-il pas? Car alors il aurait résolu un des problèmes les plus embarrassants qui se soient jamais présentés à lui, problème dont des têtes bien plus sages que la sienne n'ont pas encore trouvé la solution. Empêché par l'éditeur de l'*Echo* de faire plus longtemps usage des colonnes de ce journal, M. Spiller se réfugie dans celles de l'*English Mechanic* (1), et là il réitère les accusations dont je viens de montrer la fausseté au moyen de ses propres lettres. Il se plaint que les exposés inexacts et les faux rapports qu'il a faits aient attiré sur lui une critique sévère. Cela est vrai : mais cette critique n'est que la conséquence de ses attaques injustifiables. Je ne puis pas argumenter avec mon détracteur au sujet de la force psychique, ou à propos de l'explication des phénomènes mentionnés à mes séances d'essais, à cause de cette raison suffisante : qu'il n'a jamais assisté à aucune de ces expériences, et qu'il n'a eu aucune occasion de connaître ces phénomènes, excepté par les mémoires que j'ai publiés. Se posant en critique de mes investigations, il évite avec soin toute allusion à aucun de ces mémoires, et il chante victoire à propos d'une pauvre re-

(1) *Englisch Mechanic*, 1er décembre 1871.

marque qu'il a faite sur la grosseur de ce qu'il appelle la breloque « monstre » suspendue à la chaîne de montre de M. Home. Quelqu'un d'étranger à la chose s'imaginerait qu'il doit résulter quelque chose de très important des dimensions exactes et du pouvoir réfléchissant de ce colifichet.

Mais quels sont les faits? Dans la lettre qu'il m'a adressée le 3 mai (1), parlant d'un accordéon qu'il a vu, chez M. Serjeant Cox, jouer entre les mains de M. Home, M. Spiller dit qu'il vit un éclat de lumière pendant qu'il était sous la table de la salle à manger, « *lumière réfléchie* par la *surface brillante* de cette breloque; » et le 31 octobre (2), son ami B. pour lequel il se porte garant, raconte d'une manière tout à fait différente l'histoire de cette lumière, qui, nous dit-on alors pour la première fois, « se jouait sur les doigts de M. Home au moment où ils étaient sur ses genoux, effet produit par la réflexion du « *côté opposé et poli* » de la breloque en question. » Pour ce qui me concerne, je n'ai rien vu de cette prétendue lumière; et M. Home non plus n'y a pas fait attention. Mon rôle, dans cette opération, était simple. En cette occasion M. Spiller était l'observateur critique qui se tenait sous la table, et tout ce que j'avais à faire était de mettre par écrit ce qu'il disait. Dans les notes que j'ai écrites au moment même, et que neuf témoins ont approuvées, je lis : « M. Spiller a déclaré que l'accordéon, pendant qu'il jouait, semblait lumineux par lui-même.

(1) *Écho* du 6 novembre 1871.
(2) *Écho* du 31 octobre 1871.

Plus tard il a nié cela. Libre à lui d'agir ainsi, car la question de savoir s'il a vu de la lumière ne tire pas à conséquence; la vraie question est celle-ci : l'accordéon jouait-il, et comment était-il joué?

Si M. Spiller a réellement aperçu de la lumière, la source de cette lumière qu'il a dit avoir vue, ou la grosseur des breloques de M. Home, n'ont rien à démêler avec le sujet de mes investigations. Quand même cette breloque aurait été aussi grosse qu'une assiette, et aussi polie qu'un miroir; quand même la lumière réfléchie aurait été aussi brillante que le soleil en plein midi, ce a ne ferait que démontrer l'incapacité de mon calomniateur, en tant qu'observateur, pour ne l'avoir pas découvert; ou son peu d'exactitude comme témoin pour ne pas l'avoir signalé au moment même, lorsqu'il était possible par une vérification immédiate de le constater ou non.

Dans un endroit, M. Spiller parle de la « *surface brillante* » de cette breloque; ailleurs, de « *son revers poli,* » et en une troisième occasion, il attire l'attention sur le fait que le platine « est un métal blanc employé quelquefois pour les réflexions. » Or, à ces assertions inconséquentes j'oppose des faits.

La breloque en question est actuellement sous mes yeux. La face et son revers sont tout à fait semblables, et tout est tellement couvert d'ornements gravés qu'il n'y existe pas une seule particule de platine poli. Bien plus, sur chaque côté, il y a quinze ornements en métal de formes différentes et en relief, qui diminuent encore la quantité de lumière réfléchie

par la surface. En outre, j'ai examiné avec beaucoup de soin les propriétés optiques de cette breloque. Mesuré par un photomètre exact, le pouvoir réflecteur de chaque face se trouve être égal à celui d'un miroir de verre argenté de 1.8 millimètres carrés (moins de $\frac{1}{10}$ de pouce). J'engage M. Spiller à garder à l'avenir le silence au sujet de cette breloque « monstre » ou, comme un second Frankenstein, il verra qu'il a évoqué du fond de sa conscience intime un monstre qui dévorera sa réputation.

Mais de toutes les allégations sans fondement que mon maladroit adversaire a mises en circulation, la plus outrageante est qu'on l'a menacé de poursuites judiciaires (1), pour avoir refusé de signer le compte rendu que je lui avais envoyé de la séance à laquelle il avait assisté chez M. Serjeant Cox. Or, quoique l'absurdité d'une pareille menace, faite en présence même d'un savant docteur en droit, soit évidente pour tout le monde, je dois affirmer, et je le fais de la manière la plus formelle, que cette accusation est *complètement fausse*. Je n'ai jamais menacé M. Spiller de poursuites judiciaires; je ne lui ai jamais insinué pareille chose, si peu que ce fût; jamais une telle pensée n'est entrée dans mon esprit, et rien de ce qu'il a dit ou écrit à propos de cette controverse n'a pu un seul moment m'amener à nourrir l'idée de pareilles poursuites (2).

(1) *Englisch Mechanic*, 1er décembre 1871.

(2) Depuis que ces lignes ont été écrites, on a fait retirer à M. Spiller son accusation (*English Mechanic*, 22 décembre 1871). La façon désagréable avec laquelle il ré-

J'espère que j'en ai fini maintenant avec la tâche, répugnante pour moi, de relever les fausses et méchantes allégations, de réfuter les exposés inexacts me concernant, et qu'il me sera permis de me consacrer de nouveau à mes paisibles recherches.

racte ses paroles agressives « *J'ai été menacé de poursuites judiciaires*, » montre que son violent désir de dire quelque chose de méchant l'a conduit à dire une chose qui n'existait pas.

CORRESPONDANCE

AU SUJET DE LA RÉFUTATION PAR LE DOCTEUR CARPENTER

DE LA PREUVE EXPÉRIMENTALE DONNÉE PAR M. W. CROOKES

de l'existence d'une force inconnue jusqu'à ce jour.

Le docteur W. B. Carpenter, F. R. S., a produit dans une conférence publique une expérience qu'il a prétendu être celle sur laquelle je me fondais pour prouver l'existence d'une force jusqu'ici inconnue. Ce n'était pas là mon expérience, mais une inqualifiable contrefaçon. Sommé de se justifier pour le tort qu'il m'avait ainsi fait publiquement, le docteur Carpenter en a rejeté la responsabilité sur d'autres personnes qui, dit-il, l'ont ainsi renseigné. J'imprime ici cette correspondance, et je la soumets au jugement du monde savant.

William Crookes.

20, Mornington Road, N. W. 21 février 1872.

Au professeur G. G. Stokes, secrétaire de la Société Royale.

Cher Monsieur,

Mon attention a été appelée sur quelques allégations émises publiquement par le docteur W. B. Carpenter, F. R. S., qui s'autorise de vous à propos de quelques sérieuses inexactitudes à mon endroit.

Le vendredi, 19 janvier 1872, dans une conférence à Vestry-Hall, Chelsea, le docteur Carpenter a dit; L'été dernier, M. William Crookes adressa à la Société

Royale un mémoire contenant des recherches sur ce qu'il appelait une nouvelle force. Le secrétaire le lui retourna avec une lettre lui disant que la Société ne refuserait pas de recevoir des mémoires sur ce sujet, mais qu'il fallait donner quelque preuve scientifique. M. Crookes en envoya un autre sur une nouvelle série d'expériences. Le secrétaire ne voulut pas assumer la responsabilité de refuser ce mémoire, et c'est ainsi qu'il vint devant le Conseil de la Société Royale : il n'était pas d'usage dans le Conseil de repousser un mémoire adressé par un membre de la Société. Il y a un mois que le second mémoire de M. Crookes vint devant le Conseil, et une commission de deux membres fut nommée pour l'examiner. Ces Messieurs firent hier leur rapport au Conseil; et il fut décidé à l'unanimité qne le mémoire serait retourné à son auteur, parce que, d'après l'opinion de la Société Royale, il n'avait aucune valeur. Toute personne qui a dans sa maison une balance peut faire une expérience qui prouvera la fausseté d'un des points du mémoire de M. Crookes.

Alors le docteur Carpenter a effectué une expérience tendant à faire voir (et il y a eu des personnes dans l'assistance qui ont cru que c'était réellement prouvé) que j'ignorais les plus simples notions de la mécanique, et que j'avais été abusé par une expérience dont un écolier intelligent aurait signalé l'erreur. Il a exhibé un verre d'eau équilibré par un poids égal sur une balance, et a montré qu'en plongeant un doigt dans l'eau, c'est-à-dire en exerçant une pression exactement égale au poids de l'eau déplacée par le doigt immergé, il augmentait le poids de ce côté de la balance. Or, à moins que l'assistance ne fût portée à croire que j'ignorais ce simple fait puéril, et bien plus,

que ce fait rendait complètement raison du résultat de mon expérience, dans quel but cette expérience a-t-elle été faite?

Un gentleman présent qui avait lu le compte rendu de mes recherches écrivit après cette séance au docteur Carpenter, pour protester contre cette expérience trompeuse que l'on avait mise en avant comme la représentation fidèle de mes essais. Dans la réponse à cette protestation, le docteur Carpenter dit :

« Bien loin d'avoir cherché à nuire à M. Crookes dans le sein de la Société Royale, je n'ai même eu connaissance de son envoi d'un second mémoire qu'après que le Conseil l'a eu repoussé. Ce rejet eut lieu dans l'après-midi du jeudi, et ce ne fut qu'à la réunion du soir que le professeur Stokes et sir Charles Wheatstone m'en donnèrent connaissance, ainsi que des raisons qui l'avaient motivé. Ce que j'ai *exposé* quant à l'expérience de la balance faite par M. Crookes, l'a été *sur leur autorité* (1), et je suis prêt à le prouver, si on conteste l'exactitude de mon assertion. »

Or comme membre de la Commission qui décida le rejet de mes mémoires, vous devez ne pas ignorer que l'expérience de la balance du docteur Carpenter dénature complètement ma propre expérience. Les dessins que j'en ai donnés ont dû vous montrer que le vase d'eau se trouvait sur le centre du point d'appui. Vous avez dû aussi lire dans mon dernier mémoire qu'en immergeant le plus possible la main dans l'eau, le niveau ne s'en élevait pas assez pour produire une action *quelconque* sur l'index de la balance. »

(1) Les mots en *italique* sont du docteur Carpenter.

D'après la construction de l'appareil, ainsi que cela se voit par plusieurs dessins et photographies, dont la description est amplement détaillée, vous avez pu voir aussi que non seulement il était impossible à un pareil effet de se produire, mais que la simple expérience où j'avais employé le contact par l'eau, avait été spécialement imaginée dans le but de détruire quelques objections insoutenables que vous aviez élevées vous-même contre une de mes premières expériences.

Mes mémoires, ainsi que les dessins qui les accompagnent, prouvent donc clairement que je n'ai pas pu commettre la bévue que le docteur Carpenter, dans une conférence publique, a mise à ma charge ; et comme le docteur Carpenter, pressé sur ce sujet, s'efforce maintenant de jeter sur vos épaules le poids de ce faux exposé, je vous serai obligé de me faire savoir si vous avez réellement prononcé les paroles qu'il vous attribue.

Je demeure,

Votre bien dévoué,

WILLIAM CROOKES.

J'adressai une lettre semblable à sir Charles Wheatstone, et en temps convenable je reçus les réponses suivantes :

Athenœum Club, Pall Mall, 28 février 1872.

Cher Monsieur,

La conversation entre sir Charles Wheatstone, le docteur Carpenter et moi, à laquelle vous faites allusion dans votre lettre du 21 courant, est complètement sortie de ma mémoire. Elle n'attira pas particulièrement mon attention, car je ne supposais pas qu'une simple conversation fortuite, tenue dans la salle à thé

de la Société Royale, allait être reproduite à une conférence publique avec plus ou moins d'exactitude. Je ne puis parler avec certitude que de ce que j'aurais pu dire ou ne pas dire, d'après le souvenir distinct de ce que je savais alors.

Vous devez vous rappeler que quand je vous écrivis au sujet de votre premier mémoire, j'établissais comme étant mon opinion que par le simple fait qu'un mémoire cherchait à établir l'existence d'une force jusqu'ici non reconnue, ce n'était pas une raison pour qu'une Société savante se refusât à l'accepter, mais que *c'en* était une pour que les expériences fussent soumises au contrôle le plus rigoureux. Vous acceptiez cette situation comme parfaitemnt loyale et raisonnable. J'indiquais aussi les modes qu'on pouvait concevoir pour expliquer les résultats de quelques-unes des expériences que vous décriviez en les rattachant à l'action de causes parfaitement connues. Je n'affirmais pas que les résultats étaient *réellement produits* de la façon particulière que j'avançais, mais seulement qu'on pouvait raisonnablement *concevoir qu'ils avaient été produits ainsi*, de sorte que toute personne voulant établir l'existence d'une nouvelle force, était tenue dans sa démonstration à détruire ces objections.

Entre autres choses, je faisais remarquer que le vase de verre rempli d'eau, dont vous vous étiez servi dans une de vos expériences, reposait sur la planche à une certaine distance du point d'appui; et que, par conséquent, lorsque la main s'enfonçait dans l'eau contenue dans le vase de cuivre (qui, reposant sur un support solide et indépendant, plongeait dans l'eau contenue dans le vase de verre, avec lequel son intérieur communiquait par le moyen d'un trou), si l'eau avait le temps de s'écouler, la pression sur le fond du vase de verre devait s'accroître du poids de l'eau déplacée par la main, et par conséquent la balance à ressort devait en être affectée.

Je ne me rappelle pas en ce moment si, dans la lettre

de réponse que vous m'avez écrite, ce point particulier était mentionné, mais cela est de peu d'importance, car dans votre second ou votre troisième mémoire, peut-être dans tous les deux, j'ai remarqué particulièrement que vous aviez modifié votre expérience en plaçant le vase de verre, par son milieu, sur le point d'appui, et que vous aviez expérimenté d'une façon directe si, en introduisant la main dans l'eau du vaisseau de cuivre, on produisait un effet sensible sur la balance.

Je remarquai spécialement que, dans mon opinion, ces modifications avaient été faites expressément pour répondre à certaines objections que j'avais élevées. Il est donc tout à fait impossible que dans la conversation que j'ai eue avec le docteur Carpenter, après qu'on eut pris la résolution de vous retourner vos mémoires, j'aie pu les représenter comme donnant prise à cette objection. J'ai pu lui avoir parlé à ce sujet (j'ignore si je l'ai fait) lorsque votre premier mémoire avait seul paru; et si cela est, on conçoit qu'il ait pu confondre deux conversations tenues, l'une, il y a quelques mois, et l'autre, tout récemment.

Je désire faire une remarque avant de conclure. La question portée devant la Commission des Mémoires de la Société Royale, au sujet de vos envois, était simplement de savoir s'ils seraient reçus ou refusés. La décision de la Commission, telle qu'elle est inscrite sur les registres, porte cette simple mention « Refusés. » Quant à l'appréciation qu'individuellement chaque votant a pu se former sur la valeur de vos mémoires, quant aux considérations qui ont pu influencer son vote, ce sont là des questions auxquelles chacun peut répondre seul; en sorte que personne, selon moi, n'a le droit de dire qu'il connaît les raisons de cette décision.

Je suis, cher Monsieur,

A vous bien sincèrement
G. G. Stokes.

(A Monsieur William Crookes, F. R. S.

19 Park Crescent, Portland Place N. W. 14 mars 1872.

Cher Monsieur,

Je n'ai pas dit au docteur Carpenter que votre expérience au moyen de l'eau *prouvait contre* l'existence de la force psychique que vous avez supposée ; ce que j'ai dit, c'est qu'aucun argument en sa faveur ne pouvait être tiré de l'expérience que vous avez mise en lumière d'une façon si distinguée.

Vous dites, à la page 20 de votre premier mémoire : « Je construis maintenant un appareil dans lequel le contact est produit par le moyen de l'eau, de telle manière qu'il est impossible de transmettre à la planche un mouvement mécanique. » Et plus loin, page 28 : » Comme la transmission mécanique de la force est par ce moyen complètement supprimée entre le vase de cuivre et la planche, il s'ensuit que l'action de la force musculaire est complètement éliminée. » Dans ces deux phrases vous expliquez pourquoi vous employez l'intermédiaire de l'eau, et vous ne dites rien d'où je puisse inférer que vous aviez quelque autre raison d'agir ainsi. De plus il est évident que dans les expériences qui furent d'abord communiquées au professeur Stokes, le vase d'eau n'était pas placé immédiatement au-dessus du point d'appui du levier, car vous dites, page 28 : « Dans mes premières expériences avec cet appareil, expériences dont il est question dans la lettre du professeur Stokes et dans ma réponse, le vase d'eau n'était pas au-dessus du point d'appui, mais plus près de B. » C'est un fait incontestable que dans de telles conditions une pression mécaniqne s'exerce sur le levier quand ou plonge la main dans l'eau ; et il dépend de la sensibilité de la balance et de la façon de placer le vase, que l'effet en question se produise ou non. Un déplacement de 3 pouces cubes d'eau exercerit une pression qui, directement appliquée à votre machine égalerait 6,816 grains, et la pression maximum de votre prétendue force psychique est de 5,000 grains

d'après votre propre dire. La variation de pression constatée dans votre expérience découlerait naturellement de la quantité variable due à l'instabilité de la main plongée dans le liquide.

De ce qui précède, il me semble que votre expérience du vase d'eau ne prouve pas un iota en faveur de votre doctrine de la force psychique, et qu'elle ne démontre pas que l'effet produit n'est pas mécanique, bien qu'elle puisse aisément amener les persounes, qui ne connaissent pas les lois de l'hydrostatique, à conclure qu'aucune pression mécanique ne peut se communiquer sous de pareilles conditions.

Je ne puis pas découvrir quel rôle vous avez intention de faire jouer à l'eau en plaçant un peu plus tard le vase sur le point mort, et il me paraît contraire à toute analogie qu'une force qui agit conformément aux lois physiques puisse produire le mouvement d'un levier en agissant sur son point d'appui.

Votre bien dévoué,

WHEATSTONE.

A Monsieur William Crookes.

P.-S. — Ci inclus une note que j'ai reçue du Dr Carpenter.

UNIVERSITÉ DE LONDRES

Burlington Gardens W, 28 février 1872.

Cher Monsieur Charles,

Si vous entrez en communication avec M. Crookes à propos du sujet dont vous m'avez parlé, il sera bon que vous lui fassiez connaître qu'elle a été ma manière de le comprendre, d'après votre opinion et d'après celle du professeur Stokes, et quel est l'exposé que j'en ai fait dans la conférence que j'ai donnée.

J'avais compris, d'après vous, que M. Crookes avait présenté la descente d'un vase équilibré rempli d'eau dans laquelle M. Home immergeait ses doigts, comme

la preuve de l'action d'une force qui ne pouvait pas être mécanique et qui, par conséquent, doit être une *nouvelle force* que nous appellerons psychique, spirituelle ou comme il vous plaira.

Et j'ai montré à mon auditoire qu'en plongeant les doigts dans un gobelet d'eau ainsi équilibré, on en provoquait la descente tout simplement par uue pression hydrostatique ; et de ce fait je tirais la conclusion que l'expérience de M. Crookes ne donnait aucune espèce de preuve de l'existence d'une force qui ne nous fût pas connue.

Si j'ai en quelque façon mal compris votre exposé de l'expérience de M. Crookes, et qu'en conséquence je lui aie porté tort en le reproduisant, je suis tout disposé à faire toute rectification que vous (que je considère comme notre ami commun) jugerez nécessaire.

Croyez-moi

Votre bien dévoué,

William B. Carpenter.

A M. Ch. Wheatstone,

20, Mornington Road, N. W. 27 mars 1872.

Cher Monsieur Charles,

Vous me permettrez de protester contre l'assertion que l'on ignorait les expériences que j'ai fait connaître dans mon mémoire du 27 septembre 1871, adressé à la Société Royale, et contre la discussion qu'on a fait se porter sur une expérience moins décisive rapportée dans un précédent mémoire. Les expériences du 27 septembre 1871 sont celles auxquelles le docteur Carpenter a fait allusion, et dont le professeur Stokes et vous-même avez rendu compte. Il est évident qu'il en est ainsi d'après le langage du docteur Carpenter à Chelsea et ailleurs :

« M. William Crookes a adressé l'été dernier, 14 et 28 juin 1871, à la Société Royale, un mémoire con-

tenant des recherches sur ce qu'il appelait une nouvelle force. Le secrétaire le lui retourna..... Plus tard M. Crookes en a envoyé un autre sur une nouvelle série d'expériences (27 septembre 1871)..... Le secrétaire ne voulut pas assumer la responsabilité de refuser ce mémoire, et c'est ainsi qu'il vint devant le Conseil de la Société Royale..... Il y a un mois que le second mémoire de M. Crookes vint devant le Conseil, et une commission de deux membres fut nommée ponr l'cxaminer..... Ces Messieurs firent hier leur rapport au Conseil (13 janvier 1872); et il fut décidé à l'unanimité que le mémoire serait retourné à son auteur, parce que, d'après l'opinion de la Société Royale, il n'avait aucune valeur.

« Ce rejet eut lieu dans l'après-midi du jeudi (18 janvier 1872), et ce ne fut qu'à la réunion du soir que le professeur Stokes et Sir Charles Wheatstone m'en donnèrent connaissance, ainsi que des raisons qui l'avaient motivé. Ce que j'ai exposé, quant à l'expérience de la balance faite par M. Crookes, l'a été *sur leur autorité.* »

Le docteur Carpenter parle donc ici des expériences mentionnées dans mon mémoire du 27 septembre 1871, et il dit que non seulement vous lui fîtes connaître les motifs du rejet de ce mémoire, le jour même que cela arriva, mais encore que vous lui décrivîtes une des expériences qu'il contenait.

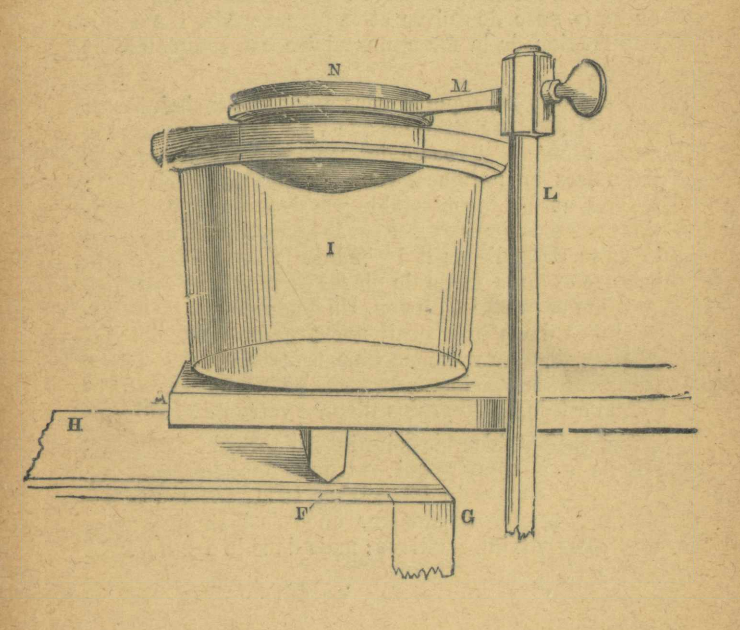
Je dois donc reprocher à la discussion de s'être écartée de son but, de l'expérience en question présentée à la Société Royale, pour se baser sur une forme imparfaite de la même expérience qui était simplement rapportée dans un écrit publié ailleurs.

Vous citez les mots suivants de mon mémoire réimprimé du « *Quarterly journal of science,* » numéro du 1er octobre 1871 : « Comme la transmission mécanique de la puissance est par ce moyen supprimée entre le vase de cuivre et la planche, il s'ensuit que l'action de la force musculaire est complètement éliminée. »

Vous citez aussi un renvoi dans lequel je parle d'une ancienne expérience effectuée d'une manière imparfaite, et alors vous commentez ces passages, vous parlez de lois hydrostatiques bien connues, et vous faites des calculs, comme si les expériences que j'ai publiées justifiaient réellement ces sévères remarques.

Il est très regrettable que vous ayez choisi dans ma brochure deux passages qui se trouvent page 28, et que vous ayez négligé de lire les quelques lignes qui se rapportent à ces passages; sans cela il eût été clair pour vous que l'exposé que vous avez fait d'une loi hydrostatique, évidente en elle-même, n'avait pas à porter sur le cas en question.

Permettez-moi de réparer cet oubli. Le paragraphe suivant, page 28 de ma brochure, comble la lacune qui existe entre les deux passages que vous citez :

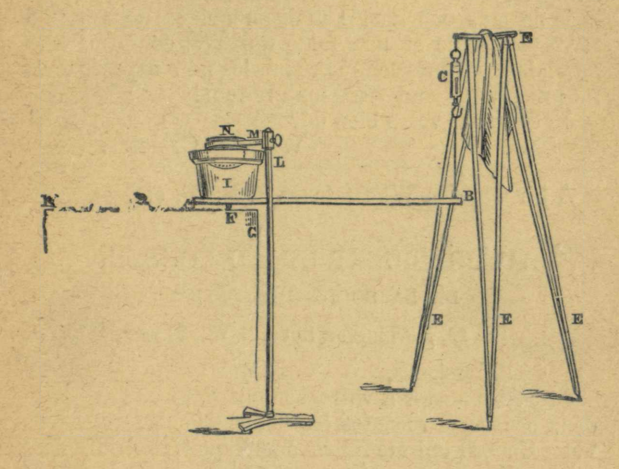


« Sur la planche, juste au-dessus du point d'appui, st placé un vase de verre I, rempli d'eau. L est une barre de fer massive, munie d'un bras et d'un anneau M N, dans lequel repose uu vase en cuivre hémisphérique, dont le fond est percé de plusieurs trous. La barre de fer est à 2 pouces de la planche AB ; le bras et le vase de cuivre M N sont ajustés de telle sorte que ce dernier plonge dans l'eau d'un pouce et demi, et se trouve à 5 pouces 1/2 du fond du vase I, et à 2 pouces de sa circonférence. Si l'on secoue ou si l'on frappe le bras M ou le vase N, cela ne produit sur la planche A B aucun effet mécanique appréciable qui puisse impressionner la balance. *Si l'on plonge dans l'eau la main dans toute sa longueur, au point N, cela ne produit pas sur la balance la moindre action sensible.* Comme la transmission mécanique de la puissance (de M. Home) est par ce moyen entièrement supprimée entre le vase de cuivre et la planche AB, il s'ensuit que l'action de la force musculaire est complètement éliminée.

J'aime à croire que si vous aviez lu l'enchaînement qui unit les deux citations que vous avez faites de mon écrit, ou même si vous aviez remarqué les phrases que j'ai mises en italiques, vous n'auriez pas écrit ceci : « C'est un fait incontestable que dans de telles conditions une pression s'exerce sur le levier quand on plonge la main dans l'eau ; il dépend de la sensibilité de la balance et de la façon de placer le vase que l'effet en question se produise ou non. Un déplacement de 3 pouces cubes d'eau exercerait une pression qui, directement appliquée à votre machine, égalerait 6,816 grains ; et la pression maximum de votre prétendue force psychique est de 5,000 grains, d'après votre propre dire. »

J'ai préféré faire mes citations d'après la réimpression de mon mémoire qui se trouve dans le *Quarterly journal of science* du 1er octobre 1871, parce que vos citations semblent montrer que c'est là que vous avez puisé vos informations ; mais dans la communica-

tion que j'ai faite à la Société Royale, le 27 septembre 1871, communication sur laquelle le docteur Carpenter et vous vous vous basez, la même expérience se trouve décrite dans des termes presque identiques, elle est de plus illustrée de photographies de l'appareil



Mais pourquoi rapporter seulement mon expérience du contact par l'eau? La vraie explication est celle qui concilie tous les faits qu'on ne peut contester. Comment « la loi hydrostatique bien connue rend-elle compte de l'expérience 2, dans laquelle le vase d'eau a été supprimé? Comment explique-t-elle l'expérience 3, dans laquelle la force agissait à la distance d'un pied? ou bien encore l'expérience 4, où la force se faisait sentir à 3 pieds de distance, ou enfin les expériences 5 et 6 pour lesquelles un appareil d'un autre genre a été employé, et où la force a également agi à distance?

La seule phrase de votre lettre qui ait quelque rapport à mes expériences actuelles est la dernière, où vous dites : « Je ne puis pas découvrir quel rôle vous avez intention de faire jouer à l'eau en plaçant un peu

plus tard le vase sur le point mort; et il me paraît contraire à toute analogie qu'une force qui agit conformément aux lois physiques puisse produire le mouvement d'un levier en agissant sur son point d'appui. »

J'approuve pleinement ce que vous dites là. Moi non plus, je ne puis comprendre le rôle joué par l'eau; et je ne puis exprimer l'analogie qui existe entre la force psychique et une force qui agit conformément aux lois physiques connues. Mais les faits exposés dans mes mémoires sont vrais malgré tout!

Je demeure votre bien dévoué,

WILLIAM CROOKES.

A Sir Charles Wheatstone, F. R. S., etc.

AU PRÉSIDENT ET AU CONSEIL
DE LA SOCIÉTÉ ROYALE

20, Mornington Road, N. W., 30 mars 1872.

Messieurs,

Je désire porter à votre connaissance ce fait, qu'en deux occasions récentes les délibérations secrètes de votre Conseil ont été rendues publiques, contrairement à la pratique honorable et salutaire qui avait été en vigueur jusqu'ici.

Dans un article du *Quarterly Review* (nº 262, p. 343) qu'on comprend être de la plume du docteur W. B. Carpenter, membre de laociété Royale, le chroniqueur dit :

« Pour cette découverte, il fut récompensé (c'est de moi dont il est question) du titre de membre de la Société Royale; mais nous parlons à bon escient en disant que cette distinction lui fut conférée avec beaucoup d'hésitation, parce que les capacités qu'il avait manifestées dans cette recherche avaient été purement techniques. »

Personne, cela est évident, n'a le droit de révéler ce qui se passe dans les délibérations privées du Conseil.

Dans les discussions qui ont lieu pour l'éligibilité des différents candidats au titre de membre de la Société, il faut nécessairement comparer les titres, et considérer pleinement les mérites de chaque individu ; non seulement on doit discuter les capacités intellectuelles d'un homme, mais encore son caractère moral et social. Mais si ces discussions sont plus tard révélées et *publiées*, il n'est pas un homme s'étant présenté pour être admis dans la Société Royale, dont la réputation puisse être exempte d'accusations fondées sur des ouï-dire et des preuves incomplètes.

De plus, le vendredi 19 janvier 1872, le docteur Carpenter, dans une conférence qu'il fit à Vestry Hall, Chelsea, dit ceci, en parlant d'un mémoire qui était venu récemment devant vous :

« Il y a un mois que le second mémoire de M. Crookes vint devant le Conseil (de la Société Royale), et une Commission de deux membres fut nommée pour l'examiner. Ces Messieurs firent hier leur rapport (18 janvier 1872), et il fut décidé à l'unanimité que le mémoire serait retourné à son auteur, parce que, d'après l'opinion de la Société Royale, il n'avait aucune valeur. »

Le docteur Carpenter n'est pas membre de votre Conseil ; ce qu'il établit doit donc, si c'est la vérité, être le résultat d'ouï-dire ; et quand le mémoire refusé me fut retourné le 18 janvier, il n'était accompagné d'aucunes remarques tendant à confirmer l'opinion que le docteur Carpenter attribue à la Société Royale.

Je le répète : si les délibérations secrètes du Conseil de la Société Royale doivent être rendues publiques, de cette manière insolite et irresponsable, la réputation et la situation scientifique de tous les membres de la Société seront à la merci de n'importe quel conférencier qui voudra bien dire qu'il est dans le secret de vos délibérations.

Que le mérite de tout mém oire traitant de sujets nouveaux et qui passionnent soit l'occasion d'une discussion minutieuse et même personnelle, c'est ce qui

est inévitable et ce qui est la conséquence de la nature du sujet ; mais si des parties de ces discussions, séparées des circoustances qui les accompagnent et les modifient, doivent être publiées sur la foi d'une autorité aussi peu solide que celle de l'exposé travesti de quiconque prétendra qu'on lui a rapporté la substance de la controverse, alors, ou les membres du Conseil ne manisfesteront pas librement leur opinion, ou bien leurs délibérations courront le monde toutes défigurées par la méchanceté de bavards jaloux.

Je prie donc respectueusement le Conseil de la Société Royale de régler cette question de telle sorte qu'elle empêche à l'avenir tout membre de la Société de révéler et de publier les délibérations qui doivent être tenues secrètes.

Je suis, Messieurs,

Votre obéissant serviteur,

WILLIAM CROOKES.

SOCIÉTÉ ROYALE

Burlington House, Londres, le 18 avril 1872.

Cher Monsieur,

Votre lettre du 30 mars, adressée au Président et au Conseil de la Société Royale, a été lue à leur séance de ce jour. Les décisions suivantes ont été prises :

1° Le Président et le Conseil regrettent que les allégations en question aient été publiées, d'abord parce qu'elles sont inexactes sur le point de fait, et ensuite parce qu'il est contraire aux usages de la Société de publier sans autorisation les délibérations du Conseil.

2° Qu'il sera donné communication à M. Crookes de la décision qui précède.

Je suis, cher Monsieur,

à vous bien sincèrement,

G.-G. STOKES,

secrétaire de la Société.

A M. WILLIAM CROOKES, F. R. S.

NOTES

SUR DES

Recherches faites dans le domaine des Phénomènes

APPELÉS SPIRITES

PENDANT LES ANNÉES 1870 à 1873

Publiées pour la première fois dans le *Quarterly journal of science* de janvier 1874.

Ainsi qu'un voyageur qui explore quelque contrée lointaine, dont les merveilles n'ont été jusqu'alors connues que par des rumeurs et des récits d'un caractère vague et peu exact; ainsi depuis quatre ans je poursuis assidûment des recherches dans une région des sciences naturelles qui offre à l'homme de science un sol presque vierge.

De même que le voyageur aperçoit dans les phénomènes naturels dont il peut être témoin l'action de forces gouvernées par des lois naturelles, là où d'autres ne voient que l'intervention capricieuse de dieux offensés; de même je me suis efforcé de tracer l'opération des lois et des forces de la nature, là où d'autres n'ont vu que l'action d'êtres surnaturels, ne dépendant d'aucune loi, et n'obéissant à aucune autre force que celle de leur libre volonté.

Le voyageur, dans ses excursions lointaines, dépend entièrement du bon vouloir et de la bienveillance des chefs et de ceux qui exercent la médecine au milieu des tribus chez lesquelles il séjourne; de même, dans mes recherches, non seulement j'ai reçu à un degré marqué

l'aide de ceux qui possédaient les pouvoirs spéciaux que je cherchais à examiner, mais encore j'ai noué de solides et sérieuses amitiés avec beaucoup d'hommes reconnus comme des chefs de l'opinion, et j'ai reçu d'eux l'hospitalité.

De même que le voyageur envoie dans son pays, quand il en trouve l'occasion, un récit succinct de ses progrès, récit qu'accueille souvent l'incrédulité ou la moquerie, parce que nécessairement ce récit n'a aucun lien avec tout ce qui a pu lui donner naissance; de même, en deux occasions, j'ai réuni et publié des faits qui me semblaient frappants et précis; mais ayant omis d'en décrire les phases préliminaires, ce qui eût été nécessaire pour amener l'esprit du public à l'appréciation du phénomène, et pour montrer qu'il se rattachait à d'autres faits observés, ces faits, eux aussi, non seulement rencontrèrent l'incrédulité, mais encore donnèrent naissance à beaucoup d'appréciations malveillantes.

Et enfin, comme le voyageur, ses explorations terminées, revient à ses anciens collaborateurs, réunit toutes ses notes, les range, les met en ordre afin d'en donner au monde un récit qui s'enchaîne; ainsi, en arrivant au terme de cette enquête, j'ai classé et réuni toutes mes observations éparses, afin de les présenter au public sous la forme d'un volume.

Les divers phénomènes que je viens attester sont si extraordinaires et si complètement opposés aux points de croyance scientifique les plus enracinés, — entre autres l'universelle et invariable action de la force de gravitation, — que même à présent, en me rappelant les dé-

tails de ce dont j'ai été témoin, il y a antagonisme dans mon esprit entre ma raison, qui dit que c'est scientifiquement impossible, et le témoignage de mes deux sens de la vue et du toucher (témoignage corroboré par les sens de toutes les personnes présentes) qui me disent qu'ils ne sont point des témoins menteurs quand ils déposent contre mes idées préconçues (1).

Supposer qu'une sorte de folie ou d'illusion vienne fondre soudainement sur toute une réunion de personnes intelligentes, saines d'esprit partout ailleurs, qui sont d'accord sur les moindres particularités et les détails des faits dont elles sont témoins, me paraît plus incroyable que les faits mêmes qu'elles attestent.

(1) Les remarques qui suivent sont tellement de circonstance que je ne puis m'empêcher de les citer. Elles se trouvent dans une lettre particulière d'un vieil ami, à qui j'avais envoyé un exposé de quelques-uns de ces faits. La haute position qu'il occupe dans le monde savant double la valeur de l'opinion qu'il exprime au sujet des tendances des hommes de science. « Je ne puis pas, dit-il, trouver de réponse raisonnable aux faits que vous exposez. Et c'est une chose curieuse que même moi, quelque tendance et quelque désir que j'aie de croire au spiritualisme, quelle que soit ma foi en votre puissance d'observation et en votre parfaite sincérité, j'éprouve comme un besoin de voir par moi-même, et il m'est tout à fait pénible de penser que j'ai besoin de beaucoup de preuves. Je dis pénible, parce que je vois qu'il n'est pas de raison qui puisse convaincre un homme, à moins que le fait ne se répète si souvent, qu'alors l'impression semble devenir une habitude de l'esprit, une vieille connaissance, une chose connue depuis si longtemps qu'on ne peut plus en douter. C'est un des côtés curieux de l'esprit humain, et les hommes de science le possèdent à un haut degré, — plus que les autres, je crois. C'est pour cela que nous ne devons pas dire toujours qu'un homme est déloyal parce qu'il résiste longtemps à l'évidence. Le vieux mur des croyances doit être abattu à force de coups. »

Le sujet est beaucoup plus difficile et plus vaste qu'il ne le paraît. Il y a quatre ans de cela, j'eus l'intention de consacrer un ou deux mois seulement à m'assurer si certains faits merveilleux dont j'avais entendu parler pourraient soutenir l'épreuve d'un examen rigoureux. Mais étant bientôt arrivé à la même conclusion que tout chercheur impartial, c'est-à-dire qu'il « y avait là quelque chose, » je ne pouvais plus, moi, l'étudiant des lois de la nature, me refuser à continuer ces recherches, quel que fût le point où elles pourraient me conduire. C'est ainsi que quelques mois se changèrent en quelques années, et si je pouvais disposer de tout mon temps, il est probable que ces recherches se poursuivraient encore.

Mais d'autres sujets d'intérêt scientifique et pratique appellent à présent mon attention; et comme je ne puis pas consacrer à ces recherches le temps qu'il faudrait et qu'elles mériteraient; comme j'ai la pleine confiance que d'ici à quelques années des hommes de science étudieront ce sujet; comme les occasions que j'ai ne sont plus aussi bonnes qu'elles l'étaient il y a quelque temps, alors que M. D. D. Home était en bonne santé, et que Miss Kate Fox (maintenant Madame Jencken) n'était pas absorbée par ses occupations domestiques et maternelles; pour tous ces motifs, je me vois obligé de suspendre mes investigations en ce moment.

Pour obtenir libre accès auprès des personnes pleinement douées de la faculté sur laquelle portent mes expériences, il fallait un crédit plus grand que celui dont un investigateur csientifique peut disposer. Pour ses adeptes les

plus convaincus, le spiritualisme est une religion. Les médiums, qui dans bien des cas sont les jeunes membres de la famille, sont gardés avec un soin jaloux dont un étranger n'a raison qu'avec difficulté. Croyant sérieusement et consciencieusement en la vérité de certaines doctrines qui reposent sur ce qui leur paraît des manifestations miraculeuses, ces adeptes semblent croire que la présence d'un investigateur scientifique est une profanation du sanctuaire. Par faveur personnelle, j'ai été admis plus d'une fois à assister à des réunions qui offraient plutôt l'aspect d'une cérémonie religieuse que d'une séance de spiritualisme. Mais être admis par faveur une ou deux fois, comme un étranger aurait été autorisé à assister aux mystères d'Eleusis, ou un païen à contempler le saint des saints, ce n'est pas là le moyen de constater les faits et d'en découvrir les lois. — Satisfaire sa curiosité est bien différent de poursuivre une recherche systématique. — Pour moi, je cherche toujours la vérité.

Dans quelques occasions il me fut permis, il est vrai, de faire des épreuves et d'imposer des conditions; mais une fois ou deux seulement, il m'a été possible de faire sortir la prêtresse de son sanctuaire, et dans ma propre maison, entouré de mes amis, de profiter de l'occasion de mettre à l'épreuve les phénomènes dont j'avais ailleurs été témoin, dans des conditions moins concluantes (1). Mes observations à cet égard

(1) Dans ce mémoire je ne donne pas d'exemples de ces cas exceptionnels et je n'en tire aucun argument. Sans cette explication on pourrait croire que la majeure partie des faits que j'ai accumulés, ont été surtout obtenus dans les

trouveront leur place dans l'ouvrage que je publierai.

Suivant le plan que j'avais adopté en d'autres circonstances, — plan qui, tout en heurtant beaucoup les idées préconçues de certains critiques, me paraissait, pour de bonnes raisons, acceptable par les lecteurs du *Quarterly journal of science*, — j'avais l'intention de présenter les résultats de mon travail sous la forme d'un ou deux articles pour ce journal. Mais en revoyant mes notes, j'ai trouvé une telle richesse de faits, une telle surabondance de preuves, une masse si écrasante de témoignages, que pour les mettre tous en ordre, il me faudrait remplir plusieurs numéros du *Quarterly*. Il faut donc qu'actuellement je me contente de donner une esquisse de mes travaux, réservant pour une autre occasion les preuves et les plus amples détails.

Mon but principal sera donc de faire connaître la série des manifestations qui se sont produites chez moi, en présence de témoins dignes de foi, et sous les conditions de contrôle les plus sévères que j'aie pu imaginer. De plus, chaque fait que j'ai observé est corroboré par des observateurs indépendants qui l'ont observé en d'autres temps et en d'autres lieux. On verra que tous ces faits ont le caractère le plus surprenant, et qu'ils semblent tout à fait inconciliables avec toutes les théories connues de la science moderne. M'étant assuré de leur réalité, ce serait une lâcheté morale de leur

quelques occasions dont il est question ici, et naturellement on objecterait qu'il y a insuffisance d'examen à cause du manque de temps.

refuser mon témoignage, parce que mes publications précédentes ont été ridiculisées par des critiques et autres gens qui ne connaissaient rien du tout de ce sujet, et qui avaient trop de préjugés pour voir et juger par eux-mêmes si, oui ou non, ces phénomènes étaient vrais. Je dirai tout simplement ce que j'ai vu, et ce qui m'a été prouvé par des expériences répétées et contrôlées, et « j'ai encore besoin qu'on m'apprenne qu'il n'est pas raisonnable de s'efforcer de découvrir les causes de phénomènes inexpliqués. »

D'abord je dois rectifier une ou deux erreurs qui se sont profondément implantées dans l'esprit du public. L'une, c'est que l'*obscurité* est essentielle à la production des phénomènes. Cela n'est pas le cas. Excepté en quelques circonstances pour lesquelles l'obscurité a été une condition indispensable, comme par exemple les phénomènes d'apparitions lumineuses et quelques autres cas, tout ce que je rapporte a eu lieu à la lumière. Dans les quelques cas où les phénomènes décrits se sont produits dans l'obscurité, j'ai eu bien soin de le mentionner ; de plus, lorsque quelque raison particulière a exigé l'exclusion de la lumière, les résultats qui se sont manifestés l'ont été sous des conditions de contrôle si parfait, que la suppression d'un de nos sens n'a réellement pas pu affaiblir la preuve fournie.

Une autre erreur, qui est commune, consiste à croire que les manifestations ne peuvent se produire qu'à certaines heures et qu'en certains lieux — chez le médium, ou à des heures convenues à l'avance — et partant de cette suppo-

sition erronée, on a établi une analogie entre les phénomènes appelés spirituels et les tours d'adresse des « prestidigitateurs » et des « sorciers » opérant sur leur propre théâtre et entourés de tout ce qui concerne leur art.

Pour faire voir combien tout cela est loin d'être vrai, je n'ai besoin que de dire, qu'à part quelques rares exceptions, les centaines de faits que je me prépare à attester, — faits qui, pour être imités par les moyens physiques ou mécaniques connus, défieraient l'habileté d'un Houdin, d'un Bosco, d'un Anderson, appuyée de toutes les ressources de machines ingénieuses et de leur pratique de longues années, — ces centaines de faits, dis-je, ont tous eu lieu dans ma propre maison, aux époques désignées par moi, et dans des circonstances qui excluaient absolument l'emploi et l'aide du plus simple instrument.

Une troisième erreur est celle-ci : c'est que le médium doit choisir son cercle d'amis et de compagnons qui doivent assister à sa séance ; que ces amis doivent croire fermement à la vérité de n'importe quelle doctrine qu'énoncera le médium ; qu'on impose à toute personne dont l'esprit est investigateur des conditions telles qu'elles empêchent complètement toute observation soigneuse, et facilitent la supercherie et la fraude. A cela je puis répondre et affirmer qu'à l'exception des quelques cas très peu nombreux dont il a été question dans un paragraphe précédent (voyez la note, page 145), cas où les motifs d'exclusion, quels qu'ils aient pu être, ne servaient certes pas de voile à la tromperie, j'ai composé moi-même mon cercle d'amis, j'ai in-

troduit tous les incrédules qu'il m'a plu d'introduire, et j'ai généralement imposé mes propres conditions choisies avec soin par moi-même, pour éviter toute possibilité de fraude. M'étant rendu compte peu à peu de quelques-unes des conditions qui facilitaient la production des phénomènes, mes recherches en ont généralement été couronnées d'un succès égal, et même, dans bien des cas, supérieur à celui qui avait été obtenu dans d'autres occasions où, à raison de fausses idées sur l'importance de quelques pratiques insignifiantes, les conditions imposées pouvaient rendre la découverte de la fraude moins facile.

J'ai dit que l'obscurité n'est pas essentielle. Cependant c'est un fait bien reconnu que, lorsque la force est faible, une lumière vive exerce une action qui contrarie quelques-uns des phénomènes. La puissance de M. Home est assez forte pour surmonter cette influence contraire ; aussi n'admet-il pas l'obscurité pour ses séances. J'affirme, qu'excepté en deux occasions où, pour quelques expériences que je faisais, la lumière a été supprimée, tout ce dont j'ai été témoin a été produit par lui en pleine clarté. J'ai eu maintes occasions d'essayer l'action de la lumière provenant de différentes sources et de couleurs variées : — lumière du soleil, — lumière diffuse, — clair de lune, — gaz, — lampe, — bougie, — lumière électrique, — lumière jaune homogène, etc. — Les rayons qui contrarient les manifestations semblent être ceux de l'extrémité du spectre.

Je vais maintenant procéder à la classification des phénomènes que j'ai observés, en procédant

des plus simples aux plus complexes, et en donnant rapidement, dans chaque chapitre, un aperçu de quelques-uns des faits que je vais avancer. Mes lecteurs voudront bien se souvenir, qu'à l'exception des cas spécialement désignés, les manifestations ont eu lieu dans ma maison, à la lumière, et seulement en présence d'amis à moi, et du médium.

Dans le volume que j'ai en projet, je me propose de donner avec détails tous les contrôles que j'ai adoptés, toutes les précautions que j'ai prises en chaque occasion, et les noms de tous les témoins. Dans ce mémoire-ci je ne ferai que les effleurer.

1re CLASSE.

MOUVEMENT DE CORPS PESANTS AVEC CONTACT MAIS SANS EFFORT MÉCANIQUE

C'est là une des formes les plus simples des phénomènes que j'ai observés. Elle varie en degrés depuis l'ébranlement ou le tremblement d'une chambre et de son contenu, jusqu'à élever réellement dans l'air un corps pesant quand la main est placée dessus. On peut objecter à cela que quand on touche une chose qui est en mouvement il est possible de la pousser, de la tirer, ou de la soulever ; j'ai prouvé par expérience que dans des cas nombreux cela n'a pas pu avoir lieu : mais comme preuves à donner j'attache très peu d'importance à cette classe de phénomènes, et je ne les mentionne que comme préliminaires à d'autres mouvements du même genre, mais produits sans contact.

Ces mouvements, et je puis même dire les

phénomènes de même nature, sont généralement précédés par un refroidissement de l'air tout particulier, qui arrive quelquefois à être un vent bien marqué. Sous son influence j'ai vu des feuilles de papier s'enlever, et le thermomètre baisser de plusieurs degrés. Dans d'autres occasions, dont plus tard je donnerai les détails, je n'ai remarqué aucun mouvement réel de l'air, mais le froid a été si intense que je ne puis le comparer qu'à celui qu'on ressent lorsqu'on tient la main à quelques pouces du mercure gelé.

IIe CLASSE

PHÉNOMÈNES DE PERCUSSION ET AUTRES SONS DE MÊME NATURE

Le nom populaire de raps (coups frappés) donne une idée très fausse de ce genre de phénomènes. A différentes reprises, pendant mes expériencs, j'ai entendu des coups délicats qu'on eût dit produits par la pointe d'une épingle; une cascade de sons perçants comme ceux d'une machine à induction en plein mouvement; des détonations dans l'air, de légers bruits métalliques aigus; des craquements comme ceux qu'on entend quand une machine à frottement est en action; des sons qui ressemblaient à des grattements; des gazouillements comme ceux d'un oiseau, etc.

Ces bruits que j'ai constatés avec presque tous les médiums ont chacun leur particularité spéciale. Avec M. Home ils sont plus variés; mais, pour la force et la régularité. je n'ai ren-

contré absolument personne qui pût approcher de Mlle Kate Fox. Pendant plusieurs mois, j'ai eu le plaisir d'avoir des occasions presque innombrables de constater les phénomènes variés qui avaient lieu en présence de cette dame, et ce sont ces bruits que j'ai particulièrement étudiés. Il est généralement nécessaire, avec les autres médiums, pour une séance régulière, de s'asseoir avant que rien se fasse entendre, mais avec Mlle Fox, il semble qu'il lui soit simplement nécessaire de placer la main sur n'importe quoi pour que des sons bruyants s'y fassent entendre, comme un triple choc, et quelquefois avec assez de force pour être entendus à travers l'intervalle de plusieurs chambres.

J'en ai entendu se produire ainsi dans un arbre vivant, sur un grand carreau de vitre, dans un fil de fer tendu, sur une membrane tirée, dans un tambourin, sur la couverture d'un cab, et dans le parquet d'un théâtre. Bien plus, le contact immédiat n'est pas toujours nécessaire; j'ai entendu ces bruits sortir du parquet, des murs, etc., quand le médium avait les pieds et les mains attachés, quand il était debout sur une chaise, quand il se trouvait dans une balançoire suspendue au plafond, quand il était enfermé dans une cage en fer, et quand il était en syncope sur un sofa. Je les ai entendus sur les verres d'un harmonica, je les ai sentis sur mes propres épaules et sous mes propres mains. Je les ai entendus sur une feuille de papier tenue entre les doigts par un bout de fil passé dans un coin de cette feuille. Avec la pleine connaissance des nombreuses

théories qu'on a mises en avant, surtout en Amérique, pour expliquer ces sons, je les ai éprouvés de toutes les manières que j'ai pu imaginer, jusqu'à ce qu'il ne m'ait plus été possible d'échapper à la conviction qu'ils étaient bien réels et qu'ils ne se produisaient pas par la fraude ou par des moyens mécaniques.

Une question importante s'impose ici à notre attention : *Ces mouvements et ces bruits sont-ils gouvernés par une intelligence?* Dès le premier début de mes recherches, j'ai constaté que le pouvoir qui produisait ces phénomènes n'était pas simplement une force aveugle, mais qu'une intelligence le dirigeait ou du moins lui était associée ; ainsi les bruits dont je viens de parler ont été répétés un nombre de fois déterminé ; ils sont devenus forts ou faibles, et, à ma demande, ils ont résonné dans différents endroits ; par un vocabulaire de signaux convenus à l'avance, il a été répondu à des questions, et des messages ont été donnés avec une exactitude plus ou moins grande.

L'intelligence qui gouverne ces phénomènes est quelquefois manifestement inférieure à celle du médium, et elle est souvent en opposition directe avec ses désirs. Quand une détermination a été prise de faire quelque chose qui ne pouvait pas être considéré comme bien raisonnable, j'ai vu donner de pressants messages pour engager à réfléchir de nouveau. Cette intelligence est quelquefois d'un caractère tel qu'on est forcé de croire qu'elle n'émane d'aucun de ceux qui sont présents.

Je pourrais donner plusieurs exemples comme preuve de ces allégations, mais plus tard,

quand je traiterai de la source de cette intelligence, ce sujet sera discuté plus à fond.

IIIe CLASSE

ALTÉRATION DU POIDS DES CORPS

J'ai répété sous des formes diverses et avec différents médiums les expériences que j'ai déjà décrites dans ces mémoires. Je n'ai donc pas besoin d'en parler plus longuement.

IVe CLASSE

MOUVEMENTS D'OBJETS PESANTS

PLACÉS A UNE CERTAINE DISTANCE DU MÉDIUM

Les exemples où des corps lourds, tels que des tables, des chaises, des canapés, etc., ont été mis en mouvement, sans le contact du médium, sont très nombreux. J'en indiquerai brièvement quelques-uns des plus frappants. Ma propre chaise a en partie décrit un cercle, mes pieds ne reposant pas sur le parquet. Sous les yeux de tous les assistants, une chaise est venue lentement, d'un coin éloigné de la chambre, et toutes les personnes présentes l'ont constaté ; dans une autre circonstance, un fauteuil vint jusqu'à l'endroit où nous étions assis, et sur ma demande, il s'en retourna lentement, à la distance d'environ trois pieds. Pendant trois soirées consécutives, une petite table se mut lentement à travers la chambre, dans des conditions que j'avais tout exprès préparées à l'avance, afin de répondre à toute objection

qu'on aurait pu élever contre ce fait. J'ai obtenu plusieurs fois la répétition d'une expérience que le comité de la Société de Dialectique a considérée comme concluante, savoir : le mouvement d'une lourde table en pleine lumière, le dos des chaises étant tourné vers la table, et chaque personne étant agenouillée sur sa chaise, les mains appuyées sur le dossier, mais ne touchant pas la table. Une fois, ce fait se produisit pendant que j'allais et venais, cherchant à voir comment chacun était placé.

Ve CLASSE

TABLES ET CHAISES ENLEVÉES DE TERRE

SANS L'ATTOUCHEMENT DE PERSONNE.

Quand des manifestations de ce genre sont exposées, on fait généralement cette remarque : « Pourquoi n'y a-t-il que les tables et les chaises qui produisent ces effets? Pourquoi cette propriété est-elle particulière aux meubles? »

Je pourrais répondre que je ne fais qu'observer et rapporter les faits, et que je n'ai pas à entrer dans les pourquoi et les parce que, — mais cependant il est clair que si, dans une salle à manger ordinaire, un corps pesant, inanimé, doit s'élever au-dessus du plancher, ce ne peut guère être autre chose qu'une table ou une chaise. J'ai de nombreuses preuves que cette propriété n'est pas particulière aux meubles seuls; mais comme pour les autres démonstrations expérimentales, l'intelligence ou la force, quelle qu'elle soit, qui produit ces phénomènes, ne peut se servir que des objets qu'elle trouve appropriés à son but.

En cinq occasions différentes, une lourde table de salle à manger s'éleva de quelques pouces à un pied et demi au-dessus du parquet, et dans des conditions spéciales qui rendaient la fraude impossible. Dans une autre circonstance, une table pesante s'éleva au-dessus du plancher, en pleine lumière, pendant que je tenais les pieds et les mains du médium.

Une autre fois la table s'éleva du sol, non-seulement sans que personne la touchât, mais encore dans des conditions que j'avais arrangées à l'avance, de manière à mettre hors de doute la preuve de ce fait.

VIe CLASSE

ENLÈVEMENT DE CORPS HUMAINS

Ces faits se sont produits quatre fois en ma présence, dans l'obscurité. Le contrôle sous lequel ils eurent lieu fut tout à fait satisfaisant, autant du moins qu'on peut en juger ; mais la démonstration par les yeux d'un fait pareil est si nécessaire pour détruire nos idées préconçues « sur ce qui est naturellement possible ou ne l'est pas » que je ne mentionnerai ici que les cas où les déductions de la raison furent confirmées par le sens de la vue.

En une occasion, je vis une chaise, sur laquelle une dame était assise, s'élever à plusieurs pouces du sol. Une autre fois, pour écarter tout soupçon que cet enlèvement était produit par elle, cette dame s'agenouilla sur la chaise, de telle façon que les quatre pieds en étaient visibles pour nous. Alors elle s'éleva à environ

trois pouces, demeura suspendue pendant dix secondes à peu près, et ensuite descendit lentement. Une autre fois encore, deux enfants, en deux occasions différentes, s'élevèrent du sol avec leurs chaises, en plein jour et sous les conditions les plus satisfaisantes (pour moi), car j'étais à genoux, et je ne perdais pas de vue les pieds de la chaise, remarquant bien que personne ne pouvait y toucher.

Les cas d'enlèvement les plus frappants dont j'ai été témoin ont eu lieu avec M. Home. En trois circonstances différentes, je l'ai vu s'élever complètement au-dessus du plancher de la chambre. La première fois, il était assis sur une chaise longue ; la seconde, il était à genoux sur sa chaise, et la troisième, il était debout. A chaque occasion j'eus toute la latitude possible d'observer le fait au moment où il se produisait.

Il y a au moins cent cas bien constatés de l'enlèvement de M. Home, qui se sont produits en présence de beaucoup de personnes différentes ; et j'ai entendu de la bouche même de trois témoins, le comte de Dunraven, lord Lindsay et le capitaine C. Wynne, le récit des faits de ce genre les plus frappants, accompagnés des moindres détails de ce qui se passa. Rejeter l'évidence de ces manifestations équivaut à rejeter tout témoignage humain, quel qu'il soit, car il n'est pas de fait, dans l'histoire sacrée ou dans l'histoire profane, qui s'appuie sur des preuves plus imposantes.

L'accumulation des témoignages qui établissent les enlèvements de M. Home est énorme. Il serait bien à souhaiter que quelqu'un, dont le témoignage soit reconnu comme concluant

par le monde scientifique (si toutefois il existe une personne dont le témoignage en faveur de pareils phénomènes puisse être admis) voulût sérieusement et patiemment étudier ce genre de faits. Beaucoup de témoins oculaires de ces enlèvements vivent encore, et ne refuseraient certainement pas d'en donner le témoignage. Mais dans quelques années il sera très difficile, sinon impossible, d'obtenir directement ces preuves.

VIIe CLASSE

MOUVEMENT DE DIVERS PETITS OBJETS

SANS LE CONTACT DE PERSONNE

Sous ce titre, je me propose de décrire quelques phénomènes spéciaux dont j'ai été témoin. Je ne puis guère indiquer ici que quelques-uns des faits les plus saillants, qui tous, qu'on veuille bien s'en souvenir, ont eu lieu dans des conditions telles que toute supercherie était rendue impossible. Attribuer ces résultats à la fraude est absurde, car je rappellerai encore à mes lecteurs que ce que je rapporte ici ne s'est pas accompli dans la maison d'un médium, mais dans ma propre maison, où il a été tout à fait impossible de rien préparer à l'avance. Un médium circulant dans ma salle à manger ne pouvait pas, quand j'étais assis dans une autre partie de la chambre avec plusieurs personnes qui l'observaient attentivement, faire jouer par fraude un accordéon que je tenais dans ma propre main, les touches en bas, ou faire flotter ce même accordéon çà et là dans la chambre en

jouant pendant tout le temps. Il ne pouvait pas apporter avec lui un appareil pour agiter les rideaux des fenêtres, ou élever des jalousies vénitiennes jusqu'à huit pieds de hauteur ; faire un nœud à un mouchoir et le mettre dans un coin éloigné de la chambre ; faire résonner des notes à distance sur un piano ; faire voler un porte-cartes par l'appartement ; soulever une carafe et un verre à pied au-dessus de la table ; faire dresser sur un de ses bouts un collier de corail ; faire mouvoir un éventail et éventer la compagnie ; ou bien mettre en mouvement un pendule enfermé dans une vitrine solidement scellée au mur.

VIIIe CLASSE

APPARITIONS LUMINEUSES

Ces manifestations étant un peu faibles exigent, en général, que la chambre ne soit pas éclairée. J'ai à peine besoin de rappeler à mes lecteurs que, dans de pareilles conditions, j'ai pris toutes les précautions convenables pour éviter qu'on ne m'en imposât par de l'huile phosphorée ou par d'autres moyens. Bien plus, beaucoup de ces lumières étaient d'une nature telle que je n'ai pu arriver à les imiter par des moyens artificiels.

Sous les conditions du contrôle le plus rigoureux, j'ai vu un corps solide, lumineux par lui-même, à peu près de la grosseur et de la forme d'un œuf de dinde, flotter sans bruit à travers la chambre, s'élever par moments plus haut que n'aurait pu le faire aucun des assistants en se

tenant sur la pointe des pieds, et ensuite descendre doucement sur le parquet. Cet objet fut visible pendant plus de dix minutes, et avant de s'évanouir il frappa trois fois la table avec un bruit semblable à celui d'un corps dur et solide.

Pendant ce temps le médium était étendu sur une chaise longue et paraissait tout à fait insensible.

J'ai vu des points lumineux jaillir de côté et d'autre et se reposer sur la tête de différentes personnes ; j'ai eu réponse à des questions que j'avais faites par des éclats de lumière brillante qui se sont produits devant mon visage et le nombre de fois que j'avais fixé. J'ai vu des étincelles de lumière s'élancer de la table au plafond, et ensuite retomber sur la table avec un bruit très distinct. J'ai obtenu une communication alphabétique au moyen d'éclairs lumineux, se produisant dans l'air, devant moi, et au milieu desquels je promenais ma main. J'ai vu un nuage lumineux flotter au-dessus d'un tableau. Toujours sous les conditions du contrôle le plus rigoureux, il m'est arrivé plus d'une fois qu'un corps solide, phosphorescent, cristallin, a été mis dans ma main par une main qui n'appartenait à aucune des personnes présentes. En pleine lumière j'ai vu un nuage lumineux planer sur un héliotrope placé sur une table à côté de nous, en casser une branche, et l'apporter à une dame ; et, dans quelques circonstances, j'ai vu un nuage semblable se condenser sous nos yeux en prenant la forme d'une main et transporter de petits objets. Mais cela appartient plutôt à la classe des phénomènes qui suivent.

IXe CLASSE

APPARITIONS DE MAINS, LUMINEUSES PAR ELLES-MÊMES,

OU VISIBLES A LA LUMIÈRE ORDINAIRE

On sent souvent des attouchements de mains pendant les séances noires ou dans des conditions où l'on ne peut les voir. Plus rarement j'ai vu ces mains. Je ne donnerai pas ici des exemples où les phénomènes se sont produits dans l'obscurité, mais je choisirai simplement quelques-uns des cas nombreux où j'ai vu ces mains en pleine lumière.

Une petite main d'une forme très belle, s'éleva d'une table de salle à manger et me donna une fleur; elle apparut, puis disparut à trois reprises différentes, en me donnant toute facilité de me convaincre que cette apparition était aussi réelle que ma propre main. Cela se passa à la lumière, dans ma propre chambre, les pieds et les mains du médium étant tenus par moi pendant ce temps.

Dans une autre circonstance, une petite main et un petit bras, semblables à ceux d'un enfant, apparurent se jouant sur une dame qui était assise près de moi. Puis l'apparition vint à moi, me frappa sur le bras, et tira plusieurs fois mon habit.

Une autre fois, un doigt et un pouce furent vus arrachant les pétales d'une fleur qui était à la boutonnière de M. Home, et les déposant devant plusieurs personnes assises auprès de lui.

Nombre de fois, moi-même et d'autres personnes avons vu une main pressant les touches d'un accordéon, pendant qu'au même moment nous voyions les deux mains du médium, qui quelquefois étaient tenues par ceux qui étaient près de lui.

Les mains et les doigts ne m'ont pas toujours paru être solides et comme vivants. Quelquefois, il faut le dire, ils offraient plutôt l'apparence d'un nuage vaporeux condensé en partie sous forme de main. Tous ceux qui étaient présents ne le voyaient pas également bien. Par exemple, on voit se mouvoir une fleur ou quelque autre petit objet, un des assistants verra une vapeur lumineuse planer au-dessus; un autre découvrira une main d'apparence nébuleuse, tandis que d'autres ne verront rien autre chose que la fleur en mouvement. J'ai vu plus d'une fois, d'abord un objet se mouvoir, puis un nuage lumineux qui semblait se former autour de lui, et enfin le nuage se condenser, prendre une forme, et se changer en une main parfaitement faite. A ce moment, toutes les personnes présentes pouvaient voir cette main. Cette main n'est pas toujours une simple forme, quelquefois elle semble parfaitement animée et très gracieuse; les doigts se meuvent et la chair semble être aussi humaine que celle de toutes les personnes présentes. Au poignet ou au bras elle devient vaporeuse, et se perd dans un nuage lumineux.

Au toucher, ces mains paraissent quelquefois froides comme de la glace et mortes; d'autres fois elles m'ont semblé chaudes et vivantes, et ont serré la mienne avec la ferme étreinte d'un vieil ami

J'ai retenu une de ces mains dans la mienne, bien résolu à ne pas la laisser échapper. Aucune tentative ni aucun effort ne furent faits pour me faire lâcher prise, mais peu à peu cette main sembla se résoudre en vapeur, et ce fut ainsi qu'elle se dégagea de mon étreinte.

Xe CLASSE.

ÉCRITURE DIRECTE

C'est là l'expression employée pour désigner l'écriture qui n'est produite par aucune des personnes présentes. J'ai obtenu maintes fois des mots et des messages écrits sur du papier marqué à mon chiffre particulier; et sous les conditions du contrôle le plus rigoureux, j'ai entendu dans l'obscurité le crayon se mouvoir sur le papier. Les précautions préalablement prises par moi étaient si grandes que mon esprit était aussi bien convaincu que si j'avais vu les caractères se former. Mais, comme l'espace ne me permet pas d'entrer dans tous les détails, je me bornerai à citer les cas dans lesquels mes yeux. aussi bien que mes oreilles, ont été témoins de l'opération.

Le premier fait que je citerai eut lieu, cela est vrai, dans une séance noire, mais cependant le résultat n'en fut pas moins satisfaisant. J'étais assis auprès du médium, Mlle Fox, il n'y avait d'autres personnes présentes que ma femme et une dame de nos parentes et je tenais les deux mains du médium dans une des miennes, pen-

dant que ses pieds étaient sur les miens. Du papier était devant nous sur la table, et ma main libre tenait un crayon.

Une main lumineuse descendit du plafond de la chambre, et après avoir plané près de moi pendant quelques secondes, elle prit le crayon dans ma main, écrivit rapidement sur une feuille de papier, rejeta le crayon, et ensuite s'éleva au-dessus de nos têtes et se perdit peu à peu dans l'obscurité.

Mon second exemple peut être considéré comme un insuccès. « Un bon échec enseigne souvent plus que l'expérience la mieux réussie. » Cette manifestation eut lieu à la lumière, dans ma propre chambre, et seulement en présence de M. Home et de quelques amis intimes. Plusieurs circonstances dont il est inutile de faire le récit m'avaient montré que le pouvoir de M. Home était très fort ce soir-là. J'exprimai donc le désir d'être témoin en ce moment de la production d'un message écrit, ainsi que, quelque temps auparavant, je l'avais entendu raconter par un de mes amis.

Immédiatement il nous fut donné la communication alphabétique suivante : « Nous essayerons. » Quelques feuilles de papier et un crayon avaient été placés au milieu de la table ; alors le crayon se leva sur sa pointe, s'avança vers le papier avec des sauts mal assurés, et tomba. Puis il se releva, et retomba encore. Une troisième fois il essaya, mais sans obtenir de meilleur résultat. Après ces trois tentatives infructueuses, une petite latte, qui se trouvait à côté sur la table, glissa vers le crayon et s'éleva à quelques pouces au-dessus de la table, le crayon

se leva de nouveau, et s'étayant contre la latte, ils firent ensemble un effort pour écrire sur le papier. Après avoir essayé trois fois, la latte abandonna le crayon et revint à sa place ; le crayon retomba sur le papier, et un message alphabétique nous dit : « Nous avons essayé de satisfaire votre demande, mais c'est au-dessus de notre pouvoir. »

XIe CLASSE.

FORMES ET FIGURES DE FANTOMES.

Ces phénomènes sont les plus rares de tous ceux dont j'ai été témoin. Les conditions nécessaires pour leur apparition semblent être si délicates, et il faut si peu de chose pour contrarier leur manifestation, que je n'ai eu que de très rares occasions de les voir dans des conditions de contrôle satisfaisantes. Je mentionnerai deux de ces cas.

Au déclin du jour, pendant une séance de M. Home chez moi, je vis s'agiter les rideaux d'une fenêtre, qui était environ à huit pieds de distance de M. Home. Une forme sombre, obscure, demi-transparente, semblable à une forme humaine, fut aperçue par tous les assistants, debout près de la croisée, et cette forme agitait le rideau avec sa main. Pendant que nous la regardions, elle s'évanouit et les rideaux cessèrent de se mouvoir.

Le cas qui suit est encore plus frappant. Comme dans le cas précédent, M. Home était le médium. Une forme de fantôme s'avança d'un coin de la chambre, alla prendre un accordéon,

et ensuite glissa dans l'appartement en jouant de cet instrument. Cette forme fut visible pendant plusieurs minutes pour toutes les personnes présentes, et en même temps on voyait aussi M. Home. Le fantôme s'approcha d'une dame qui était assise à une certaine distance du reste des assistants ; cette dame poussa un petit cri, à la suite duquel l'ombre disparut.

XII[e] CLASSE

CAS PARTICULIERS SEMBLANT INDIQUER L'ACTION D'UNE INTELLIGENCE EXTÉRIEURE

Il a déjà été prouvé que ces phénomènes sont gouvernés par une intelligence. Il est très important de connaître la source de cette intelligence. Est-ce celle du médium ou bien celle d'une des personnes qui sont dans l'appartement, ou bien cette intelligence est-elle en dehors d'eux ? Sans vouloir à présent me prononcer positivement sur ce point, je puis dire que, tout en constatant que dans bien des cas la volonté et l'intelligence du médium ont paru avoir beaucoup d'action sur les phénomènes, j'ai observé aussi plusieurs cas qui semblent montrer d'une manière concluante l'action d'une intelligence extérieure et étrangère à toutes les personnes présentes (1). L'espace ne me permet

(1) Je désire qu'on comprenne bien le sens de mes paroles : je ne veux pas dire que la volonté et l'intelligence du médium s'emploient activement d'une manière consciente ou déloyale à la production des phénomènes ; mais bien qu'il arrive quelquefois que ses facultés semblent agir d'une façon inconsciente.

pas de donner ici tous les arguments qu'on peut mettre en avant pour prouver ces assertions, mais parmi un grand nombre de faits j'en mentionnerai brièvement un ou deux.

En ma présence plusieurs phénomènes se sont produits en même temps, et le médium ne les connaissait pas tous. Il m'est arrivé de voir Mlle Fox écrire automatiquement une communication pour un des assistants, pendant qu'une autre communication sur un autre sujet lui était donnée pour une autre personne au moyen de l'alphabet et par « *coups frappés,* » et pendant tout ce temps le médium causait avec une troisième personne, sans le moindre embarras, sur un sujet tout à fait différent des deux autres.

Un cas peut-être plus frappant est le suivant. Pendant une séance avec M. Home, la petite latte dont j'ai déjà parlé, traversa la table pour venir à moi en pleine lumière, et me donna une communication en me frappant sur la main. J'épelais l'alphabet, et la latte me frappait aux lettres qu'il fallait. L'autre bout de la latte reposait sur la table, à une certaine distance des mains de M. Home.

Les coups étaient si nets et si précis, et la règle était si évidemment sous l'influence d'une puissance invisible qui dirigeait ses mouvements que je dis : « L'intelligence qui dirige les mouvements de cette règle peut-elle changer le caractère de ses mouvements, et me donner au moyen de coups frappés sur ma main un message télégraphique avec l'alphabet de Morse? »

J'ai toutes les raisons possibles pour croire que l'alphabet de Morse était tout à fait in-

connu des personnes présentes, et moi-même je ne le connaissais qu'imparfaitement. J'avais à peine prononcé ces paroles que le caractère des coups frappés changea; et le message fut continué de la manière que j'avais demandée. Les lettres me furent données trop rapidement pour pouvoir faire autre chose que de saisir un mot par-ci par-là, et par conséquent ce message fut perdu; mais j'en avais assez vu pour me convaincre qu'à l'autre bout de la latte il y avait un bon opérateur de Morse, quel qu'il pût être d'ailleurs.

Encore un autre exemple : une dame écrivait automatiquement au moyen de la planchette. J'essayai de découvrir le moyen de prouver que ce qu'elle écrivait n'était pas dû à l'action inconsciente du cerveau. La planchette, comme elle le fait toujours, affirmait que quoi qu'elle fût mise en mouvement par la main et le bras de cette dame, l'*intelligence* qui la dirigeait était celle d'un être invisible, qui jouait du cerveau de la dame comme d'un instrument de musique, et faisait ainsi mouvoir ses muscles.

Je dis alors à cette intelligence : « Voyez-vous ce qu'il y a dans cette chambre? — Oui, écrivit la planchette. — Voyez-vous ce journal et pouvez-vous le lire? ajoutai-je, en mettant mon doigt sur un numéro du *Times* qui était sur une table derrière moi, mais sans le regarder. — Oui, répondit la planchette. — Bien, dis-je, si vous pouvez le voir, écrivez le mot qui est maintenant couvert par mon doigt, et je vous croirai. » La planchette commença à se mouvoir lentement et avec beaucoup de difficulté elle écrivit le mot « *however*. » Je me tournai et je

vis que le mot honneur était couvert par le bout de mon doigt.

Lorsque je fis cette expérience, j'avais évité à dessein de regarder le journal, et il était impossible à la dame, l'eût-elle essayé, de voir un seul des mots imprimés, car elle était assise à une table, le journal était sur une autre table derrière moi, et mon corps lui en cachait la vue.

XIIIe CLASSE.

MANIFESTATIONS DIVERSES D'UN CARACTÈRE COMPOSÉ

Sous ce titre, je me propose de faire connaître quelques manifestations qui, à cause de leur caractère complexe, ne peuvent se classer différemment. Sur plus de douze faits, j'en choisirai deux. Le premier eut lieu en présence de Mlle Kate Fox, et pour le rendre intelligible, il faut que j'entre dans quelques détails.

Mlle Fox m'avait promis de me donner une séance chez moi, un soir du printemps de l'année dernière. Pendant que je l'attendais, une dame de nos parentes et mes deux fils aînés, âgés l'un de quatorze ans et l'autre de onze, se trouvaient dans la salle à manger, où les séances avaient toujours lieu ; et moi-même je me trouvais seul dans ma bibliothèque occupé à écrire. Entendant un cab s'arrêter et la sonnette retentir, j'ouvris la porte à Mlle Fox, et la conduisis aussitôt dans la salle à manger, parce qu'elle me dit que, ne pouvant rester longtemps, elle ne monterait pas ; elle déposa sur une chaise son chapeau et son châle. Je me di-

rigeai alors vers la porte de la salle à manger, je dis à mes deux fils d'aller dans la bibliothèque étudier leurs leçons; je poussai la porte sur eux, la fermai à clef, et selon mon habitude pendant les séances, je mis la clef dans ma poche.

Nous nous assîmes : Mlle Fox était à ma droite et l'autre dame à ma gauche. Nous reçûmes bientôt un message alphabétique nous engageant à éteindre le gaz ; nous l'éteignîmes, nous nous trouvâmes dans une obscurité complète et pendant tout le temps qu'elle dura, je tins dans une des miennes les deux mains de Mlle Fox. Presque aussitôt une communication nous fut donnée en ces termes : « Nous allons vous produire une manifestation qui vous donnera la preuve de notre pouvoir, » et, presque immédiatement après, nous entendîmes tous le tintement d'une clochette, non pas stationnaire, mais qui allait et venait de tous côtés dans la chambre ; tantôt près du mur, une autre fois dans un coin éloigné de l'appartement ; tantôt me touchant à la tête, puis frappant sur le plancher. Après avoir ainsi sonné dans la chambre pendant au moins cinq minutes, cette sonnette tomba sur la table tout près de mes mains.

Pendant tout le temps que ce phénomène dura, personne ne bougea, et les mains de Mlle Fox demeurèrent parfaitement tranquilles. Je pensais que ce ne pouvait pas être ma petite clochette qui sonnait, car je l'avais laissée dans ma bibliothèque. (Peu de temps avant que Mlle Fox arrivât, j'avais eu besoin d'un livre qui se trouvait au coin d'une étagère ; la sonnette était sur le livre et je l'avais mise de côté

pour le prendre. Ce petit incident m'assurait que la sonnette était bien dans la bibliothèque.) Le gaz éclairait vivement le corridor sur lequel donnait la porte de la salle à manger, de telle sorte que cette porte ne pouvait pas s'ouvrir sans laisser la lumière pénétrer dans la pièce où nous nous trouvions. Du reste, pour l'ouvrir, il n'y avait qu'une clef, et je l'avais dans ma poche.

J'allumai une bougie. Il n'y avait pas à en douter, c'était bien une clochette qui était là sur la table, devant moi. J'allai tout droit à la bibliothèque. D'un coup d'œil je vis que la sonnette n'était plus là où elle aurait dû se trouver. Je dis à mon fils aîné : « Savez-vous où est ma petite sonnette? — Oui, papa, répondit-il, la voici ; » et il montrait la place où je l'avais laissée. En prononçant ces mots il leva les yeux et continua ainsi : — « Non ; elle n'est pas là, mais elle y était il n'y a qu'un moment. — Que voulez-vous dire? quelqu'un est-il venu la prendre? — Non, dit-il, personne n'est entré; mais je suis sûr qu'elle était là, parce que lorsque vous nous avez fait sortir de la salle à manger pour venir ici, J... (le plus jeune de mes fils) s'est mis à la sonner si fort que je ne pouvais pas étudier mes leçons, et je lui ai dit de cesser. » J... confirma ces paroles et ajouta qu'après avoir agité la clochette il l'avait remise à l'endroit où il l'avait trouvée.

Le second cas que je vais rapporter eut lieu à la lumière un dimanche soir, en présence de M. Home et de quelques membres de ma famille seulement. Ma femme et moi nous avions passé la journée à la campagne, et en avions rapporté

quelques fleurs que nous avions cueillies. En arrivant à la maison, nous les remîmes à une servante pour les mettre dans l'eau. M. Home arriva bientôt après, et tous ensemble nous nous rendîmes dans la salle à manger. Quand nous fûmes assis, la servante apporta les fleurs qu'elle avait arrangées dans un vase. Je les plaçai au milieu de la table, dont la nappe était enlevée. C'était la première fois que M. Home voyait ces fleurs.

Après avoir obtenu plusieurs manifestations, la conversation vint à tomber sur certains faits qui ne semblaient pouvoir s'expliquer qu'en admettant que la matière pouvait réellement passer à travers une substance solide. A ce propos, le message qui suit nous fut donné alphabétiquement : « Il est impossible à la matière de passer à travers la matière, mais nous allons vous montrer ce que nous pouvons faire (1). »

Nous attendîmes en silence. Bientôt une apparition lumineuse fut aperçue planant sur le bouquet de fleurs ; puis, à la vue de tout le monde, une tige d'herbe de Chine, de 15 pouces

(1) *Note de l'Editeur.* — Cette assertion n'est pas tout à fait juste, car M. Riko, à La Haye, et M. Reimers, à Manchester, ont obtenu, avec différents médiums, plusieurs résultats qui prouvent que les Esprits peuvent faire passer un objet à travers l'autre. Ainsi deux anneaux de différentes matières, sans aucune solution de continuité, sont entrés l'un dans l'autre. M. Reimers nous a envoyé la photographie de deux de ces anneaux : l'un est en ivoire, l'autre en acajou.

Le savant professeur Zollner à Leipzig a obtenu, avec le médium Slade, jusqu'à cinq nœuds dans une corde dont les deux extrémités étaient scellées sur la table.

Nous expliquerons ces faits en disant que les atomes de la matière traversante doivent passer par les interstices qui séparent les atomes de la matière traversée.

de long, qui faisait l'ornement du centre du bouquet, s'éleva lentement du milieu des autres fleurs et ensuite descendit sur la table en face du vase, entre ce vase et M. Home. En arrivant sur la table, cette tige d'herbe ne s'y arrêta pas, mais elle passa droit à travers, et tous nous la vîmes bien jusqu'à ce qu'elle l'eut entièrement traversée.

Aussitôt après la disparition de l'herbe, ma femme, qui était assise à côté de M. Home, vit entre elle et lui une main qui venait de dessous la table et qui tenait la tige d'herbe dont elle la frappa deux ou trois fois sur l'épaule avec un bruit que tout le monde entendit, puis elle déposa l'herbe sur le plancher et disparut. Il n'y eut que deux personnes qui virent la main : mais tous les assistants aperçurent le mouvement de l'herbe. Pendant que ceci se passait, tout le monde pouvait voir les mains de M. Home placées tranquillement sur la table en face de lui. L'endroit où l'herbe disparut était à 18 pouces de la place où étaient ses mains. La table était une table de salle à manger à coulisses, s'ouvrant avec une vis : elle n'était pas à rallonges, et la réunion des deux parties formait une étroite fente dans le milieu. C'est à travers cette fente que l'herbe avait passé ; je la mesurai et je trouvai qu'elle avait à peine 1/8 de pouce de large. La tige de cette herbe était beaucoup trop grosse pour qu'elle pût passer à travers cette fente sans se briser, et cependant tous nous l'avions vue y passer sans peine, doucement, et en l'examinant ensuite, elle n'offrait pas la plus légère marque de pression ou d'érosion.

THÉORIES ÉMISES

POUR

EXPLIQUER LES PHÉNOMÈNES OBSERVÉS

Première théorie. — Les phénomènes sont tous le résultat de fraudes, d'habiles arrangements mécaniques ou de prestidigitation ; les médiums sont des imposteurs, et les assistants sont des imbéciles.

Il est évident que cette théorie ne peut expliquer qu'un très petit nombre des faits observés. J'admets volontiers que, parmi les médiums qui ont paru devant le public, il y en a beaucoup qui sont des imposteurs fieffés, qui ont profité du goût du public pour les séances spiritualistes, pour remplir leur bourse de guinées gagnées sans peine ; qu'il y en a d'autres qui, n'ayant pour tromper aucun intérêt pécuniaire, sont amenés à le faire par le seul désir, semble-t-il, d'acquérir de la notoriété.

Je me suis trouvé en présence de plusieurs de ces fraudes : quelques-unes étaient très ingénieuses ; les autres étaient si grossières, qu'il n'est pas une personne ayant été témoin de phénomènes réels qui pût s'y laisser prendre. Un investigateur de ce genre de faits qui, au début de ses recherches, rencontre une de ces

tromperies, se prend de dégoût à cause de ce qu'il découvre, et il est naturel que, soit en particulier, soit par la voix de la presse, il donne un libre essor à ses opinions et englobe dans la même réprobation toute la race des « médiums ».

Avec un médium véritable, il arrive que les premiers phénomènes que l'on observe se trouvent généralement être de légers mouvements de la table, et de faibles coups frappés sous les pieds ou les mains du médium. Ces effets, j'en conviens, sont très faciles à imiter par le médium ou par toute autre personne assise à la table. Si, comme cela arrive quelquefois, il ne se produit rien, l'observateur sceptique se retire fermement convaincu que dans sa pénétration hors ligne il a découvert que le médium trichait, et qu'alors celui-ci a craint d'exposer d'autres ruses en sa présence. Il écrira donc aux journaux, expliquera la fraude, et probablement il se répandra en sentiments de commisération à la vue du triste spectacle de gens qui, intelligents en apparence, se laissent prendre à la fourberie qu'il a, lui, découverte du premier coup.

Il y a une énorme différence entre les tours d'un escamoteur de profession qui, entouré de ses appareils, aidé par un certain nombre de gens cachés et de compères, trompe les sens par son adresse et sa légèreté de main, sur son propre théâtre, et les phénomènes qui se produisent en présence de M. Home, en pleine lumière, dans un appartement privé qui, jusques au commencement de la séance, a été occupé sans discontinuité, par moi et mes amis, qui non seulement n'auraient pas favorisé la plus petite

supercherie, mais encore observaient de près tout ce qui se passait. Bien plus, M. Home a souvent été fouillé avant et après les séances, et il demande toujours qu'il en soit ainsi. Pendant les manifestations les plus remarquables, j'ai parfois tenu ses deux mains et placé mes pieds sur ses pieds. Je n'ai pas proposé une seule fois de modifier les dispositions prises pour rendre la supercherie moins possible, sans qu'il n'y ait tout de suite consenti, et souvent même il a appelé l'attention sur les moyens de contrôle qu'on pouvait employer.

Je parle surtout de M. Home, parce qu'il a beaucoup plus de puissance que les autres médiums avec lesquels j'ai fait mes expériences. Mais avec tous, j'ai pris des précautions suffisantes pour que la fraude fût rayée de la liste des explications possibles.

Qu'on n'oublie pas qu'une explication, pour être valable, doit satisfaire à toutes les conditions du problème. Il n'est donc pas logique qu'une personne, qui peut-être n'aura vu que quelques-uns des phénomènes inférieurs, dise : « Je soupçonne que tout cela est de la supercherie » ou bien : « J'ai vu comment ces tours pourraient être exécutés. »

Deuxième théorie. — Les personnes qui assistent à une séance sont victimes d'une espèce de folie ou d'illusion, et s'imaginent qu'il se produit des phénomènes qui n'existent réellement pas.

Troisième théorie. — Tout cela est le résultat de l'action consciente ou inconsciente du cerveau.

Ces deux théories ne peuvent évidemment

embrasser qu'une très petite partie des phénomènes, et même elles ne les expliquent que d'une manière improbable. Elles peuvent se réfuter en très peu de mots.

J'arrive maintenant aux théories « spirituelles. » Il faut se rappeler que le mot « esprits » est employé dans un sens très vague par le plus grand nombre de personnes.

Quatrième théorie. — Les phénomènes produits sont le résultat de l'esprit du médium qui s'associe peut-être à l'esprit de toutes les personnes présentes ou de quelques-unes seulement.

Cinquième théorie. — Ils sont dus à l'action des mauvais esprits ou diables, qui se manifestent par qui il leur plaît et de la manière qu'il leur plaît, afin de saper le christianisme et de perdre les âmes des hommes.

Sixième théorie. — Ils sont produits par une certaine classe d'êtres, vivant sur cette terre, mais immatériels et invisibles à nos yeux et capables toutefois, en certains cas, de manifester leur présence. Dans tous les pays et à toutes les époques, ils ont été connus sous le nom de démons (ce qui ne veut pas dire qu'ils soient nécessairement mauvais), de gnômes, fées, lutins, farfadets, nains, etc.

Septième théorie. — Les manifestations sont dues à l'intervention des morts : c'est là la théorie spirituelle par excellence.

Huitième théorie. — Théorie de la Force psychique. Cette théorie est plutôt un complément des théories 4, 5, 6 et 7, qu'une théorie en elle-même.

D'après cette théorie, le médium ou le cercle

de personnes réunies ensemble pour former un tout est supposé posséder une force, un pouvoir, une influence, une vertu ou un don au moyen desquels des êtres intelligents peuvent produire les phénomènes observés. Quant à ce que peuvent être ces êtres intelligents, c'est là matière à d'autres théories.

Ce qu'il y a de certain, c'est qu'un *médium* possède un *quelque chose* qu'un être ordinaire n'a pas en sa possession. Donnez un nom à ce quelque chose ; appelez-le X si vous voulez, M. Serjeant Cox l'appelle Force psychique. Ce sujet a été si mal compris que je crois bien faire d'en donner l'explication qui suit, en me servant des propres paroles de M. Serjeant Cox :

La théorie de la *Force psychique* n'est autre chose que la simple constatation du fait presque indiscutable maintenant que, dans de certaines conditions encore imparfaitement fixées et à une certaine distance, encore indéterminée, du corps de certaines personnes, douées d'une organisation nerveuse spéciale, il se manifeste une force qui, sans le contact des muscles ou de ce qui s'y rattache, exerce une action à distance, produit visiblement le mouvement de corps solides et y fait résonner des sons. Comme la présence d'une telle organisation est nécessaire à la production des phénomènes, il est raisonnable d'en conclure que cette force, par un moyen encore inconnu, procède de cette organisation. De même que l'organisme lui-même est mû et dirigé intérieurement par une Force qui est l'Ame, ou est gouvernée par l'Ame, l'Esprit ou l'Intelligence (donnez-lui le nom

qu'il vous plaira) qui constitue l'être individuel que nous appelons l'*homme* ; de même il est raisonnable de conclure que la force qui produit le mouvement au delà des limites du corps est la même que celle qui le produit en dedans de ses limites. Et, de même qu'on voit souvent la force extérieure dirigée par une Intelligence ; de même il est raisonnable de conclure aussi que l'Intelligence qui dirige la force extérieure est la même que celle qui la gouverne intérieurement. C'est à cette force que j'ai donné le nom de Force psychique, parce que ce nom définit bien la force qui, selon moi, prend sa source dans l'Ame ou l'Intelligence de l'homme.

Mais, pas plus que tous ceux qui adoptent cette théorie de la force psychique comme étant l'agent par lequel les phénomènes se produisent, je ne prétends pas affirmer que cette Force ne puisse pas être quelquefois saisie et dirigée par quelque autre intelligence que celle de la force psychique. Les plus ardents spiritualistes admettent en réalité l'existence de cette force sous le nom tout à fait impropre de magnétisme, avec lequel elle n'a pas le moindre rapport, car ils affirment que les esprits des morts ne peuvent accomplir les actes qu'on leur attribue qu'au moyen de la force magnétique du médium, c'est-à-dire de la force psychique.

La différence entre les partisans de la force psychique et ceux du spiritualisme consiste en ceci : — que nous soutenons qu'on n'a encore prouvé que d'une manière insuffisante qu'il existe un agent de direction autre que l'intelligence du médium, et qu'on n'a donné aucune

espèce de preuve que ce sont les esprits des morts; tandis que les spiritualistes acceptent comme article de foi, sans en demander plus de preuves, que ce sont les esprits des morts qui sont les seuls agents de la production de tous les phénomènes.

Ainsi la controverse se réduit à une pure question de fait, qui ne pourra se résoudre que par une laborieuse suite d'expériences et par la réunion d'un grand nombre de faits psychologiques. Ce sera là le premier devoir qu'aura à remplir la Société de psychologie qui s'organise en ce moment.

MÉDIUMNITÉ

DE

Mlle Florence COOK

Les lettres qui suivent ont paru dans les journaux spiritualistes aux dates qu'elles portent. Elles forment la conclusion naturelle de cette suite de mémoires.

Monsieur,

Je me suis efforcé, le plus que j'ai pu, d'éviter toute controverse en écrivant ou en parlant sur un sujet aussi inflammable que les phénomènes appelés spirites. Excepté dans un très petit nombre de cas où l'éminente position de mes adversaires aurait pu faire donner à mon silence d'autres motifs que les véritables, je n'ai jamais répliqué aux attaques et aux fausses interprétations que mes attaches à cette cause ont fait diriger contre moi.

Le cas est autre cependant, lorsque quelques lignes de ma part pourront peut-être éloigner un injuste soupçon jeté sur quelqu'un. Et lorsque ce quelqu'un est une femme, jeune, sensible et innocente, c'est tout spécialement un devoir pour moi d'apporter le poids de mon témoignage en faveur de celle que je crois injustement accusée.

Parmi tous les arguments mis en avant de part et d'autre, touchant les phénomènes obtenus par la mé-

diumnité de Mlle Cook, je vois très peu de faits établis de manière à amener un lectcur non prévenu à dire, pourvu qu'il puisse avoir confiance dans le jugement et la véracité du narrateur : « Enfin, voici une preuve absolue ! »

Je vois beaucoup de fortes assertions, beaucoup d'exagération non intentionnelle, des conjectures et des suppositions sans fin, pas mal d'insinuations de fraude, un peu de bouffonnerie vulgaire, mais je ne vois personne se présenter avec l'affirmation positive, basée sur l'évidence de ses propres sens, que quand la forme qui se donne elle-même le nom de « Katie » est dans la chambre, le corps de Mlle Cooke est au même moment dans le cabinet, ou bien n'y est pas.

Il me semble que toute la question se resserre entre les étroites limites. Qu'on prouve comme un fait l'une ou l'autre des deux alternatives précédentes, et toutes les autres questions subsidiaires seront écartées. Mais la preuve doit être absolue : elle ne doit pas être basée sur un raisonnement par induction, ou acceptée d'après l'intégrité supposée des cachets, des nœuds ou des coutures, car j'ai des raisons pour être certain que le pouvoir à l'œuvre dans ces phénomènes est comme l'amour, et qu'il « se rit des serrures. »

J'avais l'espoir que quelques-uns des amis de Mlle Cook, qui ont suivi ses séances presque depuis leur commencement, et qui semblent avoir été hautement favorisés dans les preuves qu'ils ont reçues, auraient avant moi donné leur témoignage en sa faveur. Mais à défaut des témoins qui ont suivi ces phénomènes depuis leur début, il y a environ trois ans de cela, qu'il me soit permis, à moi qui n'ai été admis réellement qu'à la onzième heure, d'exposer un fait constaté dans une séance où j'étais invité à la demande de Mlle Cook, et qui eut lieu quelques jours après la désagréable affaire qui a donné naissance à cette controverse.

La séance se tenait dans la maison de M. Luxmore,

et le « cabinet » était un arrière-salon séparé par un rideau de la chambre de devant, dans laquelle se trouvait l'assistance.

La formalité ordinaire d'inspecter la chambre et d'examiner les fermetures ayant été effectuée, Mlle Cook pénétra dans le cabinet.

Au bout de peu de temps, la forme de Katie apparut à côté du rideau, mais elle se retira bientôt, en disant que son médium n'était pas bien et ne pouvait pas être mis dans un sommeil suffisamment profond pour qu'il fût sans danger pour elle de s'en éloigner.

J'étais placé à quelques pieds du rideau derrière lequel Mlle Cook était assise, le touchant presque, et je pouvais fréquemment entendre ses plaintes et ses sanglots, comme si elle souffrait. Ce malaise continua par intervalles presque pendant toute la durée de la séance, *et une fois, comme la forme de Katie était devant moi dans la chambre, j'entendis distinctement le son d'un sanglot plaintif, identique à ceux que Mlle Cook avait fait entendre par intervalles tout le temps de la séance, et qui venait de derrière le rideau où elle devait être assise.*

J'avoue que la figure était frappante d'apparence de vie et de réalité, et autant que je pouvais voir à la lumière un peu indécise, ses traits ressemblaient à ceux de Mlle Cook ; mais cependant la preuve positive donnée par un de mes sens, que le soupir venait de Mlle Cook, dans le cabinet, tandis que la figure état, au dehors, cette preuve, dis-je, est trop forte pour être renversée par une simple supposition du contrairei même bien soutenue.

Vos lecteurs, Messieurs, me connaissent, et voudront bien croire, j'espère, que je n'adopterai pas précipitamment une opinion, ni que je ne leur demanderai pas d'être d'accord avec moi, d'après une preuve insuffisante. C'est peut-être trop espérer que de penser que le petit incident que j'ai mentionné aura pour eux le même poids que celui qu'il a eu pour moi. Mais je

leur demanderai ceci : « Que ceux qui inclinent à juger durement Mlle Cook suspendent leur jugement jusqu'à ce que j'apporte une preuve certaine, qui, je le crois, sera suffisante pour résoudre la question.

En ce moment, Mlle Cook se consacre exclusivement à une série de séances privées auxquelles n'assistent qu'un ou deux de mes amis et moi. Ces séances se prolongeront probablement pendant quelques mois, et j'ai la promesse que toute preuve que je désirerai me sera donnée. Ces séances n'ont pas eu lieu depuis quelques semaines, mais il y en a eu assez pour me convaincre pleinement de la sincérité et de l'honnêteté parfaites de Mlle Cook, et pour me donner tout lieu de croire que les promesses que Katie m'a faites si librement seront tenues.

Maintenant tout ce que je demande, c'est que vos lecteurs ne présument pas à la hâte que tout ce qui à première vue paraît douteux implique nécessairement déception, et qu'ils veuillent bien suspendre leur jugement jusqu'à ce que je leur parle de nouveau de ces phénomènes.

Je suis, etc

WILLIAM CROOKES.

20, Mornington Road, London.

3 février 1874.

FORMES D'ESPRITS

Dans une lettre que j'ai écrite à ce journal au commencement de février dernier, je parlais des phénomènes de formes d'esprits qui s'étaient manifestées par la médiumnité de M[lle] Cook, et je disais : « Que ceux qui inclinent à juger durement M[lle] Cook suspendent leur jugement jusqu'à ce que j'apporte une preuve certaine qui, je le crois, sera suffisante pour résoudre la question.

« En ce moment M[lle] Cook se consacre exclusivement à une série de séances privées auxquelles n'assistent qu'un ou deux de mes amis et moi..... J'en ai vu assez pour me convaincre pleinement de la sincérité et de l'honnêteté parfaites de M[lle] Cook, et pour me donner tout lieu de croire que les promesses que Katie m'a faites si librement seront tenues. »

Dans cette lettre je décrivais un incident qui, selon moi, était très propre à me convaincre que Katie et M[lle] Cook étaient deux êtres matériels distincts. Lorsque Katie était hors du cabinet, debout devant moi, j'entendis un son plaintif venant de M[lle] Cook qui était dans le cabinet. Je suis heureux de dire que j'ai enfin obtenu « la *preuve absolue* » dont je parlais dans la lettre ci-dessus mentionnée.

Pour le moment, je ne parlerai pas de la plupart des preuves que Katie m'a données dans les nombreuses occasions où M[lle] Cook m'a favorisé de séances chez moi, et je n'en décrirai qu'une ou deux qui ont eu lieu récemment. Depuis quelque temps,

j'expérimentais avec une lampe à phosphore, consistant en une bouteille de 6 ou 8 onces qui contenait un peu d'huile phosphorée, et qui était solidement bouchée. J'avais des raisons pour espérer qu'à la lumière de cette lampe quelques-uns des mystérieux phénomènes du cabinet pourraient se rendre visibles, et Katie espérait, elle aussi, obtenir le même résultat.

Le 12 mars, pendant une séance chez moi, et après que Katie eut marché au milieu de nous, qu'elle nous eut parlé pendant quelque temps, elle se retira derrière le rideau qui séparait mon laboratoire, où l'assistance était assise, de ma bibliothèque qui, temporairement, faisait l'office de cabinet. Au bout d'un moment, elle revint au rideau et m'appela à elle en disant : « Entrez dans la chambre, et soulevez la tête de mon médium : elle a glissé à terre. » Katie était alors debout devant moi, vêtue de sa robe blanche habituelle et coiffée de son turban. Immédiatement, je me dirigeai vers la bibliothèque pour relever Mlle Cook, et Katie fit quelques pas de côté pour me laisser passer. En effet, Mlle Cook avait glissé en partie de dessous le canapé, et sa tête penchait dans une position très pénible. Je la remis sur le canapé, et en faisant cela j'eus, malgré l'obscurité, la vive satisfaction de constater que Mlle Cook n'était pas revêtue du costume de Katie, mais qu'elle portait son vêtement ordinaire de velours noir, et se trouvait dans une profonde léthargie. Il ne s'était pas écoulé plus de trois secondes entre le moment où je vis Katie en robe blanche devant moi, et celui où je relevai Mlle Cook sur le canapé en la tirant de la position où elle se trouvait.

En retournant à mon poste d'observation, Katie apparut de nouveau, et dit qu'elle pensait qu'elle pourrait se montrer à moi en même temps que son médium. Le gaz fut baissé, et elle me demanda ma lampe à phosphore. Après s'être montrée à sa lueur pendant quelques secondes, elle me la remit dans les mains en

disant : « Maintenant, entrez, et venez voir mon médium. » Je la suivis de près dans ma bibliothèque et, à la lueur de ma lampe je vis Mlle Cook reposant sur le sofa exactement comme je l'y avais laissée. Je regardai autour de moi pour voir Katie, mais elle avait disparu. Je l'appelai, mais je ne reçus pas de réponse.

Je repris ma place et Katie réapparut bientôt, et me dit que tout le temps elle avait été debout auprès de Mlle Cook. Elle demanda alors si elle ne pourrait pas elle-même essayer une expérience, et prenant de mes mains la lampe à phosphore, elle passa derrière le rideau, me priant de ne pas regarder dans le cabinet pour le moment. Au bout de quelques minutes, elle me rendit la lampe en me disant qu'elle n'avait pas pu réussir, qu'elle avait épuisé tout le fluide du médium, mais qu'elle essayerait de nouveau une autre fois. Mon fils aîné, un garçon de quatorze ans, qui était assis en face de moi, dans une position telle qu'il pouvait voir derrière le rideau, me dit qu'il avait vu distinctement la lampe à phosphore paraissant flotter dans l'espace au-dessus de Mlle Cook, et l'éclairant pendant qu'elle était étendue sans mouvement sur le sofa, mais qu'il n'avait pu voir personne tenir la lampe.

Je passe maintenant à la séance tenue hier soir à Hackney. Jamais Katie n'est apparue avec une aussi grande perfection ; pendant près de deux heures elle s'est promenée dans la chambre, en causant familièrement avec ceux qui étaient présents. Plusieurs fois elle prit mon bras en marchant, et l'impression ressentie par mon esprit que c'était une femme vivante qui se trouvait à mon côté, et non pas un visiteur de l'autre monde, cette impression, dis-je, fut si forte, que la tentation de répéter une récente et curieuse expérience devint presque irrésistible.

Pensant donc que si je n'avais pas un esprit près de moi, il y avait tout au moins une dame, je lui demandai la permission de la prendre dans mes bras, afin

de me permettre de vérifier les intéressantes observations qu'un expérimentateur hardi avait récemment fait connaître d'une manière tant soit peu prolixe. Cette permission me fut gracieusement donnée, et en conséquence, j'en usai — convenablement, comme tout homme bien élevé l'eût fait dans ces circonstances. M. Volckman sera charmé de savoir que je puis corroborer son assertion que le « fantôme » (qui, du reste, ne fit aucune résistance) était un être aussi matériel que Mlle Cook elle-même. Mais la suite montrera combien un expérimentateur a tort, quelque soignées que ses observations puissent être, de se hasarder à formuler une importante conclusion quand les preuves ne sont pas en quantité suffisante.

Katie dit alors que cette fois elle se croyait capable de se montrer en même temps que Mlle Cook. Je baissai le gaz, et ensuite avec ma lampe à phosphore je pénétrai dans la chambre qui servait de cabinet. Mais préalablement, j'avais prié un de mes amis, qui est habile sténographe, de noter toute observation que je pourrais faire pendant que je serais dans ce cabinet, car je connais l'importance qui s'attache aux premières impressions, et je ne voulais pas me confier à ma mémoire plus qu'il n'était nécessaire. Ses notes sont en ce moment devant moi.

J'entrai dans la chambre avec précaution ; il y faisait noir, et ce fut à tâtons que je cherchai Mlle Cook. Je la trouvai accroupie sur le plancher.

M'agenouillant, je laissai l'air entrer dans ma lampe, et à sa lueur je vis cette jeune dame vêtue de velours noir, comme elle l'était au début de la séance et ayant toute l'apparence d'être complètement insensible. Elle ne bougea pas lorsque je pris sa main et tins la lampe tout à fait près de son visage ; mais elle continua à respirer paisiblement.

Elevant la lampe, je regardai autour de moi, et je vis Katie qui se tenait debout tout près de Mlle Cook et derrière elle. Elle était vêtue d'une draperie blanche

et flottante comme nous l'avions déjà vue pendant la séance. Tenant une des mains de Mlle Cook dans la mienne, et m'agenouillant encore, j'élevai et j'abaissai la lampe, tant pour éclairer la figure entière de Katie que pour pleinement me convaincre que je voyais bien réellement la vraie Katie que j'avais pressée dans mes bras quelques minutes auparavant, et non pas le fantôme d'un cerveau malade. Elle ne parla pas, mais elle remua la tête en signe de reconnaissance. Par trois fois différentes, j'examinai soigneusement Mlle Cook accroupie devant moi, pour m'assurer que la main que je tenais était bien celle d'une femme vivante et, à trois reprises différentes je tournai ma lampe vers Katie pour l'examiner avec une attention soutenue, jusqu'à ce que je n'eusse plus le moindre doute qu'elle était bien là devant moi. A la fin, Mlle Cook fit un léger mouvement, et aussitôt Katie me fit signe de m'en aller. Je me retirai dans une autre partie du cabinet et cessai alors de voir Katie, mais je ne quittai pas la chambre jusqu'à ce que Mlle Cook se fût éveillée et que deux des assistants eussent pénétré avec de la lumière.

Avant de terminer cet article, je désire faire connaître quelques-unes des différences que j'ai observées entre Mlle Cook et Katie. La taille de Katie est variable : chez moi je l'ai vue plus grande de six pouces que Mlle Cook. Hier soir, ayant les pieds nus et ne se tenant pas sur la pointe des pieds, elle avait quatre pouces et demi de plus que Mlle Cook. Hier soir, Katie avait le cou découvert, la peau était parfaitement douce au toucher et à la vue, tandis que Mlle Cook a au cou une cicatrice qui, dans des circonstances semblables, se voit distinctement et est rude au toucher. Les oreilles de Katie ne sont pas percées, tandis que Mlle Cook porte ordinairement des boucles d'oreilles. Le teint de Katie est très blanc, tandis que celui de Mlle Cook est très brun. Les doigts de Katie sont beaucoup plus longs que ceux de Mlle Cook, et son

visage est aussi plus grand. Dans les façons et manières de s'exprimer il y a aussi bien des différences marquées.

La santé de Mlle Cook n'est pas assez bonne pour lui permettre de donner, avant quelques semaines, d'autres séances expérimentales comme celles-ci, et nous l'avons en conséquence fortement engagée à prendre un repos complet avant de recommencer la campagne d'expériences dont, à cause d'elle, j'ai donné un aperçu, et dans un temps prochain, j'espère que je pourrai en faire connaître les résultats.

DERNIÈRE APPARITION DE KATIE KING

SA PHOTOGRAPHIE A L'AIDE DE LA LUMIÈRE ÉLECTRIQUE.

Ayant pris une part très active aux dernières séances de Mlle Cook, et ayant très bien réussi à prendre de nombreuses photographies de Katie King à l'aide de la lumière électrique, j'ai pensé que la publication de quelques détails serait intéressante pour les spiritualistes.

Durant la semaine qui a précédé le départ de Katie, elle a donné des séances chez moi, presque tous les soirs, afin de me permettre de la photographier à la lumière artificielle. Cinq appareils complets de photographie furent donc préparés à cet effet. Ils consistaient en cinq chambres noires, une de la grandeur de plaque entière, une de demi-plaque, une de quart, et de deux chambres stéréoscopiques binoculaires, qui devaient toutes être dirigées sur Katie en même temps, chaque fois qu'elle poserait pour obtenir son portrait. Cinq bains sensibilisateurs et fixateurs furent employés, et nombres de glaces furent nettoyées à l'avance, prêtes à servir, afin qu'il n'y eût ni hésitation ni retard pendant les opérations photographiques, que j'exécutai moi-même, assisté d'un aide.

Ma bibliothèque servit de cabinet noir : elle avait une porte à deux battants qui s'ouvrait sur le laboratoire, un de ces battants fut enlevé de ses gonds, et un rideau fut suspendu à sa place pour permettre à Katie d'entrer et de sortir facilement. Ceux de nos amis qui étaient présents étaient assis dans le laboratoire en face du rideau, et les chambres noires étaient placées un peu derrière eux, prêtes à photographier Katie quand elle sortirait, et à prendre également l'intérieur du cabinet, chaque fois que le rideau serait soulevé dans ce but. Chaque soir il y avait trois ou quatre expositions de glaces dans les cinq chambres noires, ce qui donnait au moins quinze épreuves par séance. Quelques-unes se gâtèrent au développement, d'autres en réglant la lumière. Malgré tout, j'ai quarante-quatre négatifs, quelques-uns médiocres, quelques-uns ni bons ni mauvais, et d'autres excellents.

Katie donna pour instruction à tous les assistants de rester assis et d'observer cette condition ; seul je ne fus pas compris dans cette mesure, car depuis quelque temps elle m'avait donné la permission de faire ce que je voudrais, de la toucher, d'entrer dans le cabinet et d'en sortir presque chaque fois qu'il me plairait. Je l'ai souvent suivie dans le cabinet et l'ai vue quelquefois, elle et son médium, en même temps: mais le plus généralement je ne trouvais que le médium en léthargie, et reposant sur le parquet : Katie et son costume blanc avaient instantanément disparu.

Durant ces six derniers mois, Mlle Cook a fait chez moi de nombreuses visites, et y est demeurée quelquefois une semaine entière, Elle n'apportait avec elle qu'un petit sac de nuit, ne fermant pas à clef, pendant le jour elle était constamment en compagnie de Mme Crookes, de moi-même, ou de quelque autre membre de ma famille, et ne dormant pas seule, il y a eu manque absolu d'occasions de rien préparer, même d'un caractère moins achevé, qui fût apte à jouer le rôle de Katie King. J'ai préparé et disposé

moi-même ma bibliothèque ainsi que le cabinet noir, et d'habitude, après que Mlle Cook avait dîné et causé avec nous, elle se dirigeait droit au cabinet, et à sa demande, je fermais à clef la seconde porte, gardant la clef sur moi pendant toute la séance : alors on baissait le gaz, et on laissait Mlle Cook dans l'obscurité.

En entrant dans le cabinet Mlle Cook s'étendait sur le plancher, sa tête sur un coussin, et bientôt elle était en léthargie. Pendant les séances photographiques, Katie enveloppait la tête de son médium avec un châle, pour empêcher que la lumière ne tombât sur son visage. Fréquemment j'ai soulevé un côté du rideau lorsque Katie était debout tout aupès, et alors il n'était pas rare que les sept ou huit personnes qui étaient dans le laboratoire pussent voir en même temps Mlle Cook et Katie, sous le plein éclat de la lumière électrique. Nous ne pouvions pas, alors, voir le visage du médium à cause du châle, mais nous apercevions ses mains et ses pieds; nous la voyions se remuer péniblement sous l'influence de cette lumière intense, et par moments nous entendions ses plaintes. J'ai une épreuve de Katie et de son médium photographiés ensemble; mais Katie est placée devant la tête de Mlle Cook.

Pendant que je prenais une part active à ces séances, la confiance qu'avait en moi Kattie s'accroissait graduellement, au point qu'elle ne voulait plus donner de séance à moins que je ne me chargeasse des dispositions à prendre, disant qu'elle voulait toujours m'avoir près d'elle et près du cabinet. Dès que cette confiance fut établie, et quand elle eut la satisfaction d'être sûre que je tiendrais les promesses que je pouvais lui faire, les phénomènes augmentèrent beaucoup en puissance, et des preuves me furent données qu'il m'eût été impossible d'obtenir si je m'étais approché du sujet d'une manière différente.

Elle m'interrogeait souvent au sujet des personnes présentes aux séances, et sur la manière dont elles

seraient placées, car dans les derniers temps elle était devenue très nerveuse à la suite de certaines suggestions malavisées qui conseillaient d'employer la force pour aider à des modes de recherches plus scientifiques.

Une des photographies les plus intéressantes est celle où je suis debout à côté de Katie; elle a son pied nu sur un point particulier du plancher. J'habillai ensuite Mlle Cook comme Katie; elle et moi nous nous plaçâmes exactement dans la même position, et nous fûmes photographiés par les mêmes objectifs placés absolument comme dans l'autre expérience, et éclairés par la même lumière. Lorsque ces deux dessins sont placés l'un sur l'autre, les deux photographies de moi coïncident parfaitement quant à la taille, etc., mais Katie est plus grande d'une demi-tête que Mlle Cook, et auprès d'elle elle semble une grosse femme. Dans beaucoup d'épreuves la largeur de son visage et la grosseur de son corps diffèrent essentiellement de son médium, et les photographies font voir plusieurs autres points de dissemblance.

Mais la photographie est aussi impuissante à dépeindre la beauté parfaite du visage de Katie, que les mots le sont eux-mêmes à décrire le charme de ses manières. La photographie peut, il est vrai, donner un dessin de sa pose; mais comment pourrait-elle reproduire la pureté brillante de son teint, ou l'expression sans cesse changeante de ses traits si mobiles, tantôt voilés de tristesse lorsqu'elle racontait quelque amer événement de sa vie passée, tantôt souriant avec toute l'innocence d'une jeune fille, lorsqu'elle avait réuni mes enfants autour d'elle, et qu'elle les amusait en leur racontant des épisodes de ses aventures dans l'Inde.

Autour d'elle elle créait une atmosphère de vie.
Ses yeux semblaient rendre l'air lui-même plus brillant
Ils étaient si doux, si beaux, et si pleins
De tout ce que nous pouvons imaginer des cieux,
Sa présence subjuguait à tel point que vous n'auriez pas trouvé
Que ce fût de l'idolâtrie de se mettre à ses genoux. »

J'ai si bien vu Katie récemment, lorsqu'elle était éclairée par la lumière électrique, qu'il m'est possible d'ajouter quelques traits aux différences que dans un précédent article j'ai établies entre elle et son médium. J'ai la certitude la plus absolue que Mlle Cook et Katie sont deux individualités distinctes, du moins en ce qui concerne leurs corps. Plusieurs petites marques qui se trouvent sur le visage de Mlle Cook font défaut sur celui de Katie. La chevelure de Mlle Cook est d'un brun si foncé qu'elle paraît presque noire ; une boucle de celle de Katie, qui est là sous mes yeux, et qu'elle m'avait permis de couper au milieu de ses tresses luxuriantes, après l'avoir suivie de mes propres doigts jusque sur le haut de sa tête et m'être assuré qu'elle y avait bien poussé, est d'un riche châtain doré.

Un soir je comptai les pulsations de Katie : son pouls battait régulièrement 75, tandis que celui de Mlle Cook peu d'instants après atteignait 90, son chiffre habituel. En appuyant mon oreille sur la poitrine de Katie je pouvais entendre un cœur battre à l'intérieur, et ses pulsations étaient encore plus régulières que celles du cœur de Mlle Cook, lorsque après la séance elle me permettait la même expérience. Eprouvés de la même manière les poumons de Katie se montrèrent plus sains que ceux de son médium, car au moment où je fis mon expérience Mlle Cook suivait un traitement médical pour un gros rhume.

Vos lecteurs trouveront sans doute intéressant qu'à vos récits et à ceux de M. Ross Church, au sujet de la dernière apparition de Katie, viennent s'ajouter les miens, du moins ceux que je puis publier. Lorsque le moment de nous dire adieu fut arrivé pour Katie, je lui demandai la faveur d'être le dernier à la voir. En conséquence, quand elle eut appelé à elle chaque personne de la société et qu'elle leur eut dit quelques mots en particulier, elle donna des instructions générales pour notre direction future et la protection à donner à Mlle Cook. De ces instructions qui furent

sténographiées, je cite la suivante : « M. Crookes a très bien agi constamment, et c'est avec la plus grande confiance que je laisse Florence entre ses mains, parfaitement sûre que je suis qu'il ne trompera pas la foi que j'ai en lui. Dans toutes les circonstances imprévues il pourra faire mieux que moi-même, car il a plus de force. »

Ayant terminé ses instructions, Katie m'engagea à entrer dans le cabinet avec elle, et me permit d'y demeurer jusqu'à la fin.

Après avoir fermé le rideau, elle causa avec moi pendant quelque temps, puis elle traversa la chambre pour aller à Mlle Cook qui gisait inanimée sur le plancher. Se penchant sur elle, Katie la toucha et lui dit : « Eveillez-vous, Florence, éveillez-vous ! Il faut que je vous quitte maintenant ! »

Mlle Cook s'éveilla, et toute en larmes elle supplia Katie de rester quelque temps encore. « Ma chère, je ne le puis pas ; ma mission est accomplie. Que Dieu vous bénisse ! » répondit Katie, et elle continua à parler à Mlle Cook. Pendant quelques minutes elles causèrent ensemble, jusqu'à ce qu'enfin les larmes de Mlle Cook l'empêchèrent de parler. Suivant les instructions de Katie, je m'élançai pour soutenir Mlle Cook qui allait tomber sur le plancher et qui sanglotait convulsivement. Je regardai autour de moi, mais Katie et sa robe blanche avaient disparu. Dès que Mlle Cook fut assez calmée, on apporta une lumière, et je la conduisis hors du cabinet.

Les séances presque journalières dont Mlle Cook m'a favorisé dernièrement ont beaucoup éprouvé ses forces, et je désire faire connaître le plus possible les obligations que je lui dois pour son empressement à m'assister dans mes expériences. Quelque épreuve que j'aie proposée, elle a accepté de s'y soumettre avec la plus grande bonne volonté ; sa parole est franche et va droit au but, et je n'ai jamais rien vu qui pût en rien ressembler à la plus légère apparence du désir de trom-

per. Vraiment, je ne crois pas qu'elle pût mener une fraude à bonne fin, si elle venait à l'essayer ; et si elle le tentait, elle serait très promptement découverte, car une telle manière de faire est tout à fait étrangère à sa nature. Et quant à imaginer qu'une innocente écolière de quinze ans ait été capable de concevoir et de mener pendant trois ans avec un plein succès une aussi gigantesque imposture que celle-ci, et que pendant ce temps elle se soit soumise à toutes les conditions qu'on a exigées d'elle, qu'elle ait snpporté les recherches les plus minutieuses, qu'elle ait voulu être inspectée à n'importe quel moment, soit avant, soit après les séances ; qu'elle ait obtenu encore plus de succès dans ma propre maison que chez ses parents, sachant qu'elle y venait expressément pour se soumettre à de rigoureux essais scientifiques, — quant à imaginer, dis-je, que la Katie King des trois dernières années est le résultat d'une imposture, cela fait plus de violence à la raison et au bon sens que de croire qu'elle est ce qu'elle affirme elle-même.

Il ne serait pas convenable à moi de clore cet article sans remercier également M. et Mme Cook pour les grandes facilités qu'ils m'ont données de poursuivre mes observations et mes expériences.

Mes remerciements et ceux de tous les spiritualistes sont dus aussi à M. Charles Blackburn pour sa générosité qui a permis à Mlle Cook de consacrer tout son temps au développement de ces manifestations, et en dernier lieu à leur examen scientifique.

EXTRAIT

DU

Journal « The Spiritualist »

DU 29 MAI 1874

Dès le commencement de la médiumnité de Miss Cook, l'Esprit Katie King ou Annie Morgan, qui avait produit le plus de manifestations physiques, avait annoncé qu'il n'avait le pouvoir de rester auprès de son médium que pendant trois ans, et qu'après ce temps il lui ferait ses adieux pour toujours.

La fin de cette période arriva jeudi dernier, mais avant de quitter son médium, il accorda à ses amis encore trois séances d'adieu.

La dernière eut lieu le jeudi 21 mai 1874; Katie avait expressément fait observer qu'elle ne donnait cette séance qu'au peu d'amis convaincus, éprouvés, qui se trouvaient encore présents à Londres, lesquels, pendant longtemps, avaient combattu pour son médium contre le public et malgré de nombreuses et pressantes sollicitations, elle ne fit qu'une exception en invitant MM. Florence, Marryat, Ross-Church.

Parmi les spectateurs étaient M. William Crookes, la fille de service Mary...

A 7 heures 23 minutes du soir, M. Crookes conduisit Miss Cook dans le cabinet obscur, où elle s'étendit sur le sol, la tête appuyée sur un coussin. A 7 heures 28 minutes Katie parla pour la première fois, et à 7 heures 30 minutes elle se montra en dehors du

rideau et dans toute sa forme. Elle était vêtue de blanc, les manches courtes et le cou nu. Elle avait de longs cheveux châtain clair, de couleur dorée, tombant en bouclés des deux côtés de la tête et le long du dos jusqu'à la taille. Elle portait un long voile blanc qui ne fut abaissé qu'une ou deux fois sur son visage pendant la séance.

Le médium avait une robe bleu clair en mérinos. Pendant presque toute la séance Katie resta debout devant nous ; le rideau du cabinet était écarté et tous pouvaient voir distinctement le médium endormi, ayant le visage couvert d'un châle rouge, pour le soustraire à la lumière. Elle n'avait pas quitté sa première position depuis le commencement de la séance durant laquelle la lumière répandait une vive clarté. Katie parla de son départ prochain et accepta un bouquet que M. Tapp lui avait apporté, ainsi que quelques lys attachés ensemble et offerts par M. Crookes. Katie invita M. Tapp à délier le bouquet et à poser les fleurs devant elle sur le plancher ; elle s'assit alors à la manière turque et nous pria tous d'en faire autant autour d'elle. Alors elle partagea les fleurs et donna à chacun un petit bouquet qu'elle entoura d'un ruban bleu.

Elle écrivit aussi des lettres d'adieu à quelques-uns de ses amis en les signant « Annie Owen Morgan, et en disant que c'était son vrai nom pendant sa vie terrestre. Elle écrivit également une lettre à son médium, et choisit pour ce dernier un bouton de rose comme cadeau d'adieu. Katie prit alors des ciseaux, coupa une mèche de ses cheveux et nous en donna à tous une large part. Elle prit ensuite le bras de M. Crookes, fit le tour de la chambre, et serra la main de chacun. Katie s'assit de nouveau, coupa plusieurs morceaux de sa robe et de son voile dont elle fit des cadeaux. Voyant de si grands trous à sa robe et tandis qu'elle était assise entre M. Crookes et M. Tapp, on lui demanda si elle pourrait réparer le dommage

ainsi qu'elle l'avait fait en d'autres occasions. Elle présenta alors la partie coupée à la clarté de la lumière, frappa un coup dessus et à l'instant cette partie fut aussi complète et aussi nette qu'auparavant. Ceux qui se trouvaient près d'elle examinèrent et touchèrent l'étoffe avec sa permission; ils affirmèrent qu'il n'existait ni trou, ni couture, ni aucune partie rapportée, là où un instant auparavant ils avaient vu des trous de plusieurs pouces de diamètre.

Elle donna ensuite ses dernières instructions à M. Crookes et aux autres amis sur la conduite à tenir touchant les manifestations ultérieures promises par elle au moyen de son médium. Ces instructions furent notées avec soin et remises à M. Crookes. Elle parut alors fatiguée et disait tristement qu'elle désirait s'en aller; que sa force disparaissait; elle réitéra à tous ses adieux de la manière la plus affectueuse. Les assistants la remercièrent pour les manifestations merveilleuses qu'elle leur avait accordées.

Tandis qu'elle dirigeait vers ses amis un dernier regard grave et pensif, elle laissa tomber le rideau et devint invisible. On l'entendit réveiller le médium qui la pria, en versant des larmes, de rester encore un peu; mais Katie lui dit : « Ma chère, je ne le puis. Ma mission est accomplie; que Dieu te bénisse! » Et nous entendîmes le son de son baiser d'adieu. Le médium se présenta alors au milieu de nous entièrement épuisé et profondément consterné.

Katie disait qu'elle ne pourrait désormais ni parler ni montrer son visage. Qu'en accomplissant pendant trois ans ces manifestations physiques, elle avait passé une vie bien pénible pour expier ses fautes. Qu'elle était résolue de s'élever à un degré supérieur de la vie spirituelle; que ce ne serait qu'à de longs intervalles qu'elle pourrait correspondre par écrit avec son médium, mais que ce médium pourrait toujours la voir au moyen de la lucidité magnétique.

FIN



TABLE DES MATIÈRES

Paris. — Typ. A. DAVY, 52, rue Madame.

A LA MÊME LIBRAIRIE

Blackwell (Miss Anna). Essai sur le spiritisme..... 1 »

Bonnemère (Eugène). L'âme et ses manifestations dans l'histoire.................................. 3 50

Bonnamy (Michel). La raison du spiritisme.......... 3 »

Compte rendu du Congrès international spirite de Barcelone tenu en 1888........................ 2 »

Compte rendu du Congrès spirite international tenu à Paris en 1889 pendant l'Exposition universelle. 40.000 adhérents représentés; volume in-8 de 460 pages renfermant tous les rapports et tous les discours qui ont été prononcés du 9 au 16 septembre; illustré *franco*.................................... 6 »

Relié... 8 50

Cordurié (Marc-Baptiste). Lettre à Marie sur le spiritisme.. 1 »

— Lettres aux paysans sur le Spiritisme........... 1 »

Cahagnet. Thérapeutique du magnétisme.......... 4 »

Discours prononcés sur la tombe d'Allan Kardec (1er anniversaire)................................ » 50

Discours anniversaires prononcés sur la tombe d'Allan Kardec, en 1873 et en 1874......................... » 20

Femme et philosophie spirite....................... 2 »

Guldenstubbe (baron de). La réalité des esprits.... 6 »

Guide pratique du médium guérisseur.......... 1 »

Guillet (J.-E.). La chute originelle................. 3 50

Instructions pratiques pour l'organisation des groupes » 50

Lavater. Sa correspondance............................ » 50

Lacroix (Henri). Mes expériences avec les esprits... 4 »

Relié... 5 50

Marchal. L'Esprit consolateur........................ 3 50

Nus (Eugène). Les Grands mystères.................. 3 50

— Choses de l'autre monde............................ 3 50

— Les Dogmes nouveaux. Poésies.................... 3 »

— Nos bêtises.. 3 50

Nartzoff (Alexis de). La Religion de l'avenir........ » 50

Papus. Considération sur les phénomènes du spiritisme.. 1 »

Roustaing. Les quatre évangiles...................... 5 »

Rossi de Gustiniani. Le spiritualisme dans l'histoire (relié).. 3 »

Recueil de prières et de méditations spirites....... 1 50

Rossi-Pagnoni. Quelques essais de médiumnité.... 2 »

Roman philosophique................................. 2 »

Stecki (H.). Spiritisme dans la bible.................. 1 »

Sauvage (Elie). Mirette. Roman spirite............ 2 »

Tournier (V.). Spiritisme devant la raison.......... 2 »

Thibaud. Souvenirs d'un groupe girondin........... 2 25

Paris. — Typ. A. DAVY, 52, rue Madame.

